Les reportages de nos envoyés spéciaux à Varsovie, Budapest, à l'O. N. U. et au Moyen-Orient (32 pages 100 fr.)

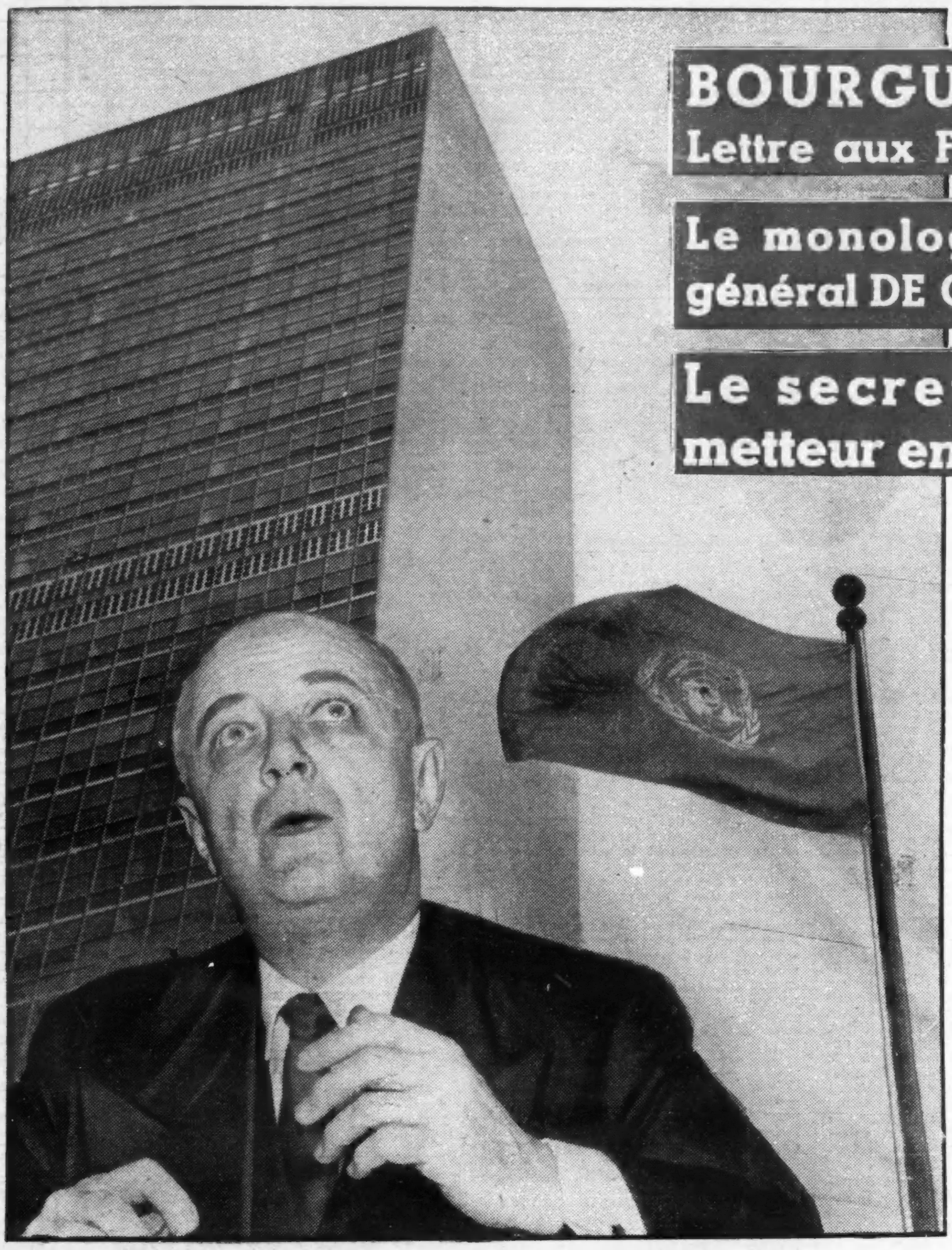
L'EXPRESS

16 NOVEMBRE 1956. — N° 282 100 FR. ALGERIE, TUNISIE MAROC : 100 FR.

BOURGUIBA : Lettre aux Français

Le monologue du général DE GAULLE

Le secret d'un metteur en scène



M. Christian Pineau, ministre des Affaires étrangères, devant l'O.N.U.
« La paix est une création continue. »
(R. Poincaré.)

CETTE SEMAINE :

LES AFFAIRES POLITIQUES. — Restrictions, hémorragie de dollars, l'expédition d'Egypte que l'on ne sut ni éviter ni réussir a de graves répercussions sur l'économie française. Maintenant, il faut payer l'addition. — Le général de Gaulle, qui monologue devant ses visiteurs, ne déguise pas sa pensée. — Les socialistes minoritaires tentent de faire prévaloir la leur. Les jeunes refusent d'être dupes. — Le Pape condamne, en termes mesurés, mais nets, le recours à la force où qu'elle se montre. — Les chrétiens français s'interrogent : ont-ils le droit de se sentir innocents ? — Les staliniens français, mis en minorité à la C.G.T., opèrent un recul tactique. — La Pologne s'inquiète de voir à Moscou Gomulka, qui tient son pays à bout de bras. — L'U.R.S.S. s'inquiète de la contagion « gomulkiste » et soutient, au Moyen-Orient, un chantage menaçant dont on ignore encore les limites. — La Hongrie s'enfonce dans le drame : c'est le suicide d'un peuple. — La France passe en cour d'assises. Juges, procureurs et avocats s'affrontent en cet O.N.U. dont il faut connaître le jeu de coulisses pour comprendre ce qui se passe en scène. Le premier vote de la Tunisie la dressera contre nous. — Habib Bourguiba, s'adressant ici à ses amis français, fait état d'étranges confidences.

PARIS EN PARLE. — La Françoise Sagan américaine brosse un terrible portrait de la jeunesse de son pays dans « Chocolates for Breakfast ». — Le Corbusier fera, dans quelques jours, pousser de nouveaux cris de rage. — Robert Bresson triomphe avec des moyens singuliers. — Les femmes ont besoin qu'on leur rafraichisse la mémoire.

(En page 3, le détail de notre sommaire.)

FUMEURS
LA CARTOUCHE FILTRANTE
DÉNICOTÉA
RETIENT LA NICOTINE
respecte l'arôme du tabac
et vous permet de FUMER
A LOISIR et SANS CRAINTE
Essayez-la ; elle vous surprendra !
DENICOTEA
En vente : Bureaux de Tabac DANS LE MONDE ENTIER

8, avenue Wagram
EMPIRE - FOURRURES
vous offre
UN VISON SAUVAGE
aux meilleures conditions
Place de l'Etoile CAR. 22-82

« L'EXPRESS »

91, Champs-Elysées, Paris (8e)
Téléphone : ELYsées 88-61

DIRECTION : Françoise GIROUD, J.-J. SERVAN-SCHREIBER (rappelé)

REDACT. EN CHEF ET AFF. POLITIQUES : Pierre VIANSSON-PONTE, Jean DANIEL

ACTUALITES : Sylvain ZEGEL

PARIS EN PARLE : Jean-Pierre VIVET

LETTRES : François ERVAL

PAGES AU FEMININ : Christiane COBLENCE

SEC. DE REDACTION : Robert NAMIA

REDACTION :

Michel BOSQUET, K.-S. KAROL, J.-F. CHABRUN, Djenane CHAPPAT, Madeleine CHAPSAL, André DIEBOLD, André GOBERT, Léone GEORGES-PICOT, Claude KRIEF, Serge LAFAURIE, Thomas LENOIR, Michèle MANCEAUX, Liliane MARQUAND, Evelyne REYRE, Anne-Marie de VILAINE.

COLLABORATEURS :

Robert BARRAT, Jean BLOCH-MICHEL, J.-L. BORY, Jean-Claude BRISVILLE, Michel DESBRUERE, Jean DUVIGNAUD, Antoine GOLEA, Alfred GROSSER, Dorel HANDMAN, René HERICOTTE, Robert KANTERS, René LEIBOWITZ, Georges LESER, Clara MALRAUX, Raymond THEVENIN, Gabriel VENAISSIN.

DIRECTEUR DE LA REDACTION : Philippe GRUMBACH

Nous avons reçu ces dernières semaines un courrier si abondant qu'il nous est difficile, sinon impossible, d'en donner fidèlement le reflet ici. J.-P. Sartre, d'autre part, a reçu une avalanche de lettres souvent du plus haut intérêt qui justifient une lecture attentive et une réponse réfléchie que nos lecteurs trouveront dans notre prochain numéro.

Sens unique

Votre numéro de la semaine dernière a une valeur tellement exceptionnelle que je tiens à vous en féliciter très chaleureusement (...).

Je vous félicite surtout de prendre parti en faveur du *Monde* et de publier l'article combien juste de M. Duverger (...).

Pour ma part, je serais prêt à verser une somme qui ne serait certes que symbolique, mais qui montrerait que les lecteurs du *Monde* sont une fois encore prêts à le soutenir. Pourquoi M. Duverger ne prendrait-il pas l'initiative de former un comité d'aide au *Monde ?*

Vous avez relaté les événements de Hongrie avec le tact, l'objectivité voulus. Vous avez bien fait. La répression russe est horrible. Cependant on ne doit pas répondre à la haine par la haine (...).

Dans l'affaire d'Egypte, les Britanniques s'en sortiront. Ils sont plus réalistes et plus souples que nous. Les travaillistes, représentants véritables de la classe ouvrière, s'opposent violemment à la politique d'Eden. L'honneur de la Grande-Bretagne est ainsi sauf. Le gouvernement français a encore à régler le problème algérien. Il ne semble pas qu'il prenne le chemin d'une solution honnête et intelligente. Or les hommes meurent là-bas. Tous les jours. Pour quoi ? (...)

On parle du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Je crois qu'on l'interprète un peu trop à sens unique.

GUY DE LUSIGNAN,
Paris.

Courage !...

Si vos positions politiques ne sont pas toujours superposables aux miennes, tout au moins pour certains faits mineurs, je les ai toujours trouvées justes, courageuses, pour les événements essentiels, en particulier pour l'Algérie. Mais ce dont on doit vous féliciter avant tout, c'est d'avoir éveillé, fait prendre conscience de la réalité politique et sociale, une importante fraction de la jeunesse.

Courage, nous croyons en vous. Ne lâchez pas une action qui finira par triompher.

DOCTEUR J.,
Béziers.

Il y a des limites

Je suis assez surpris de lire cette sèche condamnation de tous ceux qui ont manifesté contre les locaux communistes : « Des jeunes gens qui croient venger les morts de Budapest en incendiant le siège du Parti... » A Caen, comme dans nombre de villes françaises, nous avons aussi incendié la baraque du Parti (...).

Peut-on laisser aussi lâchement s'éteindre un peuple qui espère jusqu'au bout que sa voix sera entendue par les peuples libres ? Peut-on aussi lâchement refuser la vie à cette nation écrasée ?

S'abandonner à la passion est certes une preuve de faiblesse. Mais il est des limites qu'on ne saurait supporter.

CLAUDE BOUILLON,
Caen.

Et les cheveux ?

Puisque notre président du Conseil se montre si chatouilleux sur le chapitre de la hausse illicite des prix, ainsi qu'en témoignent les injustes (pour ne pas dire scandaleuses) poursuites intentées par ses services contre *Le Monde*, que n'a-t-il agi avec autant d'énergie et n'a-t-il brandi les foudres de la justice sur le syndicat de la coiffure lorsque celui-ci, sans crier gare, décida de porter de 175 francs (prix taxé) à 200 francs le prix de la coupe de cheveux pour les hommes ?

Mme C. R.,
Asnières.

Craintes confirmées

Jusqu'à présent, j'ai rarement lu *L'Express*, je me promets aujourd'hui d'en faire mon journal habituel. Je trouve, en effet, dans votre dernier numéro, la confirmation de mes craintes lors du début de l'intervention franco-britannique en Egypte.

La conclusion de la malheureuse « affaire de Suez » est, en effet, celle-ci : la France et la Grande-Bretagne, même associées, ne sont plus en mesure de faire une politique de force. M. Mollet aurait pu y penser avant de lancer notre pays dans une aventure qui ne pouvait se dénouer que dans le danger et... dans le ridicule (...).

Il est affligeant de constater qu'une bonne partie de l'opinion française ait perdu le sens des réalités au point de suivre aveuglément le gouvernement actuel dans une voie qui, en matière de politique étrangère et coloniale, nous conduit tout droit à la catastrophe.

Que *L'Express*, saisissant le moment où les U.S.A. défendent la paix et nous défendent contre nos propres folies, poursuive sa mission, qui est d'alerter l'opinion française et la convaincre de la nécessité de confier les destinées de notre pays à des hommes qualifiés.

HENRY STROHL,
Paris.

Que fait votre Mendès ?

Je me permets d'écrire à votre journal, pour vous demander s'il ne serait pas possible que vous obteniez de M. Mendès France qu'il fasse une réunion politique où il pourrait donner une vue d'ensemble sur la situation et la décision qu'il compte prendre vis-à-vis du Parti socialiste.

Je passe pour mendésiste et, à tout moment, l'on me dit : « Que fait votre Mendès ? Rien. Il est comme les autres ! », cela est pénible, connaissant la valeur et le bien qu'il pourrait encore faire s'il n'est pas trop tard.

Mme J. LAMANDE,
Paris.

Un long travail

Qu'attend Pierre Mendès France ?

Cette question que posent périodiquement des lecteurs de *L'Express* me tape quelque peu sur les nerfs. Que diable voulez-vous que fasse présentement P.M.F. ? Il sait mieux que personne le nombre de voix sûres dont il peut disposer dans le Parlement actuel, et cela ne va pas très loin... Il avait amorcé l'an dernier une large campagne d'éducation de l'opinion, que la droite et son allié le M.R.P. ont écrasée dans l'œuf par l'expédient de ces élections brusquées qui sont sans doute à l'origine du gâchis actuel... Il faut — et c'est un travail de longue haleine — rassembler les gens à la fois dégoûtés et pleins d'espoir, réalistes certes, mais sachant qu'une politique animée de vues idéalistes est généralement la seule qui paie, à bref ou à long terme.

Je doute que le Parti radical, encore affaibli par des dissensions, puisse servir d'étiquette valable à un tel regroupement. (...)

Je verrais volontiers pour ma part la création d'un parti travailliste assez proche — sans le copier servilement — du parti anglais qui porte ce nom...

MAURICE HOLLANDE,
Reims.

Ce que nous voulons

Bravo pour l'article de M. Mendès France intitulé « Reprendre l'initiative », paru dans *L'Express* du 9 novembre ! (...)

Pourquoi M. Mendès France continue-t-il à apporter ses suffrages à ce gouvernement discrédité qui a délibérément violé ses engagement du 2 janvier ? Que pouvons-nous faire, nous, pauvres gens, pour qu'un tel changement intervienne ? (...)

Ce que nous voulons : la paix !

FERNAND MORET,
Montrouge.

L'arrestation d'André Mandouze

Ne partageant pas toutes les vues du professeur Mandouze, je n'en suis que plus à l'aise pour affirmer que si tout amour de la France n'est pas éteint dans le cœur des étudiants musulmans, c'est à des hommes de sa sorte qu'on le doit.

Comment ne pas être écœuré par la duplicité d'un gouvernement qui, parfaitement au courant depuis des années de son activité — dont il ne faisait pas mystère, puisqu'il avait sollicité ses avis et ses bons offices — se décide brusquement à jeter en prison et au régime de droit commun un homme honorable en assimilant son œuvre de bonne volonté à une entreprise de trahison.

Tous les membres du corps enseignant doivent, j'en suis sûr, ressentir une intense émotion, mais je tiens à vous faire part publiquement de la mienne, car j'ai subi en 1954, au Maroc, des ennuis identiques et je suis bien placé pour comprendre les motifs qui commandèrent la conduite d'André Mandouze.

Pierre RENIER,
Professeur de Sciences Economiques et Sociales,
Membre de l'Institut d'Histoire Sociale.

Bravo pour ★★★

Merci pour ce numéro étincelant. Permettez-moi de vous dire cependant que, malgré les grands noms et les brillants articles qui l'émaillaient, j'ai surtout apprécié l'article signé ★★★ (avec une discrétion que j'ai d'ailleurs regrettée !). C'est à mon sens le premier effort de réflexion politique sérieux sur les récents événements.

S. TERIVIER,
Paris.

Pas architecte

Vous avez signalé, en page 3 du dernier numéro de votre journal, que la lettre de Jean-Paul Sartre, Roger Vailland, Claude Roy et Claude Morgan, avait été signée également par un certain nombre d'artistes et de techniciens, dont « l'architecte Wogensky ». Il s'agit là d'une confusion : c'est en réalité moi-même, Robert Wogensky, peintre et frère du précédent, qui me suis joint aux signataires de cette lettre.

ROBERT WOGENSKY,
Paris.

Une erreur

Il y a eu une erreur faite à mon sujet dans *L'Express* du 9 novembre (page 3, 2e colonne), je vous serais donc reconnaissant de faire une rectification.

J'ai bien signé le texte dont vous parlez, je suis bien mathématicien, mais je n'ai jamais appartenu au P.C.F. Dès ma formation politique, j'ai adhéré au mouvement trotskyste jusqu'en 1947. J'appartiens actuellement à la Nouvelle Gauche. C'est dire que j'ai toujours dissocié communisme et stalinisme !

LAURENT SCHWARTZ,
Professeur à la Faculté des Sciences de Paris.

Mots croisés N° 57

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1								
2					■			
3								
4				■				
5						■		
6							■	
7			■					
8		■						
9				■				
10								

HORIZONTALEMENT : 1. Ne figure pas dans la pharmacopée des hôpitaux psychiatriques. — 2. Perdu, si le fond manque. Propre, quand il est exact. — 3. Rendu valide. — 4. On le garde quand ça ne va pas. Co-vendeur dans une transaction familiale peu recommandable. — 5. Petit dormeur. Informateur peu apprécié par l'agence Reuter. — 6. Ecrivain, qui n'eut de commun avec Pétrarque que le berceau. — 7. Sert au plan. Conserva le menu, malgré des ordres contraires. — 8. Intéressait doublement un cheminot résistant. — 9. Ne surprend jamais M. le Maire. Exprimé. — 10. Tout en ayant les reins solides, on peut cependant en être affecté.

VERTICALEMENT : I. Suivie parfois d'une succession de prénoms. — II. Au début d'une chaîne qui se termine à l'exposition de blanc. Dans Rouen, mais pas dans Niort. — III. S'oppose à l'esprit. Opéra-comique ou comique. — IV. Non loin de Nimègue. Délivrée. — V. Rapporte plus sur le tapis vert que sur le gazon. — VI. Non compris dans le lot. En la suivant, sa belle-fille trouva un second époux. — VII. Quand les frappes ne suffisent pas. Procure ou savoure un repas végétarien. — VIII. Attire sur elle les bénédictions.

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	S	C	E	N	A	R	I	O
2	G	A	P	■	P	E	R	S
3	A	G	E	S	I	L	A	S
4	N	O	L	A	■	U	N	I
5	A	T	E	L	E	■	I	A
6	R	E	■	E	S	S	E	N
7	E	■	O	R	S	I	N	I
8	L	I	G	N	E	E	■	S
9	L	E	R	E	■	G	Y	M
10	E	R	E	■	P	E	S	E

Solution du N° 56

Le livre dont *L'Express* a publié quelques bonnes pages dans son numéro précédent sous la manchette :

« Les Archéologues découvrent que la Bible a dit vrai »,

vient de paraître aux Editions Amiot-Dumont sous le titre :

LA BIBLE ARRACHEE AUX SABLES

Cet ouvrage est la traduction du livre du Dr Werner Keller, paru en Allemagne, et qui a connu en quelques mois l'extraordinaire tirage de 200.000 exemplaires et qui est actuellement en cours de publication dans onze pays différents.

OFFRES D'EMPLOIS

Recherche : **S. F. R.**
INGENIEUR A. M.
BREGUET-VIOLET ou SUDRIA - 30 à 35 ans env.
PETITE MECANIQUE pour Atelier Fabrication
Ecrire curriculum vitae à Mme ZAVRIEW
55, rue Greffulhe à LEVALLOIS

MAISON DE BLANC BERROGAIN
Fondée en 1800
CINQ CANTONS BAYONNE (B.-P.)
offre contrat Chef de Rayon, dynamique, 40 ans, spécialiste Blanc, parlant Anglais, Espagnol. Adresser directement curriculum vitae détaillé avec photo

Le Théâtre National Populaire
recherche :
Une Excellente Secrétaire d'administration et une Bonne Dactylographe
Ne pas se présenter. Ecrire T.N.P. Palais de Chaillot - PARIS (16e) en indiquant avec précisions toutes références

Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue des Champs-Elysées - PARIS
Tirage des I.P.R.
(R. Séguin)
10, r. du Faub.-Montmartre,
PARIS

Vous trouverez dans ce numéro :

Les affaires françaises

- Economie .... p. 3
- LE MONOLOGUE DU GENERAL DE GAULLE .... p. 4
- Partis .... p. 4
- Le P.C. répond à J.-P. Sartre et à J.-F. Rolland ...... p. 4
- Syndicats .... p. 5
- LES JEUNES REFUSENT D'ETRE DUPES .... p. 5
- L'apothéose de Tartufe, par *J.-M. Domenach* .... p. 6
- En deux mots .... p. 7

Les affaires étrangères

- LES REPORTAGES DE NOS ENVOYES SPECIAUX A VARSOVIE (*K.S. Karol*) ET A BUDAPEST (*T.S. Jugand*) .... pp. 7, 8, 9, 10
- Vatican .... p. 6
- Moyen-Orient ...... p. 10
- Espagne .... p. 10

Actualités

- Presse, Enseignement . . p. 11
- L'HOMME DE LA SEMAINE : *LE CORBUSIER* ...... pp. 12 et 21
- Information, Je, tu, il. . p. 21
- Le test .... p. 22

La marche des idées

- LETTRE A MES AMIS FRANÇAIS, *par Habib BOURGUIBA* .... p. 13
- La France en Cour d'Assises .... p. 14
- Entre les deux Grands, *par Georges Boris* .... p. 15
- Le secret d'un metteur en scène .... pp. 16 et 17
- L'ESSENTIEL D'UN LIVRE : « CHOCOLATES FOR BREAKFAST » ... . pp. 18, 19, 20

Paris en parle

- UNE CHANSON DE MOULOUDJI...... p. 23
- Cinéma .... p. 24
- Théâtre, Musique, Jazz, Expositions .... p. 25

Lettres

- Pour les prix .... p. 26
- On vous en parlera.... p. 26
- Anthologie, C.N.E. ..... p. 27
- Un poème de Petöfi . . p. 27
- Nantet et Isaac ...... p. 28
- En bref .... p. 28

Une page au féminin

- Beauté, Essais........ p. 29
- Enfants, Mode, Recette .... pp. 30, 31
- UN PEU DE MEMOIRE .... p. 31

Et

- LE BLOC-NOTES de *François MAURIAC* .... p. 32

LES AFFAIRES FRANÇAISES

LA SEMAINE

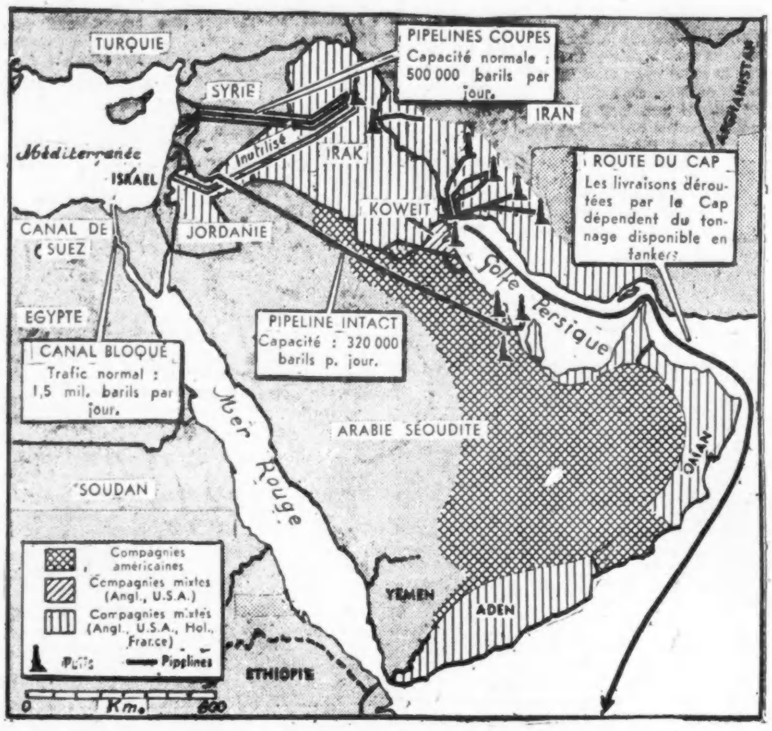
Devant l'O.N.U.

L'EXPEDITION d'Egypte a atteint tous ses objectifs, dit M. Guy Mollet. Mais il faut maintenant payer le prix de ce succès. Ses conséquences commencent à peine d'apparaître.

● La première, est la limitation de la circulation automobile, entrée en vigueur jeudi, et la suppression de nombreux trains à partir de lundi. C'est, aux yeux d'une partie de l'opinion, la manifestation la plus sensible de l'échec de Suez. C'est cependant la moins grave en soi, au stade actuel. Elle n'est sérieuse que par les suites qu'elle peut comporter.

Mais il reste peu de temps encore pour tenter de limiter les dégâts.

● Plus redoutables sont les incidences algériennes de l'expédition d'Egypte. Au lendemain du cessez-le-feu franco-britannique, M. Robert Lacoste avait obtenu un délai de huit jours pour faire connaître ses conclusions. Mercredi, le Conseil des ministres a demandé de façon pressante au ministre résidant de revenir le plus tôt possible à Paris. Une revision de la politique algérienne va être entreprise à la fin de la semaine.



LA NOUVELLE CARTE DU PÉTROLE.
Les barils se comptent en dollars.

● Il est symptomatique que l'arrestation du professeur André Mandouze n'ait pas seulement suscité les plus vives protestations de la gauche et des libéraux, mais celles aussi de journaux comme « Carrefour » et « L'Aurore », particulièrement acharnés pourtant, il y a peu, à dénoncer comme « complices des rebelles » tous ceux qui parlaient du F.L.N. autrement que comme un ramassis de bandits de droit commun, d'assassins et de tortionnaires.

● Le F.L.N., précisément, vient de faire une sorte d'entrée sur la scène politique avec la diffusion d'un document de quarante pages qui constitue la première synthèse complète de ses buts, de ses moyens et des résultats qu'il dit avoir obtenus.

La démonstration s'adresse évidemment à l'O.N.U., qui est en voie de se saisir, au fond, du problème algérien.

GOUVERNEMENT

L'addition égyptienne

L'EUROPE est coupée — pour combien de temps ? personne ne peut aujourd'hui répondre à cette question — de sa principale source d'approvisionnement en produits pétroliers. La seule conséquence visible de cette situation est, jusqu'à présent, l'interdiction faite aux automobilistes des longues randonnées et des promenades dominicales. Mais ce n'est évidemment qu'un aspect — et qu'un début. L'événement est d'une ampleur telle qu'il risque de mettre en jeu brutalement les bases mêmes de l'expansion économique française.

Le marché rétrécit

Déjà, la pénurie d'essence diminue fortement l'attrait qu'exerce l'automobile sur le consommateur français. Les bruits les plus alarmants sont répandus depuis une dizaine de jours et les conséquences n'ont pas tardé à s'en faire sentir.

Sur le marché de l'occasion d'abord. Chute brusque des voitures de forte consommation, devenues pratiquement invendables. Baisse saisonnière plus accentuée qu'à l'habitude sur les autres véhicules. Par contre, une Isetta achetée d'occasion 220.000 fr. il y a un mois, en vaut aujourd'hui 300.000.

Tous les constructeurs reconnaissent, d'autre part, un ralentissement des commandes depuis quelques jours, excédant là aussi la baisse saisonnière. Cette tendance apparaît toutefois beaucoup moins nettement à mesure qu'il s'agit de voitures de plus faible cylindrée. La situation diffère donc sensiblement selon les fabrications de chaque marque et aussi selon l'importance variable que revêt pour les constructeurs le marché de l'exportation.

Un peu de lest

Sans doute l'expansion rapide du secteur de l'automobile, soumis à de fortes pressions de la demande, tendelle à accentuer depuis le début de 1956 les risques d'inflation. Les constructeurs d'automobiles, surtout dans la région parisienne, ont éprouvé certaines difficultés de main-d'œuvre en raison des rappels sous les drapeaux. Les salaires de la métallurgie se sont élevés, menaçant d'entraîner une augmentation générale des rémunérations, qui serait, dans la situation actuelle, créatrice d'inflation. La pénurie de main-d'œuvre et son enchérissement gagnent le bâtiment où les prix montent.

Ainsi, à défaut d'une coordination des investissements dans l'automobile, il n'y aurait que peu d'inconvénients d'ordre général à ralentir légèrement le rythme de progression de l'industrie automobile.

Secteur-pilote

Cependant celle-ci est, depuis deux ans, le secteur-pilote de l'expansion économique française. Si elle connaît brusquement de sérieuses difficultés, d'autres secteurs seront assez rapidement atteints. Les mesures fiscales du gouvernement, le sentiment général d'insécurité provoquaient déjà quelques inquiétudes. Les valeurs du compartiment automobile ont diminué en bourse de 40 % en près d'un an. Il y a quelques semaines, avant l'expédition d'Egypte, des licenciements avaient lieu dans une entreprise qui avait précisément obtenu, contre toute l'administration semble-t-il, de s'étendre dans la région parisienne.

Or le blocage du canal, la destruction de stations de pompage en Syrie, la mauvaise humeur de l'Arabie Séoudite ont porté un coup sévère, mais momentané, au carnet de commandes de la plupart des constructeurs français. Des fermetures d'usines entières de certaines firmes avaient été un moment envisagées. Elles ont été déconseillées par le gouvernement, bien que le replacement de la main-d'œuvre eût été assez aisé, au moins tant que d'autres secteurs de l'économie demeurent indemnes.

La contagion

Mais ces secteurs risquent d'être touchés, directement cette fois, par la pénurie de fuel, utilisé de manière croissante pour le chauffage et la force motrice dans toutes les branches de l'industrie. Il y a là un troisième facteur de ralentissement de l'activité économique qu'il ne faut pas négliger.

Accessoirement, la pénurie rend les transports de marchandises moins aisés et plus onéreux : des restrictions dans l'approvisionnement des transporteurs routiers et de la S.N.C.F., pour sa traction Diesel, freineraient sensiblement l'activité économique.

Pour remplacer le pétrole, il faudrait faire appel — tout au moins pour certaines utilisations — au charbon. Or nos stocks de charbon sont pratiquement inexistants et il n'est pas possible, dans les conditions actuelles, d'envisager une production supplémentaire. Là aussi, comme pour le pétrole, il faudrait envisager des importations venant essentiellement des U.S.A.

Le danger d'inflation

Mais l'achat de ces deux produits pose à la France un dramatique problème de devises. Nos réserves ont en effet fondu à un rythme accéléré au cours de l'année 1956 et, dans un document officiel récemment publié, le gouvernement indiquait que ce n'est qu'au prix d'un redressement de notre balance commerciale en 1957, que nous pourrions éviter la disparition complète de nos provisions de devises.

Des achats massifs de charbon et de pétrole en dollars, imposant des restrictions d'importations sur d'autres biens, pousseraient de surcroît l'économie dans une inflation d'autant plus grave qu'elle coïnciderait avec une régression d'activité, en amenuisant la quantité de produits offerts, face à une demande accrue de ces produits.

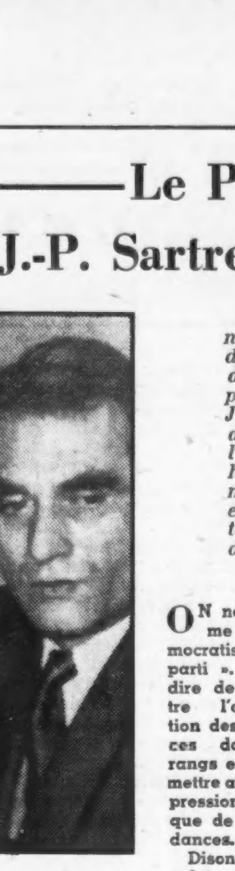
Il serait donc indispensable que les Etats-Unis nous fassent crédit : l'expédition d'Egypte ne paraît pas les avoir bien disposés en notre faveur. La France a rarement autant été à la merci de leur bon vouloir; celui-ci a rarement été aussi difficile à obtenir. L'expédition d'Egypte destinée à montrer que la France et la Grande-Bretagne s'étaient émancipées de la dépendance politique à l'égard des Etats-Unis aura donc pour conséquence principale de nous placer par

→

A tout âge, à toute heure, en toutes saisons: une seule eau, la meilleure pour la santé.

J'ai bu
Je bois
Je boirai
VITTEL
diurétique et digestible...

Le P.C. répond à J.-P. Sartre et à J.-F. Rolland



MARCEL SERVIN.

Marcel Servin, secrétaire du parti communiste français, et un des principaux dirigeants de l'appareil du P.C., a publié lundi dernier, dans « L'Humanité », un long article pour répondre aux déclarations de J.-P. Sartre et de J.-F. Rolland publiées dans le dernier numéro de « L'Express ». Nos lecteurs trouveront ici l'essentiel de cet article. Il nous a paru souhaitable, en effet, de faire connaître les arguments à l'aide desquels le parti communiste espère continuer à imposer silence aux militants qui ne sont pas d'accord avec l'actuelle direction de leur parti.

ON nous somme de « démocratiser le parti ». C'est-à-dire de permettre l'organisation des tendances dans nos rangs et de permettre aussi l'expression publique de ces tendances.

Disons à ce sujet que les principes d'organisation du parti ne sont ni fortuits ni le fruit de l'imagination d'actuels dirigeants du parti, rebelles à la « démocratie ». Ils sont plus simplement le résultat de l'amère expérience du prolétariat français. Il y a eu un parti socialiste où régnait l'organisation des tendances. L'opportunisme l'a gangrené jusqu'à le faire mourir dans la honte de la collaboration avec l'impérialisme en 1914. C'est pourquoi, dès 1920, la classe ouvrière a tiré les leçons et s'est donné un parti communiste avec les principes d'organisation que nous connaissons encore, principes d'organisation qui furent dégagés des errements du passé par Lénine.

....

Sartre recourt à l'infamie

On met en accusation « l'appareil du parti », c'est-à-dire ses cadres, ses militants les plus éprouvés. On tente de les opposer à la masse des adhérents, comme si les directions du parti n'étaient pas l'émanation du parti lui-même et de ses membres. Pour atteindre ce but, Sartre recourt à l'infamie. Il décrit le parti comme « 170.000 militants sincères et 10.000 cadres permanents à 40.000 francs par mois qui en constituent l'appareil ». 10.000 cadres à 40.000 francs par mois, cela fait près de cinq milliards par an. Il y a la calomnie de l'argent de Moscou derrière Sartre, car chacun sait que notre parti ne dispose pas d'une tel budget, qu'il dut même consentir récemment à la disparition de trois quotidiens de province.

Ce qui n'empêche pas que quelques membres du parti mènent aussi une lutte contre ce qu'ils appellent « l'appareil du parti » et ce au nom de la démocratie, alors qu'ils furent battus très démocratiquement, et ils le savent, dans les conférences de section ou de fédération.

On nous somme aussi de changer la direction du parti, et l'on refuse de reconnaître les décisions du XIV[e] congrès.

D'une part, cela est l'affaire des communistes. D'autre part, on ne peut pas ne pas remarquer la concordance de certains faits.

Thorez, assassin !

Hebdomadairement « France-Observateur » et « L'Express » appellent à jeter par-dessus bord « Thorez et son équipe ». Le 7 au soir, les fascistes hurlaient de leur côté : « Thorez, assassin » — et la radio reprenait. Et Sartre fait la jonction en qualifiant notre parti de « parti des fusilleurs ». Quel lugubre cynisme, alors que trois travailleurs antifascistes viennent d'être tués et des centaines blessés par les nervis et la police. Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il y a un objectif minimum commun à tous ces messieurs : liquider l'actuelle direction du parti.

La classe ouvrière en conclut que cette direction qui s'attire tant de haine est fidèle à la cause du prolétariat. Elle lui accorde sa confiance ainsi qu'en témoigne le succès de la contre-manifestation du 8.

....

L'action des termites

Nous avons déjà dit que nous aiderions fraternellement les camarades égarés à retrouver le droit chemin. Maurice Thorez précisait encore que des camarades non convaincus avaient le droit de garder leur point de vue pourvu qu'ils appliquent les décisions du parti. Cela reste notre règle. Mais nous ne tolérerons pas le travail de sape, de désagrégation systématiquement poursuivi par quelques-uns dans nos rangs avec l'aide de journaux ennemis du parti.

Nous ne tolérerons pas, et la classe ouvrière ne nous permettrait pas de tolérer l'action des termites qui prétendent ronger le parti de l'intérieur. Et nous ne tolérerons pas davantage que d'occultes petits cercles « Petöfi » œuvrent à désagréger le parti. L'expérience de la Hongrie est concluante quant aux résultats.

Un membre du parti, J.-F. Rolland, dans un article de deux pages donné à « L'Express » — où il voisine avec l'article de Sartre — manie le mensonge et l'insulte contre le parti. Il prend la défense de Marty et de Hervé, parle d'une prétendue conception policière du parti, appelle au « renversement » de la direction. Il demande l'organisation de l'opposition et formule les objectifs qu'elle devrait se proposer. Mais, que diable ! personne n'a obligé J.-F. Rolland à adhérer au parti communiste français et à y demeurer. Que ne va-t-il dans les rangs du parti de Mendès France ? Il aura toutes les tendances qu'il voudra à sa disposition sauf celle qui serait conforme aux intérêts de la classe ouvrière.

Quant à lui permettre d'œuvrer dans le parti à la désagrégation de nos rangs, à l'organisation de l'opposition, à la lutte contre les décisions du XIV[e] congrès, qu'il n'y compte pas.

....

Un J.-F. Rolland en moins dans notre parti, et les centaines d'adhésions d'ouvriers et d'étudiants que nous recevons depuis quelques jours, tout cela renforce nos rangs.

La lutte victorieuse du parti contre le fascisme, la guerre et la misère implique l'unité de ses rangs et nous y veillerons comme à la prunelle de nos yeux. ,

→

rapport à eux dans une totale dépendance économique.

DE GAULLE

Le monologue du général

« LE *régime pourrit tout* », a répété, depuis deux semaines, le général de Gaulle à ses nombreux visiteurs. Le général a repris en effet ses audiences, accordant des entretiens parfois assez longs à des personnalités très diverses.

On ne discute pas avec de Gaulle : selon les cas, il développe plus particulièrement, dans son monologue, tel ou tel point. Il est donc possible de reconstituer, dans une certaine mesure, le jugement d'ensemble du général de Gaulle sur la situation actuelle et les derniers événements :

● *L'AFFAIRE D'EGYPTE.* — On a dit que j'étais contre. En vérité, je considère que c'était l'une des solutions possibles, mais qui n'était concevable qu'inscrite dans le cadre d'une grande politique.

Il fallait aussi en peser toutes les chances et tous les risques militaires, diplomatiques et politiques. Sur le plan strictement militaire, par exemple, rien n'est plus difficile à mettre sur pied qu'une opération mixte de cet ordre. Les organismes compétents, qui avaient en leur possession les renseignements indispensables sur nos effectifs et nos moyens d'action, n'ont pas été saisis dans les délais voulus.

Tout a été à la fois trop secret et trop public. Le secret a été gardé à un trop haut échelon, tandis qu'on cherchait à mettre sur pied cette opération délicate à grands coups de téléphone entre Londres et Paris. Rien ne pouvait être pire que l'échec mais, dans les conditions dans lesquelles fut préparée l'opération, à quoi pouvait-on s'attendre d'autre ?

● *L'AFFAIRE BEN BELLA.* — Elle s'inscrit dans le même contexte politique. Dans une période où la politique démissionne ou s'égare, il faut la porter au crédit des militaires qui recherchent l'exploit, le sursaut, le coup d'audace. Mais c'était évidemment la manière la plus stupide de faire une chose qui reste souhaitable : que l'initiative d'une solution algérienne procède de la France, de la France seule.

● *L'ALGERIE.* — L'affaire est trop grave pour être réglée d'une manière pacifique par un tel gouvernement dans un tel régime.

L'O.N.U. va s'en saisir. Nous allons être isolés comme jamais encore nous ne l'avons été. L'Angleterre, pour faire oublier à Washington la malheureuse intervention de Suez, risque d'être la première à nous trahir. Je prévois une grande surenchère sur le dos de la France, mais aussi que pouvons-nous faire avec le « système » ?

● *L'UNION FRANÇAISE.* — Elle paraît déjà condamnée. On a accumulé trop de bêtises, gâché trop de cartes. Il fallait appliquer à temps les principes de Brazzaville.

● *LA HONGRIE.* — Les événements de Hongrie ne m'ont pas surpris. Il s'agit d'une réaction nationale antirusse, comme il étaif fatal qu'il s'en produise une tôt ou tard.

Lorsque j'ai signé le pacte franco-soviétique à Moscou, j'avais mis Staline en garde contre les dangers qu'il courait en subjuguant les peuples de l'Europe orientale au lieu de s'appuyer sur les sentiments nationaux, comme il avait si bien su le faire en Union Soviétique. Je ne crois pas que l'affaire de Hongrie signifie d'ailleurs que l'U.R.S.S. change de politique. Staline mort, le régime doit évoluer.

● *LE SILENCE.* — Tout le monde me presse de prendre à nouveau la parole. Il faudrait, me dit-on, que je tienne une conférence de presse. A quoi bon ?

Que je reparle du régime, de ses faiblesses, et l'on m'accusera de rabâcher.

Que je préconise quelques solutions, seraient-elles bonnes, « ils » diront qu'ils sont fort capables de les appliquer. Or je les en crois absolument incapables dans le système actuel.

Je crois également que tout ce que je pourrais dire aujourd'hui serait inutile : tout s'effrite, tout se défait... Si j'étais convaincu que c'était mon devoir de parler, je n'hésiterais pas. Si c'est nécessaire, je prendrai position contre l'Euratom. Pour le reste, je continue à réfléchir. On verra.

Les hommes politiques sont médiocres et le système est mauvais. Il faudra que la logique de celui-ci conduise la France à la catastrophe pour qu'on se décide à en changer. Je suis sûr que la France se réveillera un jour. Mais ne sera-t il pas trop tard ?

PARTIS

Bilan d'une minorité

« *NOUS voulons sauver le parti des compromissions qui mettent sa vie en danger ; car sauver le parti c'est sauver l'instrument de la lutte pour la classe ouvrière et pour la liberté. La situation actuelle ne saurait s'éterniser. Il faut choisir. Le seul moyen que nous ayons, dans cette crise grave, est de donner la parole aux militants.* »

Au bas de ce texte, un certain nombre de militants de la Fédération S.F.I.O. de la Seine apposaient, il y a quelques jours, leur signature, pour la seconde fois.

Pour la seconde fois : en effet, la plupart des signataires d'aujourd'hui ont déjà contresigné la même demande d'un Congrès extraordinaire adressée au secrétaire général du parti. C'était en 1946, sous le gouvernement Ramadier. L'un des signataires était M. Pierre Commin. Il est aujourd'hui, en sa qualité de secrétaire général, le destinataire de la lettre préparée par MM. Jean Rous, Rimbert, Marceau Pivert, Rousseau, etc., avec l'accord de MM. Robert Verdier, président du groupe parlementaire S. F. I. O. à l'Assemblée, et Edouard Depreux.

Daniel Mayer

Dans le même temps, le prédécesseur de M. Guy Mollet au Secrétariat général, M. Daniel Mayer, député de Paris et président de la Commission des Affaires étrangères, écrit :

« *Les choses et les jugements sont cependant moins simples qu'essaye de le faire croire la plus redoutable entreprise de mystification — ondes et rotatives, à l'exception de quelques feuilles quotidiennes ou hebdomadaires, de moins en moins nombreuses, de plus en plus traquées — qui ait depuis longtemps déferlé, à un tel rythme et avec un tel cynisme, sur notre malheureux pays.*

« *Il y a cependant des hommes, en France, qui refusent de se laisser embrigader dans des camps où il n'y aurait place que pour « les huées fanatiques ou les applaudissements imbéciles » que dénonçait Jaurès.*

« *Oui, on peut être contre l'agression soviétique et pour la paix en Algérie* » (1).

André Philip

Quelques jours plus tôt, un des principaux leaders de la S.F.I.O., M. André Philip, dont Léon Blum cite en exemple dans ses Mémoires « la force de conviction et la qualité de caractère », formulait une sèche condamnation :

« *Une attitude morale ne se juge pas essentiellement par rapport à l'attitude d'autrui, mais d'abord par rapport aux valeurs que l'on professe soi-même publiquement et auxquelles on se doit de demeurer fidèle... Qu'un réactionnaire nationaliste proclame un réalisme immoraliste et ne se préoccupe que du résultat, en ridiculisant les préoccupations juridiques ou éthiques, c'est encore compréhensible. Mais un socialiste ne peut s'abaisser à une telle négation de ce qui constitue l'essence même de sa doctrine* » (2).

Andrée-Pierre Viénot

Démissionnant du parti socialiste avec quelques dirigeants de sa Fédération (Ardennes), Mme Andrée-Pierre Viénot, ancien député et ancien ministre, écrit :

« *Il nous était impossible, en conscience, de rester plus longtemps solidaires d'une politique gouvernementale contraire aux promesses faites aux électeurs, contraire aux principes mêmes du socialisme, contraire aux intérêts de la France : d'une politique qui nous a menés au bord de la troisième guerre mondiale; d'une politique qui a isolé la France dans le*

(1) *Le Monde*, Tribune Libre du 14 novembre 1956.

(2) *Le Monde*, Tribune Libre du 28 octobre 1956.

chez votre Tailleur
Jeunesse de LAJEUNESSE
la draperie qui tient

John Baillie
real Scotch Tailor
1, rue Auber - Opéra -
Vente annuelle 44.500 fr.
EXCLUSIVEMENT SUR MESURE

E. OXEDA
334 rue Saint-Honoré, PARIS
ACHAT DE
BEAUX BIJOUX ANCIENS

monde et la S.F.I.O. dans l'Internationale; d'une politique qui a interdit au parti socialiste tout espoir de devenir un pôle d'attraction au moment même où la décomposition morale du parti communiste rendait au socialisme démocratique des possibilités neuves de conquêtes et de triomphe » (3).

Telles sont quelques-unes des manifestations les plus récentes des opposants socialistes à la politique du gouvernement à direction socialiste.

Ces opposants sont minoritaires. Ils ont probablement gagné à leur cause la majorité de la Fédération de la Seine. Leur résolution paraît ébranler quelque peu la puissante Fédération du Nord, remuer celle des Bouches-du-Rhône, qui sont les deux piliers du pouvoir que détiennent le Secrétariat général et un Comité directeur à peu près homogène (deux opposants déclarés sur quarante-cinq membres).

Parmi les députés, la dernière épreuve pour ou contre la politique Guy Mollet a permis de recenser quinze voix hostiles sur cent. D'autres adresses, d'autres mises en demeure sont en préparation. Mais la caractéristique de l'action des minoritaires est qu'ils ont choisi de se battre à l'intérieur de la machine du parti, pour accentuer sa pression sur le gouvernement et infléchir ainsi sa politique. Quelles sont leurs chances d'y parvenir ?

Le bilan

Ils peuvent certes faire état de quelques résultats. Leur vigilance gêne, oblige parfois à céder un peu de terrain sur des éléments secondaires. Elle a permis deux sauvetages : ceux de MM. Oreste Rosenfeld et Marceau Pivert, suspects d'indiscipline pour des prises de position, critiquées, dans des journaux non conformistes. La procédure d'exclusion engagée contre eux est abandonnée. Seul un autre vieux militant, M. Lucien Weitz, sera sans doute frappé : il faut bien faire la part du feu. Du moins, l'opposition a-t-elle conquis ainsi un certain droit à la parole — presque égal à celui dont usent depuis de longs mois des ministres comme MM. Max Lejeune et Robert Lacoste dans des journaux comme *Jours de France*, *Le Bulletin de Paris* ou même *Nouveaux jours*.

Les objectifs de la gauche

Ce bilan paraît mince. Les minoritaires plaident que leur action persévérante a rallié, en fait, des milliers de militants, des dizaines de dirigeants de Fédérations et de parlementaires, des ministres mêmes, qui hésitent ou répugnent encore à se joindre ouvertement à eux. Ils ajoutent, non sans une émotion parfaitement honorable : « *Nous sommes socialistes et entendons le rester. Notre place est au parti. D'ailleurs, où pourrions-nous aller ?* »

C'est le traditionnel : « On n'a jamais raison contre le parti » des formations monolithiques. C'est en jouant sur cette fidélité, en usant de ce constant rappel à la discipline, en sanctionnant impitoyablement toute velléité de rébellion, que les états-majors actuels des grands partis de gauche se sont, depuis dix ans et davantage, maintenus en place.

Jamais sans doute les minorités oppositionnelles, et celle du parti socialiste en particulier, n'ont éveillé de telles résonances dans la masse des militants; jamais leur combat n'a paru cependant aussi désespéré; jamais la nécessité d'un regroupement de la gauche non communiste, sinon dans une formation nouvelle, du moins sur des objectifs précis, n'a paru aussi nécessaire.

(3) *France-Observateur*, 15-11-1956.

Pardessus importés d'Italie. Modèles exclusifs depuis 19.900 F

GARY

73, Champs-Élysées, 73
Paris - ELY. 77-76

Les jeunes refusent d'être dupes

Au moment où les hommes les plus sages et les plus lucides ont les plus grandes difficultés à s'élever au-dessus de la confusion chaotique dans laquelle les derniers événements ont plongé le monde, quelques hommes, très jeunes — ils ont entre 17 ans et 19 ans — élèves d'une classe préparatoire à l'Ecole normale supérieure d'un lycée parisien, prennent la parole aujourd'hui dans L'Express *pour dire leur angoisse mais aussi leur espoir. C'est la voix de la France de demain.*

Ils sont vingt-quatre qui ont ensemble signé cette déclaration. Nous leur conservons ici l'anonymat par crainte des représailles administratives qui pourraient les frapper.

LE parti communiste français a montré, sans équivoque, sa sympathie, voire sa collusion cynique avec les auteurs de la plus abjecte répression.

La droite française s'est crue en droit d'utiliser à ses fins personnelles l'écrasement de la Hongrie révoltée.

Elan spontané ?

D'un côté comme de l'autre on falsifiait l'histoire ; ces morts étaient tantôt des fascistes, tantôt des héros de la lutte contre le communisme ; alors que c'étaient, en réalité, des hommes qui combattaient pour leur terre sans autre but politique, et mouraient lucidement pour une liberté que les orthodoxies leur avaient fait oublier.

D'un côté comme de l'autre, on a fait des dupes ; on a dressé les uns contre le fascisme et dressé les autres contre la répression en Hongrie. L'essentiel paraissait de dresser des hommes les uns contre les autres.

La manifestation de mercredi, devant les locaux de « L'Humanité », n'était pas un éclatement de générosité, mais un coup bien monté par un parti politique à l'affût de représailles : et si un grand nombre d'étudiants qui y ont participé étaient de bonne foi, entraînés dans un mouvement dont ils ignoraient la signification profonde, on ne peut cependant parler d'un élan spontané ; les tracts distribués dans la journée de mercredi, tant à la Sorbonne qu'au restaurant universitaire, prouvent que certains savaient déjà comment exploiter à leurs fins propres notre naïve indignation.

Au nom d'un certain nombre de jeunes que nous représentons ici, nous regrettons que notre indignation, que notre compassion n'ait pas su trouver pour s'exprimer une forme plus apolitique et plus humaine.

Devant la veulerie des uns, devant l'indignation toute polémique des autres, nous sommes inquiets. La mort de 60.000 hommes ne soulève plus, dans une certaine presse et une partie de l'opinion, qu'une indignation calme et inefficace et chez certains autres, le silence et le mensonge. Nous en venons alors à nous demander s'il ne peut plus y avoir d'indignation sincère, indépendante d'un prisme politique ; nous en venons à croire que tous nos gestes les plus vrais, comme le dépôt d'une gerbe à l'Arc de Triomphe, seront irrémédiablement trahis par une manifestation politique. Que nous soyons indignés ou que nous soyons indifférents, nous serons aussitôt compromis avec les visées politiques des partis qui ont intérêt à l'une ou à l'autre attitude. Nous ne pouvons plus rien ressentir sans qu'on nous exploite.

> **« Nous ne pouvons plus rien ressentir sans qu'on nous exploite. »**

Malaise et angoisse

Devant la répression hongroise, nos dirigeants ont eu quelques belles paroles. Mais samedi, quand la Corée s'agitait, quand Nasser réitérait ses menaces contre la France, quand l'Irak rompait avec nous ses relations diplomatiques, notre Parlement se disputait sur la loi Barangé. Qu'on nous permette de le dire, nous que cette loi concerne : elle est importante, certes, mais sa discussion est complètement déplacée dans les conditions dans lesquelles nous nous trouvons.

Le même jour, devant les mêmes dangers, l'assemblée des Nations Unies discutait des questions de préséance, discutait des points de droit sur la manière ou l'ordre où il fallait poser les questions. La même assemblée hésitait, les jours précédents, pour savoir s'il fallait ou non voter une sanction toute morale, bien sûr, contre les Russes ; mais en même temps, elle envoyait à la France un message où elle lui enjoignait, sur le ton comminatoire, de retirer ses troupes d'Egypte.

Nos responsables politiques et ceux qui sont censés préserver la paix dans le monde ont l'attitude inconsciente ou anachronique de ceux qui oublient la place de l'essentiel. Les métaphores historiques, les allusions à des procédés hitlériens et à un vieux machiavélisme politique ont créé chez les jeunes un malaise et une angoisse : il faut y répondre.

Une gauche unie

Si nous n'avons pas le droit de tirer parti des événements de Hongrie, du moins avons-nous le devoir d'en tirer un enseignement. La gauche française se cherche, comme le dit M. Mauriac : il serait souhaitable qu'elle ne mette pas trop longtemps à se trouver. Toutes les tendances de gauche sont, en France, les mêmes ; elles ne diffèrent que sur des points de détail parce que nos parlementaires ont le sens de la nuance et du distinguo, ainsi se trouve morcelé le parti qui répond à l'attente d'une très grande majorité des jeunes. Si le mythe ethnique du « Français, l'homme le plus indépendant et le plus fantaisiste » a pu permettre que jusqu'à vingt-trois partis soient représentés dans chaque circonscription locale, nous n'en sommes plus là. Tel est croyons-nous l'enseignement que nous devons tirer de l'exemple hongrois. Le gouvernement de coalition de M. Nagy traduisait, quoique schématiquement, l'existence de partis déjà opposés qui ne se sont pas rendu compte de la nécessité de leur unité. Quant à nous, peut-être nous faudrait-il commencer par voir les points sur lesquels nous sommes tous d'accord, avant de voir ceux sur lesquels nous divergeons, et alors seulement, une gauche au programme modeste, mais une gauche unie pourra réaliser à son profit l'indispensable unanimité nationale.

Nous ne sommes pas pessimistes, mais inquiets. Nous ne sommes pas inorganiques et dispersés ; nous cherchons celui qui saura formuler mieux que nous ce que nous attendons : une gauche qui soit le ralliement des hommes de bonne foi et de bonne volonté.

SYNDICATS

Deux conflits à la fois

MARDI 13 novembre, dans la soirée, le bureau de la C.G.T. se réunissait pour faire le bilan de la « journée d'unité antifasciste » organisée contre l'avis des autres centrales syndicales (C.G.T.-F.O., C.F.T.C.). Cette journée de protestation devait répondre aux manifestations pro-hongroises dirigées, en France, contre le parti communiste français. Elle s'est soldée par un échec sans précédent.

Des coups de téléphone, rue La-Fayette, s'étaient succédé depuis le début de l'après-midi, donnant des renseignements catastrophiques :

Chez Renault, vieux fief cégétiste, 265 ouvriers sur 39.000 ont obéi aux consignes.

Le secrétaire des Syndicats des métaux de Nantes, affolé, annonçait en fin d'après-midi que non seulement les ouvriers ne répondaient pas à l'appel, mais que la moitié des effectifs de la C.G.T. avaient déjà quitté ses rangs.

Les cartes déchirées commençaient d'arriver sous enveloppe rue La Fayette. On estime à plusieurs milliers le nombre de militants qui se sont livrés à ce geste symbolique.

Décrochage ?

Les représentants de la tendance « réformiste », dont le chef de file est Pierre Le Brun, sont depuis plusieurs semaines soigneusement isolés au sein de la Direction de la C.G.T. Ils ont compris que l'échec du 13 novembre était grave. Mais ils n'en ont mesuré l'ampleur qu'en voyant les représentants (communistes) de la majorité accepter le texte d'une déclaration embarrassée, confuse dans ses termes et dans ses arguments mais qui, en fait, équivaut au refus de condamner les « fascistes » hongrois et d'approuver leur écrasement par l'armée soviétique. Conformément aux statuts soudain sortis de la poussière, l'indépendance syndicale vis-à-vis des partis politiques était même à nouveau affirmée, ainsi que le droit, pour les fédérations, de prendre des positions autonomes sur certains problèmes.

Dans l'esprit des « réformistes », ce « retour aux sources » devrait permettre la dépolitisation de la C.G.T. et rendre par conséquent possible l'unification du mouvement syndical français.

La C.G.T. décrochera-t-elle pour autant du parti communiste ?

On pourrait le croire à la façon dont l'*Humanité*, pour marquer sa réprobation, a publié, le lendemain matin, la déclaration du bureau de la C.G.T. sous la rubrique sportive, en septième page, alors que d'ordinaire ce genre de texte paraît en première page et encadré.

> *Définition de l'agression, adoptée par la conférence de paix de Varsovie, organisée par le Mouvement des partisans de la paix, d'obédience communiste, en 1950 :*
> **« Nous déclarons qu'aucune considération politique, stratégique ou économique, qu'aucune occasion résultant de la situation intérieure ou de n'importe quel conflit intérieur d'un Etat quelconque ne peut justifier l'intervention armée d'un autre Etat. Quel qu'en soit le prétexte, tout Etat qui a recours d'abord aux forces armées contre un autre Etat commet le crime d'agression. »**

Vous pouvez payer L'EXPRESS 57 fr. en souscrivant un abonnement

Que tous ceux qui ne peuvent pas débourser en une seule fois le montant d'un abonnement d'un an nous signalent leur cas. Des conditions spéciales de règlement seront étudiées en fonction de leurs ressources.

Actuellement grand choix de manteaux Fillettes de 6 à 16 ans - Tous coloris

CHEZ

HENRI HALPHEN

52, rue de Passy - 16e - JAS. 49-90

Comme toujours

PRIX - CHOIX - QUALITE

L'APOTHEOSE DE TARTUFE

par J.-M. DOMENACH

La semaine des intellectuels catholiques qui s'est tenue du 7 au 13 novembre a consacré une de ses séances à une discussion sur le thème : pouvoir, haine et violence. Jean-Marie Domenach, codirecteur de la revue « Esprit », André Frossard et Etienne Borne ont participé à ce débat. Nous publions ici quelques passages de l'intervention de J.-M. Domenach :

J.-M. DOMENACH.

NOUS autres, catholiques, reconnaissons volontiers nos torts, en matière de mœurs privées ; nous admettons, nous proclamons même quelquefois que d'autres sont plus généreux, plus humbles, plus pauvres que nous. Comment se fait-il, alors, que règne dans notre vie publique cette croyance massive, indestructible, qu'on défend toujours la juste cause ? Comment se fait-il qu'une espèce d'innocence historique baigne nos querelles et épouse si étroitement nos frontières ?

Nous avons pourtant sous les yeux le spectacle comique de ces diplomates prédicateurs, mobilisant à l'usage de leurs maîtres respectifs les arguments identiques de la morale et du droit, et dénonçant imperturbablement chez l'adversaire les abus qu'ils commettent chez eux. Les innocents crient tellement fort qu'on n'entend plus les cris des victimes, de leurs victimes. C'est l'apothéose mondiale de Tartufe.

Cette situation est d'autant plus surprenante que le pouvoir étend son empire, en surface et en profondeur. Une décision politique peut, à notre époque, modifier la situation matérielle et spirituelle de millions d'hommes. La construction d'un barrage, l'octroi de crédits aux pays sous-développés, c'est pour des peuples entiers l'espoir d'accéder à une vie humaine ; qu'un renversement de tendance se produise à la direction d'un parti politique, et des milliers d'hommes iront aux travaux forcés, une nation sera libre ou elle sera esclave. Enfin la décision suprême, celle d'utiliser la bombe atomique, est une décision essentiellement politique. Jamais le pouvoir n'avait à ce point commandé le destin des hommes, et nous approchons du moment où il dépendra d'un chef politique, d'une assemblée politique, que l'humanité survive ou s'anéantisse.

La culpabilité politique

L'Ordre, sans doute, est le mot le plus sanglant du vocabulaire politique, et le plus vague.

Qu'est-ce que l'ordre politique ? Péguy le criait à la face des anti-dreyfusards : « Il y a des ordres qui recouvrent, qui sont les pires désordres **». L'expérience contemporaine nous l'a confirmé. Les hommes d'ordre, quand on les laisse faire, ils installent la terreur, la délation, la torture, la dérision de toutes les valeurs. Ils sont les ravitailleurs du nihilisme. Comme l'a décrit Jünger : «** En plein cœur des catastrophes, il est édifiant de voir comme les éléments d'ordre suivent longtemps, et presque jusqu'à la fin. **»**

S'il existe une culpabilité politique, je ne la vois pas dans la révolte des peuples humiliés, car sans ces révoltes l'histoire du monde serait une histoire morte. La grande violence, c'est l'ordre établi qui l'exerce sans relâche depuis plus d'un siècle — il faut dire aujourd'hui les **ordres établis, puisque la dernière-née des révolutions s'est à son tour figée dans une tyrannie répressive.**

L'abdication des masses

Mais l'expérience des régimes de terreur nous montre, derrière la psychologie shakespearienne des dictateurs en délire, une réalité plus profonde : c'est l'abstention ou plutôt l'abdication des masses immenses et d'élites responsables qui nourrit le monstre totalitaire. Sous l'hystérie du tyran, il y a toujours une administration complice, il y a des bureaux qui fonctionnent et qui tirent leur efficacité de l'indifférence silencieuse de tous ceux qui leur ont confié le soin d'accomplir les basses besognes ; qui tirent leur autorité de l'approbation de ceux qui ont toujours compté sur le pouvoir pour résoudre brutalement les problèmes qu'ils n'ont pas le courage de résoudre pacifiquement.

Dans un des témoignages les plus instructifs qui nous aient été donnés sur les camps de concentration hitlériens, Jean Bleton montrait naguère comment l'œuvre d'anéantissement s'exerçait moins par la fantaisie sanglante de quelques-uns, que par la mécanique d'une administration dont les rouages étaient faits d'une somme immense de consciences professionnelles et d'inconsciences morales.

« La tyrannie, **disait Pascal,** est le désir de domination universelle et hors de son ordre. **» Là reste le danger totalitaire, le danger moderne d'un Etat qui se veut à la fois pouvoir, savoir et vertu. La politique est coupable lorsqu'elle prétend à des synthèses prématurées ; doublement coupable, parce qu'elle n'en a pas le droit, et parce qu'elle prétend fatalement les imposer par la violence. Mais si la politique déborde hors de son ordre, c'est d'abord parce que les zones qu'elle devait respecter se sont affaiblies, c'est parce que manquent autour d'elle les grandes vertus privées et les mœurs civiques qui sont les bastions où vient se briser la prétention tyrannique.**

J. M. D.

« La guerre froide renaît, mais, cette fois, sa frontière passe par la C.G.T. », déclarait, la semaine dernière, un des principaux dirigeants de la rue La Fayette.

En fait, la grande centrale sous contrôle communiste est beaucoup plus gravement menacée que le parti lui-même, par la crise de conscience provoquée dans les masses ouvrières et les milieux intellectuels par le drame hongrois.

Victoire inattendue

La C.G.T. n'est pas et ne peut en effet pas être, comme le P.C., un organisme monolithique. M. Benoît Frachon lui-même affirme à ce sujet qu'elle compte plus de syndiqués chrétiens que la C.F.T.C.; plus de travailleurs socialistes que la C.G.T.-F.O.

C'est ainsi que, la semaine dernière, MM. Le Brun et Schaeffer, secrétaires confédéraux, ont pu condamner, en tant que « progressistes », l'intervention soviétique en Hongrie. De son côté, M. Le Léap, adjoint de M. Frachon et *responsable des relations internationales,* s'est abstenu de paraître à la réception de l'ambassade soviétique pour l'anniversaire de la Révolution d'Octobre.

Toutefois, jusqu'à mardi dernier, les non-communistes et leurs rares amis, fonctionnaires syndicaux, n'étaient considérés par les communistes que comme des « otages » destinés à donner l'illusion d'une certaine liberté au sein de la C.G.T.

Mardi soir, après l'échec de la journée du 13 novembre, la situation était renversée. Les « otages » devenaient en fait majoritaires : les réactions de la base étaient en effet plus nombreuses et pressantes en faveur de la cause hongroise qu'en faveur de l'intervention soviétique. Elles provenaient, de plus, des « vieux » syndicats, c'est-à-dire de ceux qui sont restés à la C.G.T. malgré la scission de 1947 et qui ont donc gardé le contact avec l'ensemble de la classe ouvrière, dans le secteur qui leur est propre.

Frachon, après Thorez ?

M. Benoît Frachon, vieux routier du syndicalisme, a parfaitement senti le vent. Il a lâché du lest. Son calcul : ce sont les militants susceptibles de soutenir la tendance Le Brun qui démissionneront. Celui-ci sera donc bientôt isolé, et on pourra alors discuter.

A l'heure actuelle, si M. Le Brun et ses amis exigeaient une position plus nette de la C.G.T., et conforme à la déclaration de la Conférence de la Paix de Varsovie (ci-dessus), il est probable qu'ils auraient la majorité au Comité confédéral national. Mais la réunion de ce C.C.N. a déjà été deux fois retardée. M. Frachon attend, pour l'organiser, que l'affaire de Hongrie soit un peu estompée.

Pour le moment, M. Benoît Frachon se garde à gauche : organisation d'une collecte en faveur des Hongrois officiels. Et à droite : la « défense contre les menaces fascistes » est reléguée au second plan pour mettre en avant les revendications ouvrières immédiates et l'unité nécessaire à leur réalisation.

Le parti communiste et son « appareil » actuel tentent toutefois, depuis deux jours, de redresser la situation.

Le second acte de la lutte entre cégétistes réformistes et cégétistes fidèles au parti communiste est commencé.

Mais ce conflit en cache un autre. Les troupes défaillantes du parti ne pourront être reprises en main et renouvelées qu'à travers les syndicats. En s'opposant à la fois aux « réformistes » non communistes et aux « officiels » communistes, M. Benoît Frachon est apparu, en quelques jours, comme le seul homme susceptible de jouer en France le rôle encore non distribué de déstalinisateur en chef.

VATICAN

La double condamnation

(De notre correspondant à Rome)

LES fenêtres des appartements pontificaux au Vatican sont restées éclairées chaque soir fort tard dans la nuit pendant ces dernières semaines. Pie XII et son entourage ont suivi très attentivement à la radio et, d'après les rapports des nonciatures, l'évolution de la crise en Hongrie et dans le Proche-Orient. Entre le 28 octobre et le 13 novembre, le pape est intervenu à quatre reprises — trois encycliques et un radio-message — pour exhorter les peuples et les chefs d'Etat à maintenir la paix. Jamais, même au plus fort de la crise de 1939, ses interventions n'avaient été si nombreuses et si pressantes. En fait, le Vatican, comme d'ailleurs beaucoup de chancelleries occidentales, a cru pendant plusieurs jours à la probabilité de la guerre.

La Hongrie et Suez

Le texte même des messages pontificaux appelle une deuxième remarque. Le pape a d'abord pris la parole pour stigmatiser l'intervention soviétique en Hongrie. Il l'a fait dans des termes très vigoureux, rappelant « la punition qui frappe parfois dès cette vie (l'histoire le prouve) les gouvernements qui ont fait subir aux autres l'injustice ».

Mais à deux reprises, depuis l'intervention franco-anglaise à Suez, le pape s'est élevé avec la même énergie contre les Occidentaux, sans toutefois les nommer explicitement.

L'encyclique du 1er novembre déclare : « Ce n'est pas avec les armes, ce n'est pas avec les massacres, ce n'est pas avec les ruines que l'on résout les questions entre les hommes, mais par la raison, le droit, la prudence, l'équité. »

Dans le radio-message du samedi 9 novembre, le pape est encore plus net. Il évoque son anxiété de « voir s'affaiblir les rangs de ceux sur l'autorité, l'union et la bonne volonté desquels on semblait pouvoir compter beaucoup pour le rétablissement progressif de la concorde entre les nations dans la justice et dans la liberté véritable ». (...)

« Le monde entier, ajoute-t-il, a tressailli à bon droit devant le hâtif recours à la force, exécrée mille fois, et par tous, comme moyen d'aplanir les conflits et d'assurer la victoire du droit. Il n'est pas douteux que du paroxysme de ces jours de violence, le monde ne soit sorti désorienté et ébranlé dans sa confiance, ayant assisté au retour d'une politique qui, à des titres divers, place *l'arbitraire et l'intérêt économique* au-dessus des vies humaines et des valeurs morales. »

La généralité et le style de ces messages, rédigés et comme pensés en latin, empêcheront sans doute la très grande majorité des croyants de percevoir la condamnation implicite portée par le Vatican contre les méthodes de force auxquelles viennent de recourir les nations occidentales dans l'affaire de Suez. La condamnation n'en a pas moins été portée.

ETABLISSEMENTS
HIRIGOYEN
St-VINCENT-de-TYROSSE
☆
CHAUSSURES DE QUALITÉ
Mixte - Good-year
Californian

Pour tous vos problèmes
CAOUTCHOUC
(NATUREL ET SYNTHETIQUE)
AMCO
7, avenue Emile-Massard
Tél. GAL. 85-65 PARIS (17e)
TUYAUX - JOINTS
PIÈCES MOULÉES
ARTICLES
DE PROTECTION

PONT - L'ÉVÊQUE
☆
LEVASSEUR
toujours
LE MEILLEUR

Une nouveauté Kalamazoo
LE MULTIVUES
Votre résolution
Connaître le MULTIVUES, équipement technique pour vos analyses d'informations statistiques
SANS ENGAGEMENT
prenez dès aujourd'hui un rendez-vous !
AVRon 26-81
Postes 46 ou 47
51, rue Emile - Zola
MONTREUIL (Seine)

EN 2 MOTS

par Brigitte GROS.

M. HABIB BOURGUIBA, président du Conseil tunisien, M. Robert Lacoste, ministre résidant en Algérie, et Si Bekkaï, président du Conseil marocain semblent avoir concerté cette semaine leurs politiques.

A Tunis, c'est « La Presse », l'organe de M. Smadja, le propriétaire de «Combat», qui est suspendu sine die, en vertu d'un décret gouvernemental. Pour M. Bourguiba «La Presse» était systématiquement alarmiste et compromettait l'excellence des rapports entre Tunisiens israélites et Tunisiens musulmans...

Dans le même temps, à Alger, M. Lacoste faisait saisir «L'Espoir», organe des libéraux d'Algérie ; interdire « El Basair », le journal des Oulémas et « L'Ouvrier algérien », journal de l'U.G.T.A.

Enfin, à Rabat, un décret de Si Bekkaï interdisait la diffusion dans l'Empire chérifien des quotidiens « L'Echo-soir », « L'Echo d'Oran » et « L'Echo du dimanche ».

Mais il est vrai que M. Guy Mollet avait donné l'exemple en dirigeant l'opération menée contre « Le Monde », à Paris. L'interdépendance ne serait-elle plus un vain mot ?

★

A New-York, le président de la Chambre de commerce fédérale, M. Watson, vient de se prononcer pour un nouvel examen de la question du barrage d'Assouan.

Si les Etats-Unis revenaient sur leur décision, une nouvelle politique occidentale serait ainsi amorcée au Moyen-Orient.

L'Egypte pourrait augmenter d'un tiers la surface de ses terres cultivables et obtenir dix milliards de kW supplémentaires.

Les travaux de ce gigantesque ouvrage auraient une durée prévue de 15 ans. Leur prix serait supérieur à 400 milliards de francs. 10.000 ouvriers y seraient employés pendant 15 années.

★

MME GOLDA MEIR, ministre des Affaires étrangères d'Israël, et qui préside la délégation de son pays à l'O.N.U. vient de rencontrer, à l'occasion de son bref passage à Paris, quelques personnalités politiques.

Dans ces conversations, Mme Meir s'est montrée très amère à l'égard de la France.

Elle a regretté, en effet, que M. Guy Mollet et M. Eden aient poussé Israël à déclencher le premier les hostilités contre l'Egypte, pour s'incliner ensuite, pratiquement sans condition devant la volonté de la Russie et de l'Amérique.

★

M. JACQUES SOUSTELLE vient de publier, comme tout un chacun, ses Mémoires. Le titre en est émouvant (« Aimée et souffrante Algérie »), le ton souvent lyrique. En fait c'est un livre polémique où l'ancien gouverneur général de l'Algérie donne les raisons de son échec. Parmi ces raisons, on ne s'étonne pas de trouver la presse et dans la presse non point «L'Echo d'Alger », mais « L'Express » — que M. Soustelle s'efforce d'égratigner à chaque passage après avoir beaucoup correspondu avec ses collaborateurs (1). Jacques Soustelle accuse en particulier « L'Express » d'avoir publié une photo, volontairement mal légendée : un Arabe torturé par les fellagha était présenté comme torturé par les Français. Cela est vrai mais à une réserve près : c'est que, nous apercevant de notre erreur, nous l'avons rectifiée dès le lendemain (au temps de « L'Express » quotidien). Mais qu'importe à M. Soustelle ! tous les bois lui servent de flèche pour tenter de confondre ceux qui avaient espéré en lui.

B. G.

(1) *Ceux-ci persisteront néanmoins à ne pas se servir de ces lettres, manuscrites pour la plupart, car ils n'écrivent pas encore leurs Mémoires.*

UN PICASSO DANS LES RUES DE VARSOVIE (1).
Tout dépend des nerfs d'un seul homme.

COMMUNISTES

Mission à Moscou

(*De notre envoyé spécial à Varsovie K.-S. Karol.*)

LE départ pour Moscou de M. Gomulka, secrétaire général du parti communiste polonais, et du premier ministre, M. Cyrankiewicz, suscite de très vives inquiétudes en Pologne. Signe des temps : les Polonais ne croient plus leurs dirigeants en sécurité lorsqu'ils franchissent les frontières de l'Est. Partout, dans les usines et dans les universités, on a voté des résolutions suppliant Gomulka d'être prudent et de ne pas aller se jeter dans la gueule du loup.

Les amis du secrétaire général se sont même vu arrêter en pleine rue par des inconnus qui les priaient de faire part à Gomulka de leurs inquiétudes.

Cette visite était cependant inévitable et plus tôt elle a lieu, mieux cela vaut. La Pologne doit savoir à quoi s'en tenir sur les intentions de l'U.R.S.S. à son égard, aussi bien du point de vue politique que du point de vue économique. Elle doit réaffirmer sa volonté d'indépendance et marquer son désir de reprendre des relations étroites avec l'Occident tout en restant une alliée fidèle de la Russie.

Les inquiétudes de la population polonaise ont-elles quelques fondements ? Toutes les informations qui parviennent de Moscou semblent indiquer le contraire.

Petöfi en U.R.S.S.

L'U.R.S.S. n'arrive pas à digérer l'affaire hongroise. Malgré les apparences, celle-ci a été un choc terrible pour les dirigeants comme pour la population soviétique.

Pour la première fois, les Russes se sont rendu clairement compte de leur impopularité dans les démocraties populaires. Leur attitude, au cours des derniers jours, a été un mélange d'amertume et d'inquiétude. Elle rappelle un peu la réaction des Américains qui ne pouvaient comprendre pourquoi on ne les aimait pas en Europe. Les Russes pensaient en effet que les difficultés économiques qu'ils connaissaient chez eux étaient dues à l'aide que leur pays accordait très largement à ceux qu'ils appellent « les démocrates ». Aujourd'hui, ils ne comprennent pas l'ingratitude de ces « démocrates » ou la fausseté des informations qu'on leur fournissait jusque là. Les critiques les plus amères à l'égard des dirigeants soviétiques se feraient entendre ouvertement dans les rues de Moscou et l'agitation serait très grande dans les milieux étudiants.

Une soirée littéraire organisée par la *Literatournaïa Gazeta* aurait attiré une foule si considérable que la police aurait été contrainte de disperser l'attroupement formé par ceux qui n'avaient pu trouver de place dans la salle. Les intellectuels de Varsovie pensent qu'il pourrait s'agir là du début d'un « cercle Petöfi » moscovite.

Queues devant les kiosques

Quant aux dirigeants soviétiques, il semble qu'ils soient eux-mêmes profondément divisés et que l'affaire hongroise doive avoir de sérieuses répercussions à Moscou. L'arrivée de la délégation polonaise, qui exposera en toute franchise son interprétation des événements de Budapest, ne pourra d'ailleurs que renforcer les éléments qui doutent de la sagesse de la décision prise il y a huit jours.

Les dirigeants polonais apporteront avec eux un dossier important sur la situation dans les démocraties populaires et sur les raisons pour lesquelles l'évolution amorcée en Pologne a entraîné le sanglant déchaînement hongrois.

Ce dossier reste incomplet dans la mesure où le procès du stalinisme n'est pas terminé, mais Gomulka a donné carte blanche aux journaux polonais pour poursuivre leurs révélations sur l'époque révolue et leurs franches discussions des erreurs passées. « *Il ne doit plus y avoir de sujet tabou en Pologne* », a-t-il dit.

Profitant de cette nouvelle liberté, les journaux polonais ont publié cette semaine une série d'articles dont le ton tranche avec celui des journaux communistes du monde entier.

Lundi matin, les queues réapparaissaient dans les rues de Varsovie et on se battait même ici et là pour gagner quelques places. Mais ces queues se formaient devant les kiosques à journaux. Pour la première fois dans l'histoire de la Pologne nouvelle, on se disputait l'organe mensuel du parti communiste polonais. *Nowe Drogi*, exceptionnellement tiré à 300.000 exemplaires. En quelques heures, ce numéro fut épuisé dans toute la Pologne. On y trouvait le compte rendu intégral des discussions qui précédèrent le retour de Gomulka au pouvoir.

Historique de la terreur

Pour la première fois, le public pouvait juger lui-même la position de ses dirigeants et leurs interprétations de l'époque révolue. A tous ceux qui ne croyaient pas encore à la révolution polonaise, le numéro de *Nowe Drogi* en apportait la preuve irréfutable. Mieux que toutes les études psychologiques, la lecture de certaines interventions suffisait à expliquer l'at- →

(1) Pour protester contre l'intervention de l'armée russe en Hongrie, une grande reproduction de la toile de Picasso peinte pour protester contre l'intervention de l'armée américaine en Corée, a été exposée en pleine rue à Varsovie. Sur la photo du haut, au premier plan, un drapeau en berne.

HOLMES
La classe anglaise et la fantaisie italienne adaptées au bon goût français.
CHAUDS ET LEGERS, telles sont **les qualités des Pardessus français et importés** qu'HOLMES vous invite à choisir dans la Collection la plus élégante de Paris
22, AV. VICTOR-HUGO - PARIS - PAS. 57-03

→ titude actuelle des Polonais vis-à-vis de l'U.R.S.S.

Par la bouche de Berman, qui passait hier encore pour l'homme le plus puissant de la Pologne, on apprenait que le gouvernement, le chef du parti, tout l'appareil administratif vivaient dans une continuelle terreur et n'étaient traités par les Russes que comme de simples exécutants. Une secrétaire de Berman fut arrêtée un jour sur l'ordre personnel de Staline. Berman lui-même, devant qui tremblait toute la Pologne, passa des nuits d'insomnie en attendant son arrestation imminente.

D'autres discours révèlent les tortures dont furent victimes de nombreux communistes innocents et montrent comment les prétendues méthodes de planification changeaient au gré des caprices des puissants alliés de l'Est.

Les journaux polonais poursuivent d'autre part la discussion amorcée avec le parti communiste français. Les récents rapports Fajon font l'objet des critiques les plus sévères et un hebdomadaire central du ministère de la Culture a reproduit l'article de J.-F. Rolland publié la semaine dernière dans *L'Express*.

Gomulka bien en selle

Mardi après-midi, une autre nouvelle secouait la Pologne. Pour être attendue, elle n'en était pas moins significative. Le premier ministre M. Cyrankiewicz annonçait un important remaniement ministériel : les postes-clefs de l'exécutif polonais étaient confiés à des amis de Gomulka limogés et arrêtés comme lui il y a quelques années.

Le contrôle de l'armée passait entre les mains du général Spychalski, la direction de la vie intellectuelle du pays était confiée à M. Bienkowski et le général Komar était confirmé dans ses fonctions de chef des forces de sécurité intérieures. Les trois postes les plus importants de l'exécutif étaient donc en mains sûres.

Il reste cependant un secteur à réorganiser : celui de l'économie nationale. Mais cette réorganisation ne pourra être sérieusement entreprise qu'en fonction des discussions qui vont se dérouler cette semaine à Moscou entre les dirigeants soviétiques et polonais.

K.S.K.

HONGRIE

Un peuple se suicide

(*De notre envoyé spécial à Budapest T.-S. Jugand.*)

DIMANCHE matin, 11 novembre 1956, à l'heure de notre départ de Budapest et de notre retour sur Vienne, une vieille femme, âgée d'environ 70 ans, s'est approchée de la voiture des journalistes français stationnant au coin de la rue Maiakovski et de l'allée Gorki. Pauvrement vêtue, tenant un sac de provisions à la main, elle a levé la tête et, les larmes aux yeux, nous a dit :

— *Au nom de Dieu, envoyez-nous des armes pour que nous puissions reprendre le combat.*

« *Nous* », c'était aussi *elle*, cette vieille femme qui grelottait, pauvrement vêtue, à 50 mètres de la Kommandatura soviétique entourée de blindés ; « *nous* », c'était tout un peuple, uni dans sa lutte désespérée contre la domination soviétique.

D'abord des armes

J'ai passé onze jours à Budapest au centre du drame hongrois. Au cours des centaines de conversations que j'ai eues avec les Hongrois et les Hongroises de toute condition et de toute opinion politique, un seul sujet revenait invariablement : *nous voulons des armes, des armes et encore des armes...*

Les ouvriers que j'ai rencontrés à proximité de Csepel, les écrivains et les journalistes — hier encore membres du parti communiste et du cercle Petöfi — les jeunes paysans devenus officiers de l'armée populaire, les étudiants de l'Université de Budapest, tous m'ont *supplié*, moi, journaliste français, d'intervenir auprès de notre gouvernement afin de le « convaincre ». Je cite leurs paroles :

— *Nous avons faim, nos blessés, nos malades manquent de médicaments, mais ce que nous voulons avant toute chose ce sont des armes.*

Revolvers contre chars

Peu de gens savent, à l'Ouest, que les insurgés hongrois n'étaient munis que d'armes légères. A l'exception de quelques batailles isolées entre chars soviétiques et hongrois, la lutte s'est déroulée entre tout un peuple armé de fusils, revolvers, grenades, fusils-mitrailleurs, et vingt divisions soviétiques comprenant dans la seule région de Budapest 1 200 chars lourds et moyens et quelque 1.000 automitrailleuses. En face de cette force écrasante, les Hongrois voyaient s'épuiser rapidement leurs munitions, prises dans les dépôts de l'armée populaire, qui s'était solidarisée avec les patriotes. Dès le premier jour, les soldats avaient distribué armes et munitions aux insurgés, abandonnant les chars et les automitrailleuses en panne d'essence.

La pénurie d'essence a considérablement affaibli la résistance hongroise.

La fabrication des fameux « cocktails Molotov », avec lesquels les gosses de 12 ans et les jeunes filles de 16-18 ans détruisaient par douzaines les blindés soviétiques, absorbait le peu d'essence disponible ; les Hongrois essayèrent par tous les moyens de s'en procurer. Les voitures des journalistes ou des diplomates étrangers, en stationnement devant les hôtels ou les légations, furent « visitées » par les jeunes et leurs réservoirs soigneusement vidés dans des carafons à lait qui, entourés de chiffons, étaient ensuite allumés et posés sur la grille de radiateur d'un char russe.

J'ai vu moi-même comment un jeune ouvrier d'environ 17 ans fabriquait plusieurs de ces « cocktails ». Lorsque je lui ai demandé où il avait appris les « secrets » de la fabrication de cette « arme », il me répondit en souriant, avec l'accent d'un « titi » de Budapest :

— *C'est bien simple ; dans les films de guerre soviétiques, on voyait tout le temps les maquisards se débrouiller en face de l'occupant. Eh bien ! nous sommes de très bons élèves, et puisque nous sommes maintenant occupés, nous aussi nous nous débrouillons.*

Dans les combats entre Hongrois et Russes, on ne peut en aucune façon parler d'une *bataille*. La supériorité des armes russes était telle qu'aucun stratège n'aurait pu imaginer une résistance s'affirmant avec seulement des armes automatiques et des « cocktails Molotov ».

Mais cette révolte avait quelque chose que les blindés soviétiques n'avaient point : *elle avait une âme*. Tout un peuple s'est levé pour chasser l'occupant, pour conquérir l'indépendance nationale de la Hongrie.

Les Hongrois tombaient par dizaines de milliers et aujourd'hui encore les coups de feu claquent et les pelotons d'exécution fonctionnent. Nous ne connaîtrons peut-être jamais le nombre total des victimes.

Le drame de la Hongrie n'est pas terminé.

Et ce drame est double.

Le drame politique

Tout d'abord, c'est un *drame humain*. Des dizaines de milliers de morts, de blessés et de disparus se sacrifiaient à la cause de la patrie. La brutalité de l'intervention soviétique, le bombardement des hôpitaux remplis de blessés graves, le mitraillage des queues stationnant devant les boulangeries se passent de commentaires.

Mais c'est aussi un *drame politique*.

La nation entière fait front contre les Russes. Mais cette même nation, lorsque peut être envisagée la solution des problèmes politiques et économiques, est profondément divisée.

J'étais à Budapest depuis le 31 octobre, et j'ai suivi de près l'activité politique fiévreuse de ces journées avant que l'intervention brutale de l'armée soviétique ait interrompu les consultations passionnées qui se sont déroulées au Parlement et même dans les appartements privés.

Certes, tout le monde souhaitait « *l'établissement d'un régime démocratique, le retour de l'indépendance nationale* ».

Mais les mots sacrés de « *liberté* », de « *démocratie* » ou même « *d'élections libres* » n'ont pas la même signification pour tous les Hongrois. Pendant le « cessez-le-feu », qui dura du 30 octobre au 4 novembre au matin, un danger terrible menaçait le peuple hongrois, déjà durement éprouvé par les événements : la guerre civile.

Fascistes et antisémites

Le 1er, le 2 et le 3 novembre, les profondes divergences politiques se manifestèrent avec éclat. Si la thèse des Soviétiques (et de leurs admirateurs français) — selon laquelle un *complot* fasciste était imminent — est *fausse*, il est néanmoins certain que divers éléments anti-démocratiques, nettement fascisants et antisémites, se sont *mêlés* aux conversations politiques. Pendant la première partie de la révolution — qui avait débuté le 23 octobre — on a rarement pendu des membres de la police politique dans les rues ; car les *insurgés*, qui venaient d'arrêter les « avos », les protégeaient de la foule, estimant que même ces assassins devaient pouvoir se défendre devant un tribunal militaire. Mais à partir du 30 octobre, une fois les troupes soviétiques parties de Budapest, le front uni des Hongrois a éclaté. J'ai vu la chasse aux « avos », j'ai vu les exécutions sommaires. Il suffisait qu'un passant fût désigné par quelqu'un comme « indicateur de police » pour être pendu, fusillé ou brûlé vif... J'ai vu l'exécution d'un prétendu sous-officier de la police politique et j'ai entendu la foule déchaînée, place Koztàrsasàg-tér, hurler des injures contre ce « *sale Juif, qui a enfin payé pour sa race maudite* ».

Dire que ces exécutions sommaires *caractérisaient* les journées du 31 octobre et des 1er, 2 et 3 novembre serait malhonnête. Mais ne pas en parler — sous quelque prétexte que ce soit — serait une grave erreur. Un certain glissement politique vers la droite ne peut pas non plus être ignoré.

L'erreur de M. Nagy

Dès la cessation des hostilités et la victoire — provisoire — des Hongrois sur les blindés soviétiques, la réorganisation des anciens partis démocratiques fut décidée. M. Imre Nagy, président du Conseil, a eu la maladresse de ne pas préciser sur quelles bases

A budapesti szovjet katonai egységek városparancsnokának

1. sz. Parancsa

Budapest, 1956. november 6.

A szovjet csapatok a magyar Forradalmi Munkás-Paraszt Kormány kérésére ideiglenesen bevonultak Budapestre, hogy testvéri segítséget nyújtsanak a magyar népnek szocialista vívmányai megvédésében, az ellenforradalom leverésében és a fasiszta veszély elhárításában.

Budapest rendjének és normális életének helyreállítása céljából

megparancsolom:

1. Azok a személyek, akiknél fegyver van, haladéktalanul, de legkésőbb f. évi november 9-én 17 óráig szolgáltassák be a szovjet katonai alakulatoknak, illetőleg a szovjet katonai parancsnokságnak. A fegyverüket leadó személyeket nem vonják felelősségre.

Azokat a személyeket, akik a fent megjelölt határidőig nem szolgáltatják be fegyverüket, fegyvert rejtegetnek, szigorúan felelősségre vonják.

2. 1956. november 7-től Budapest területén az utcán közlekedni csak reggel 7 órától este 19 óráig szabad.

Mindenki köteles feltétlenül engedelmeskedni a szovjet katonai parancsnokság járőreinek és ellentmondás nélkül teljesíteni azok utasítását és parancsát.

3. Felhívjuk a gyárak, üzemek, a közlekedési, közszolgáltatási és egyéb vállalatok és hivatalok munkásait és alkalmazottait, hogy vegyék fel a munkát.

Azokat a személyeket, akik bármilyen módon akadályozzák a munkásokat és alkalmazottakat a munka felvételében, felelősségre vonják.

4. A helyi hatalmi szervek biztosítsák a lakosság élelmiszer- és tüzelőellátását. A szovjet katonai parancsnokságok ehhez minden segítséget megadnak a helyi közigazgatási szerveknek. Az összes élelmiszerüzleteket ki kell nyitni, hogy biztosítani lehessen Budapest lakosságának folyamatos élelmiszerellátását. Az üzletek nyitvatartási ideje: reggel 8 órától este 18 óráig. Az élelmiszert és tüzelőanyagot szállító vasúti és gépjárművek éjjel-nappal közlekedhetnek (külön engedéllyel).

Felhívom Budapest összes dolgozóit, hogy segítsék a helyi közigazgatási szerveket és a szovjet csapatokat a közrendnek és a város normális életének helyreállításában és biztosításában.

A budapesti szovjet katonai egységek városparancsnoka

Grebennyik K.

gárdavezérőrnagy.

Tract soviétique à Budapest

Ordre du jour numéro 1 du général Grebennyik, commandant des troupes soviétiques à Budapest. Distribué le 6 novembre par des soldats russes, le tract demande l'aide de la population hongroise contre les « éléments fascistes », qui menacent les «conquêtes socialistes du peuple hongrois ». On sait comment la population a répondu.

Ceci intéresse les utilisateurs de mazout

Les Ets ROLLET, fabricants du fameux « Diablotin », le ramoneur chimique des cheminées, viennent de mettre au point un produit destiné aux usagers des appareils au Mazout. C'est le « Diablotin-Mazout », produit liquide à mélanger au mazout. Le produit agissant par catalyse, ramone progressivement, sans aucun dérangement, sans danger et économise 10 à 12 % du combustible. En vente chez les droguistes.

Dictone
MACHINES A DICTER
COURRIER-MUSIQUE
5000F PAR MOIS OU EN LOCATION REMBOURSABLE
18-20, Faub. du Temple - Paris
OBE. 27-64

exactes cette démocratisation de la vie politique pourrait s'effectuer. Au lieu d'autoriser seulement les partis démocratiques participant aux élections libres de 1945, le gouvernement n'a pas accordé une attention suffisante aux éléments qui — conseillés par diverses organisations privées américaines — désiraient *liquider* les bases du régime, à savoir : la réforme agraire, les nationalisations, la séparation de l'Eglise et de l'Etat, la planification de la vie économique.

Je ne parle pas des éléments fascistes, mais je parle de ceux et de celles qui — sous la couverture des divers partis, fronts — se sont regroupés autour du cardinal Mindszenty, qu'ils ont choisi comme porte-parole. Cet homme, qui a terriblement souffert dans les prisons, avait pour rôle de diriger et de rassembler les éléments conservateurs du pays. Mais s'il est exact que la plupart de ces conservateurs n'étaient pas nazis — certains ont même joué un rôle honorable dans la résistance anti-allemande — il n'est pas moins exact qu'ils sont réactionnaires et qu'ils étaient — et restent — appuyés par les extrémistes de droite.

Le cardinal Mindszenty

Je ne sais pas si le cardinal Mindszenty — que j'ai pu voir personnellement — a lui-même rédigé les déclarations maladroites qu'il a lues devant le micro de Radio-Budapest. Il est fort possible que ses « conseillers » l'aient influencé, peut-être même le cardinal a-t-il regretté par la suite sa propre déclaration.

« *Une faute politique de premier ordre* » : tel a été le cri des intellectuels et des journalistes hongrois — les âmes de la révolte — après son deuxième discours radiophonique. En voulant s'immiscer de plus en plus visiblement dans les affaires *politiques* de l'Etat, en voulant devenir en quelque sorte la « conscience de la nation », le cardinal Mindszenty s'est rendu impopulaire auprès des *jeunes* insurgés qui repoussent avec la même vigueur un « front national » dominé par des éléments réactionnaires et cléricaux et la dictature du parti unique.

La cristallisation des éléments de droite autour du cardinal est un aspect important du drame hongrois.

Socialistes, nationaux-paysans, petits agrariens et communistes (qui avaient formé un nouveau parti) sont en désaccord entre eux, mais ils sont prêts à défendre les conquêtes sociales, les bases d'une véritable démocratie socialiste dont l'indépendance sera respectée et garantie par l'Union soviétique.

Démocratie socialiste ne veut pas dire « titisme » hongrois, car le titisme est dépassé. Mais les éléments clairvoyants et modérés, comme Mme Anna Kéthly, se sont nettement prononcés pour un Etat socialiste, pour le triomphe des libertés démocratiques et non pour une restauration quelle qu'elle soit.

Faiblesse des partis

Seulement, si certains partis politiques sont sincèrement animés d'un esprit démocratique et progressiste, il faut malheureusement ajouter que ces « partis » n'ont que leur état-major. Leur organisation est inexistante, un chaos complet, une anarchie sans précédent règnent dans le pays. Les comités locaux n'ont aucune liaison entre eux et encore moins avec la capitale où, place Lajos-Kossuth, siège un prétendu gouvernement.

Au deuxième étage du Parlement, au bout d'un couloir sombre se trouve le bureau d'un homme fatigué, le visage marqué par la douleur et par la lutte qui se déroule en lui-même : c'est Janos Kadar, le « traître », « l'assassin » de la Hongrie, président du Conseil du gouvernement révolutionnaire paysan et ouvrier.

LE TANK A LA TERRASSE.
Plus d'essence pour les cocktails Molotov.

Présider un gouvernement qui ne représente rien et dont l'autorité ne dépasse guère le bâtiment où il siège est une tâche difficile.

Ce gouvernement, formé — dans des conditions qui demeurent obscures pour le monde entier — à Szolnok, à 100 km de Budapest, dans un bâtiment de la section locale du parti communiste, est « protégé » jour et nuit par douze blindés soviétiques.

Le pari de Kadar

Janos Kadar n'a pas encore cinquante ans, mais il a derrière lui un passé politique riche en succès et en défaites. Membre du parti communiste depuis 25 ans, il a passé quinze ans en prison ou dans la clandestinité. Pendant que la plupart de ses camarades influents cherchaient refuge à Moscou, Kadar animait, lui, la lutte contre Horthy d'abord, contre les Allemands ensuite. Le fait de n'avoir pas passé la guerre à Moscou lui valait la méfiance et l'hostilité des « rakosistes », entièrement dévoués au Kremlin.. Nommé ministre de l'Intérieur en 1949, Kadar fut donc arrêté comme titiste en 1951 et torturé par la police politique. Il fut libéré en 1955 et, depuis, il a joué un rôle important dans la démocratisation du régime et dans l'élimination des staliniens. C'est grâce à Kadar, notamment, que Rakosi a dû démissionner.

Kadar est aujourd'hui un homme fatigué et isolé. Affolé par les agissements de certains éléments extrémistes, il a brusquement quitté Budapest le 3 novembre pour se rendre à Szolnok, accompagné de plusieurs membres du dernier gouvernement de M. Nagy. Si les informations que j'ai eues de source hongroise sont exactes, les Russes lui ont annoncé qu'ils *exigeaient* de lui l'acceptation de la présidence du Conseil.

L'intervention soviétique et la déposition de Nagy étaient irrévocablement décidées à ce moment. Kadar se trouvait donc devant le dilemme : résister aux sommations russes et laisser les Russes écraser l'insurrection dans le sang — ou jeter dans la balance son crédit auprès des Hongrois et, en les appelant à déposer les armes, limiter les dégâts.

Kadar a choisi la seconde voie. Avait-il la moindre illusion sur l'efficacité de son appel au calme ? C'est peu probable. Il a voulu tenter au moins ce qui s'est révélé impossible : empêcher un bain de sang en tentant — mais en vain — d'arrêter l'insurrection.

Aujourd'hui, Kadar est définitivement discrédité. Il a misé toute sa carrière sur une chance qui, dès le départ, devait paraître extrêmement mince.

M. JANOS KADAR.
Entre les blindés et le peuple.

Militaires russes contre politiques

Sur l'intervention russe elle-même, des informations souvent contradictoires circulent à Budapest. On disait dans les milieux journalistiques en contact avec les diplomates yougoslaves que les « modérés » de Moscou étaient opposés à la répression, et que c'est sur l'initiative du clan militaire, dominé par le maréchal Joukov, que les troupes russes ont reçu l'ordre d'intervenir.

Les « modérés » (Mikoyan, Kroutchev et Boulganine) ne se sont pas opposés aux mouvements de troupes soviétiques qui ont eu lieu à partir du 31 octobre ; mais, selon eux, ces troupes auraient dû se borner à exercer une « pression politique » sur le gouvernement d'Imre Nagy, afin d'obtenir de lui de larges concessions en échange de l'évacuation du territoire hongrois. Selon certaines rumeurs, plusieurs membres du Politburo soviétique ne furent informés qu'*une heure après* l'intervention brutale de l'armée soviétique.

La responsabilité occidentale

Mais tous ces détails ne peuvent faire passer au second plan la responsabilité que porte l'Occident dans l'évolution actuelle des affaires hongroises.

Les insurgés étaient persuadés que les Occidentaux, et avant tout les Américains, ne les abandonneraient pas à leur sort. Au début de mon séjour à Budapest, le drapeau français qu'arborait notre voiture fut partout applaudi et même embrassé par la foule, comme l'ont été les drapeaux des autres voitures étrangères. Les Hongrois, et non « quelques fascistes », ont plusieurs fois demandé : « Quand donc arriveront les parachutistes américains, les armes anti-chars et les munitions, »

Rue Honved, dans le cinquième arrondissement de Budapest, à quelques dizaines de mètres du ministère (endommagé) de la Défense nationale, un homme de quarante ans m'a demandé par où passeraient les troupes occidentales :

— *Viennent-elles par la route de Vienne ou par la route de Balaton ?*

Les légations occidentales, voire le ministère de la Défense à Bonn, ont reçu des coups de téléphone et des délégations ont même été envoyées aux diplomates occidentaux à Budapest ; les porte-parole de l'état-major de la caserne Kilian précisaient au corps diplomatique occidental « *que l'arrivée des troupes des Nations Unies est de plus en plus urgente, car nous allons manquer de munitions pour nos armes et d'essence pour les « cocktails Molotov »..*

A l'ambassade de France, des dizaines de coups de téléphone nous demandaient les dernières nouvelles venant de New York, où les Nations Unies s'occupaient du drame hongrois...

Mais à la fin de la semaine dernière, les armes se sont tues, les com- →

Hommes d'affaires !

- LA ROUTINE VOUS ASSERVIT,
- LES SOUCIS VOUS ENCHAINENT,
- LIBÉREZ-VOUS, ALLEZ DE L'AVANT !

Augmentez le rendement de votre personnel avec un matériel pratique, indispensable aujourd'hui. En un 1/4 d'heure vous visiterez la plus vaste exposition de mobiliers de bureau (2.200 m2). Accès libre aux 6 étages.

Soumettez votre problème dès maintenant au Service Technique "EAGLE" contrôlé par E. GURLY, Directeur Général depuis 38 ans. Téléphonez à GUT. 44-26 +

EAGLE AIGLE

Éts EAGLE - 51, rue Vivienne, PARIS 2e
(Angle des Boulevards) PARKING DANS L'IMMEUBLE

bats ont cessé presque partout. Le peuple insurgé, les hommes, les femmes, les gosses — neuf millions de « fascistes » — ne pouvaient plus lutter.

Les Français insultés

...Alors les voitures des journalistes occidentaux n'ont plus été acclamées dans les rues de Budapest et leurs occupants n'ont plus été embrassés par la foule, qui regardait avec indifférence et mépris les représentants d'un monde qui les avait abandonnés.

Avenue Rakoczi — avenue partiellement détruite — on nous a insultés :

— *Vous allez voir, vous les Français, quand les Russes iront faire le même travail chez vous qu'ici ; oui, nous aiderons les Russes pour vous remercier de votre attitude actuelle !*

Partout dans la ville j'ai rencontré des Hongrois de toutes conditions, parlant avec amertume et même avec haine des Américains, de la Radio Free Europe, des ballons de propagande « *dirigés par des gens confortablement installés à Munich, tandis que nous crevons sur les pavés de Budapest* ».

L'Occident, considéré hier encore comme le Messie de la Hongrie, est l'objet d'insultes, d'attaques. Même l'envoi des médicaments, des vivres et des vêtements ne peut satisfaire des Hongrois qui se sentent seuls en ce monde et qui se considèrent — malgré l'intérêt mondial pour leur cause — comme la nation la plus isolée.

Les terribles illusions

Je me sentais misérable et humilié de ne pouvoir expliquer aux insurgés — devant leurs morts et leurs blessés dans les rues glaciales de Budapest — que la propagande occidentale (qu'ils avaient eu le tort d'interpréter selon leurs vœux) faisait partie d'une guerre psychologique maintes fois dénoncée en France et ailleurs par des hommes de gauche aussitôt traités de « crypto-communistes » par les spécialistes de l'excitation.

Comment auraient-ils compris, ces Hongrois « trahis » — enfermés depuis de longues années derrière un rideau de fer, coupés du monde occidental — qu'ils s'étaient bercés d'illusions.

Les « spécialistes » de la guerre des nerfs, de leur côté, ne pensaient peut-être pas que des esprits excités, ajoutés à la sous-alimentation et à une existence pénible, amèneraient un peuple entier à se suicider en se jetant sans armes contre les chars russes.

T.S.J.

BIJOU DE PRÉCISION

Donnez-lui sa plus grande joie : une LIP

Les 120 modèles de la Collection 1957 en Or, Acier, plaqué Or sont vendus chez tous les Concessionnaires au comptant comme à crédit

avec certificat de Garantie Totale.

Pour Elle
Référence 3.159, plaqué Or, à partir de 15.100 frs

Pour Lui
Référence 2.319, plaqué Or, à partir de 16.700 frs.

LIP détient depuis 20 ans le record absolu de précision de l'Observatoire Chronométrique National.

MOYEN-ORIENT

La guerre des nerfs

(*De notre correspondant à Tel-Aviv*)

POUR tous les hommes d'Etat occidentaux, pour les chefs du gouvernement israélien, et probablement aussi pour tous les chefs d'Etat arabes, il n'y a plus cette semaine qu'une seule question importante : les Russes sont-ils, oui ou non, au Moyen-Orient ? S'ils y sont, depuis combien de temps ? S'ils n'y sont pas, se préparent-ils à y prendre pied, et comment ? Les déclarations les plus contradictoires ont été faites ces jours derniers à Paris comme à Londres, à Washington comme à Jérusalem, au Caire comme à Bagdad.

Mais le fait même que cette question soit posée, et qu'on se soucie quotidiennement d'y répondre, même de façon différente, prouve en tout cas que la Russie soviétique pèse de tout son poids sur les affaires du Moyen-Orient et que tout se passe comme si les Migs dont on a tant parlé étaient réellement là-bas. Et c'est bien ce que voulaient les Russes. C'est bien, surtout, ce qu'espérait Nasser.

Les volontaires ?

L'appel aux volontaires soviétiques émane en effet en premier lieu du Caire. C'est seulement le lendemain du cessez-le-feu à Suez que le gouvernement russe l'a rendu public. Ensuite, les Russes en ont joué : si les forces franco-anglaises n'évacuaient pas l'Egypte, disaient-ils, « la Russie ne pourrait s'opposer à l'enrôlement de volontaires soviétiques dans l'armée égyptienne ». Puis le colonel Nasser prit un soin particulier à rendre également hommage au maréchal Boulganine et au président Eisenhower, comme si, soudain, il était tenté par ses vieilles habitudes, c'est-à-dire ce jeu neutraliste qui lui avait si bien réussi depuis deux ans. Mais on pensait à Washington que la pression russe s'exerçait alors de façon décisive : ce sont les Russes qui contraignirent Nasser à s'abstenir lors du vote à l'O.N.U. sur la résolution canadienne de constituer une force de police internationale.

En tout cas, ce fut là une des tendances de la politique soviétique dont on doit tenir compte, même si elle n'est pas la seule. En effet, parallèlement à Londres et à Paris, on faisait état de propos tenus par des personnalités russes comme Chepilov et même Kroutchev. Propos conciliants qui regrettaient le ton des lettres adressées à MM. Mollet et Eden. « Si vous étiez allés plus vite, auraient-ils dit à des Français, la Russie ne serait pas intervenue, en tout cas pas de cette façon. » En fait, ces propos s'inscrivaient dans les préoccupations hongroises du gouvernement soviétique et dans le désir de ménager les Américains, dont les Russes savent maintenant qu'ils « tiennent » les Français et les Anglais.

Relance de Nasser

La relance de la guerre des nerfs opérée mercredi dernier est le fait du colonel Nasser. C'est le président égyptien qui a fait état d'une demande nouvelle de volontaires soviétiques à laquelle le président Eisenhower devait s'opposer le soir même dans sa conférence de presse. La déclaration d'Ike s'adressait beaucoup plus aux Egyptiens qu'aux Russes. Les Etats-Unis ont prouvé tous ces derniers temps leur désir de ne donner aucun prétexte à une reprise de la guerre froide. Un doigté exceptionnel — et surtout nouveau — dans le jeu diplomatique américain, a montré qu'on était conscient, à Washington, que la catastrophe hongroise avait affaibli la fraction « pacifique » du directoire soviétique. Cette fraction (Kroutchev, Mikoyan, Boulganine) a dû céder du terrains aux « durs » (Souslov, Molotov, Kaganovitch). Elle est en perte de vitesse, mais elle peut encore se relever de ses demi-échecs. Il faut lui faciliter la tâche.

Rien de changé ?

Rien n'est plus dangereux, du point de vue américain, qu'un gouvernement soviétique affaibli et que ses divisions internes poussent aux aventures.

C'est dans cet esprit aussi que le président Eisenhower a refusé de recevoir à Washington MM. Guy Mollet et Eden qui proposaient une conférence à trois. En somme, tout en faisant l'impossible pour réussir à prendre à l'U.R.S.S. le rôle de « protecteur du monde arabe », les Etats-Unis s'adressent à l'Egypte, à la France, à l'Angleterre et à Israël d'une manière à la fois ferme et désinvolte et les avertissent que le rôle des « petits » est terminé, qu'il faut faire attention, et que l'affaire va se régler entre les deux Grands. Qui en fera les frais ? Tous les « petits » se le demandent...

ESPAGNE

La *Marseillaise* à Madrid

QUI eût pu prévoir, à l'époque de la guerre civile espagnole, que la dictature victorieuse en viendrait un jour à réprimer brutalement une manifestation antisoviétique ? C'est pourtant ce qui s'est produit la semaine dernière à Barcelone où la jeunesse de la ville, sous le prétexte d'un hommage aux insurgés hongrois, a manifesté contre le totalitarisme franquiste.

Dès le début des événements de Hongrie, les autorités franquistes avaient senti le danger. La presse avait reçu consigne de ne triompher qu'avec modestie de l'ennemi soviétique et de ne pas mettre au premier plan les nouvelles de Budapest. Mais à l'Université de Barcelone, où les libéraux sont en majorité, des manifestations s'organisèrent aussitôt sous l'œil soupçonneux de la police. La réserve policière se transforma en répression brutale lorsque les étudiants des Facultés de Droit, de Pharmacie, des Sciences et des Lettres se massèrent devant l'Université aux cris de « Vive la Hongrie ! », « Vive la Liberté ! », « A bas la dictature ! ».

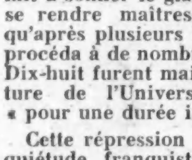
« A bas la dictature ! »

Près de quatre cents policiers arrivés en jeeps tentèrent de les disperser mais les étudiants se barricadèrent dans l'Université. Des grappes de jeunes gens apparurent aux fenêtres, brandissant des banderoles sur lesquelles s'inscrivaient en grosses lettres hâtivement tracées les slogans de la manifestation : « Vive la Liberté ! », « A bas la dictature ! ».

Le gouverneur civil de Barcelone, venu parlementer avec les manifestants, fut reçu aux cris de : « Assassin, assassin ! » et les étudiants entonnèrent la *Marseillaise* et l'*Hymne de Riego* (hymne de la République espagnole). Lorsque les policiers enfoncèrent les portes, un groupe de manifestants réfugié dans le campanile se mit à sonner le glas. La police ne put se rendre maîtresse de la situation qu'après plusieurs heures de siège, et procéda à de nombreuses arrestations. Dix-huit furent maintenues. La fermeture de l'Université fut ordonnée « pour une durée indéterminée ».

Cette répression brutale trahit l'inquiétude franquiste. Le mécontentement ouvrier, aggravé par la hausse des prix et les restrictions prévisibles au seuil de l'hiver, risque à tout moment de se transformer en hostilité ouverte. Le gouvernement est à la merci d'une émeute.

Obtenez le diplôme de la
CHAMBRE DE COMMERCE BRITANNIQUE



qui vous conduira rapidement à une brillante situation comme Correspondant (e)- Exportateur (trice) dans une des 25.000 entreprises exportant aux Etats-Unis ou autres pays de langue anglaise. Ce diplôme assure aussi des postes importants et bien rétribués dans les banques, les compagnies maritimes ou aériennes, les grandes administrations, etc. L'examen a lieu dans les 20 principales villes de France et d'Afrique du Nord. Pas d'oral. En s'appuyant sur vos connaissances actuelles d'anglais, notre cours par correspondance vous permettra de préparer et d'acquérir ce diplôme hautement apprécié. Succès record aux examens de 1956. Possibilité de placement. Demandez dès aujourd'hui la documentation L. 203.

INSTITUT LINGUISTIQUE ET COMMERCIAL
6, rue Léon-Cogniet - PARIS - XVII[e]
Joindre 2 timbres pour frais d'envoi

PRESSE

Pas de no man's land

QUAND les parachutistes anglais qui tiennent le poste le plus avancé du corps expéditionnaire franco-britannique en Egypte virent passer, samedi après-midi, deux hommes à bord d'une jeep qui roulait à toute allure, ils sortirent de leurs trous pour lancer un cri d'alarme :

— *Attention, vous entrez dans le no man's land.*

Les deux hommes continuèrent de rouler sans ralentir vers les lignes égyptiennes. Ils avaient à peine fait trois cents mètres... Une rafale de mitrailleuse s'abattit venant des lignes adverses. La jeep fit une embardée, sembla hésiter puis versa dans un canal d'eau douce utilisée pour l'irrigation.

Trois jours après le cessez-le-feu, et trois jours après la mort de Jean-Pierre Pedrazzini, deux autres journalistes venaient d'être tués en accomplissant leur mission : Jean Roy, collaborateur de « Paris-Match », comme Pedrazzini, et David Seymour, directeur de l'agence Magnum-Photos.

En neuf ans, cette agence qui groupe vingt des meilleurs photographes du monde a perdu trois reporters : Robert Capa, qui sauta sur une mine en Indochine, Werner Bischof, tué au Pérou, et David Seymour.

Magnum

Seymour était l'un des fondateurs de Magnum avec Robert Capa, Henri Cartier-Bresson et George Rodger. A la mort de Capa, il était devenu le président de cette coopérative qui appartient à ses membres et réunit des photographes de plusieurs nationalités dont la plupart voyagent constamment. Cet homme de 45 ans, charmant et pacifique, qui avait étudié la photographie, les arts graphiques à Leipzig, la chimie à Paris, définissait il y a quelques semaines l'esprit de son agence :

« *Il existe*, écrivait-il, *une grande affinité entre les photographes de Magnum : leur intégrité dans le métier et le respect de la réalité, leur intérêt pour l'homme, leur recherche d'une expression émotionnelle...* »

C'est pour chercher « la réalité », « l'émotion » qu'il lui fallait, comme Jean Roy, aller toujours plus près des lignes, plus près du danger.

La hardiesse, l'intrépidité même, de Jean Roy étaient bien connues. Aussi, avant son départ, le mit-on en garde :

— *Surtout ne te fais pas parachuter.*

Marié avec la sœur de Maria Montez, il avait trois enfants.

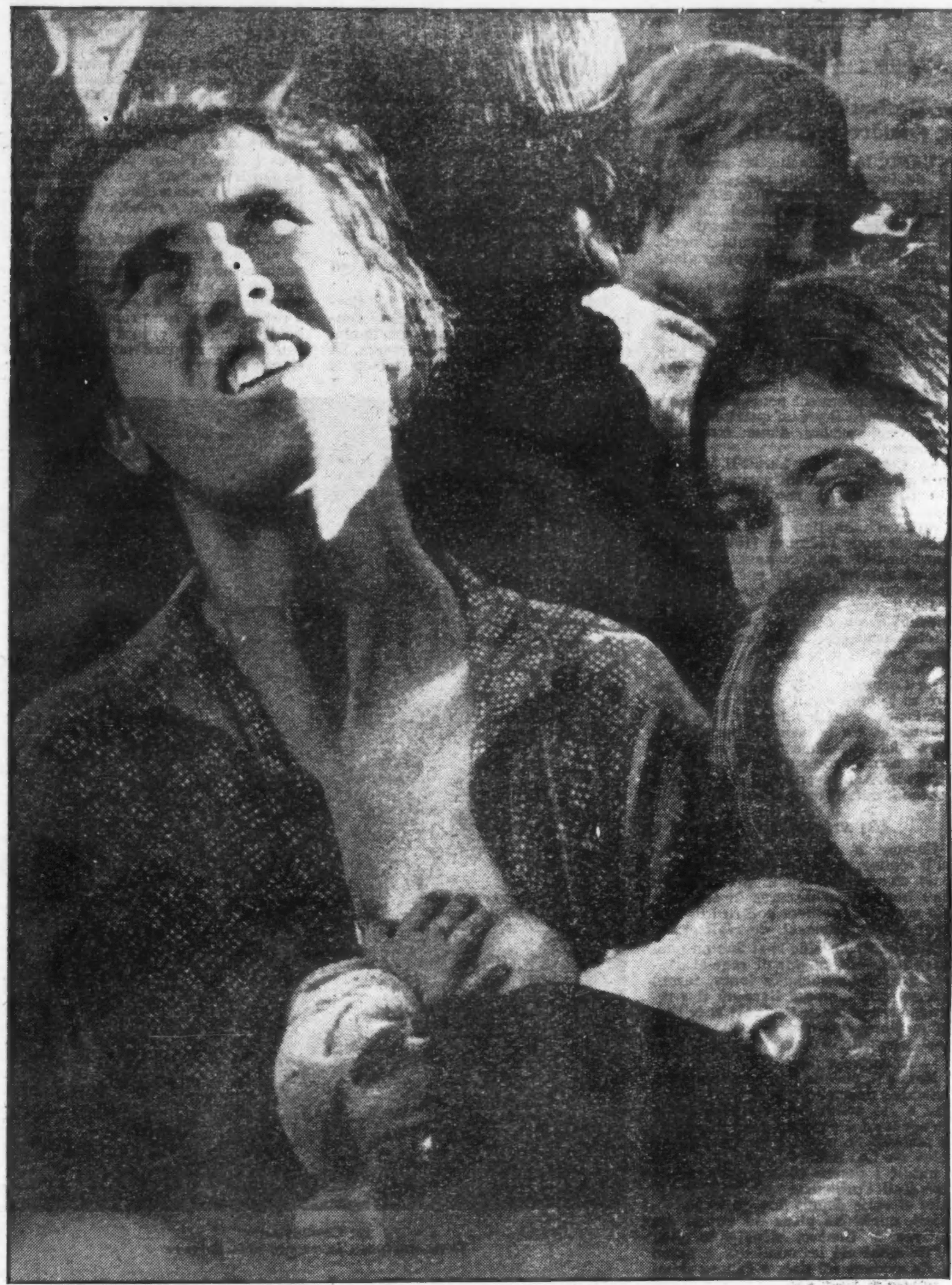
Mais il avait aussi conservé, à 35 ans, l'esprit du parachutiste qu'il fut pendant la guerre, lorsqu'il sauta dans la nuit du 5 au 6 juin 1944, près de Sainte-Mère-l'Eglise, et fut, le lendemain, blessé à la tête.

Les jours précédant sa mort, raconte un de ses camarades, « il avait couru Port-Saïd pour trouver du lait pour les mères, pour obtenir du général Massu des ambulances, pour décongestionner l'hôpital du gouvernement ».

Est-ce pour empêcher les hommes de sa trempe de s'exprimer que tout a été fait pour gêner le travail des correspondants de presse ? A Londres, il était si difficile d'être accrédité auprès des corps expéditionnaires que les journalistes ont acquis la conviction qu'ils étaient délibérément écartés. A Athènes, les correspondants américains en route pour Israël furent débarqués parce que leur gouvernement ne jugeait pas leur présence nécessaire sur le théâtre des opérations. A Paris, on se contenta d'oublier de transmettre les dépêches des correspondants.

Mais les hommes qui sont prêts à risquer leur vie pour une information sont heureusement capables de vaincre de tels obstacles.

Noël Barber, du « Daily Mail », blessé à la tête, une nuit, à Budapest, quelques heures après s'être exclamé : « Je crois qu'au journal ils doivent être contents de moi », Tim Foote, de « Life », qui eut la main transpercée devant le siège du P.C. hongrois, Pierre Manevy et Philippe Giaccobbi, blessés à Paris au cours des manifestations contre le parti communiste, tous ceux qui, aujourd'hui, font aussi passer leur métier avant leur sauvegarde, ressemblent à ces jeunes hommes qui furent les pionniers des grandes lignes aériennes.



UN CLASSIQUE DE LA PHOTOGRAPHIE.
La guerre d'Espagne vue par David Seymour.

Comme eux désinvoltes, rieurs, désorientés dans l'inaction, intrépides en face du risque, ils ont choisi de croire à ce qu'ils font et de prendre leur tâche plus au sérieux que leur propre existence.

David Seymour et Jean Roy étaient nos amis. Nous penserons souvent à eux.

ENSEIGNEMENT

Un bon début

AU moment où l'action générale du gouvernement soulève une réprobation justifiée, il faut noter que trois ministres au moins ont réussi, dans leur domaine particulier, à faire du bon travail : René Billères à l'Education nationale, Gaston Defferre avec l'Afrique Noire, et Albert Gazier avec certaines mesures d'ordre social.

Patiemment, depuis neuf mois, M. René Billères et son brain-trust de la rue de Grenelle ont étudié les moyens de mettre fin à la grande pitié de l'enseignement français. Après le projet de loi-cadre qui sera déposé sur le bureau de l'Assemblée cette semaine, une nouvelle tranche de mesures décidées a été rendue publique lundi dernier par le ministre de l'Education nationale :

● *Effort financier d'abord* : pour la première fois, un fonds de modernisation et de démocratisation de l'enseignement est créé. Il disposera dès le 1er janvier 1958 de 54 milliards annuels en supplément des crédits ordinaires. C'est là une innovation dont il convient de se féliciter.

Dès 1957, le budget de fonctionnement des universités est augmenté de 2 milliards. Le nombre des nouveaux emplois créés dans l'Enseignement supérieur passera en 1957 de 6 500 à 9 000. Les crédits du C.N.R.S. sont massivement augmentés : 6 milliards au lieu de 1 milliard 400 millions. 425 postes nouveaux.

● *Effort de reconversion ensuite* : pour la première fois il est envisagé sérieusement et concrètement de faciliter le recrutement des écoles techniques et scientifiques. Le nombre des places dans les écoles d'ingénieurs sera augmenté de 30 %. De nouvelles écoles d'arts et métiers et de nouveaux centres universitaires scientifiques sont créés. Pour favoriser l'accès de nouvelles couches sociales à l'enseignement supérieur, le baccalauréat ne sera plus obligatoire. Un examen sera institué à cet effet qui portera non sur les « connaissances » des candidats — qui devront toutefois avoir moins de 25 ans — mais sur leur « aptitude » à suivre cet enseignement.

Cette dernière mesure, préparée par M. Berger, directeur de l'Enseignement supérieur, s'accompagne d'un courageux début de réforme du baccalauréat, et de la suppression de l'examen d'entrée en sixième.

Ce n'est pas, en effet, au moment où la France manque tragiquement de cadres, d'ingénieurs et de techniciens, que l'on peut maintenir cette véritable course d'obstacles qu'était devenu pour le plus grand nombre de jeunes le parcours universitaire. Le problème de leur culture générale, quelquefois maladroitement formulé par la Société des agrégés, demeure cependant posé. L'Université française ne doit pas dispenser un enseignement au rabais.

ÉTABLISSEMENTS
G. ECREPONT
Textiles bruts et manufacturés
Toiles à drap - Linge de Maison
●
16, av. de la République
PARIS - XIe

L'HOMME DE LA SEMAINE

Le Corbusier ou l'amère victoire

QUAND, le dimanche, les amateurs de football ou de rugby, se lancent, pour rejoindre la porte d'Auteuil, dans la rue Nungesser-et-Coli, le long du stade Jean-Bouin, une façade de verre, au milieu des immeubles neufs en pierre de taille, attire toujours leur regard.

Cet immeuble, qui est bien le plus moderne, n'est pourtant pas le plus « neuf ». Il a déjà vingt-cinq ans d'âge. Mais il a été construit par Le Corbusier (qui, d'ailleurs, habite ici).

Il suffit de citer le nom de l'architecte pour que ses détracteurs eux-mêmes comprennent pourquoi un immeuble conçu il y a un quart de siècle parait aujourd'hui d'une étonnante jeunesse.

Le Corbusier les aurait-il vaincus sans qu'ils y prennent garde ?

A Marseille ils l'ont appelé « le fada ». Et ils se sont rués vers son « unité d'habitation » du boulevard Michelet pour l'admirer (150.000 visiteurs payants en deux ans). Et ils ont trouvé naturel que le cachet de la poste, sur leurs lettres, invite les touristes à voir la fameuse maison. Et, apprenant que d'autres immeubles sur pilotis surgissent à Nantes, à Meaux, ils se sentent déjà une âme de hardis pionniers.

Le Corbusier, à 69 ans, aurait-il gagné sa longue bataille contre les académismes et les habitudes ? Les plus optimistes ne le croient pas et Le Corbusier lui-même n'a trouvé que dans son horoscope la « preuve » qu'il allait enfin construire comme il l'entend, autant qu'il le souhaite.

Un urbaniste « oublié »

Comme à Marseille, chaque fois qu'il réalise, on l'admet et on l'admire, mais chaque fois qu'il présente un plan nouveau, d'obscures forces, parfois sordides, s'allient contre lui pour l'empêcher, justement, de réaliser.

Sans avoir l'oreille bien fine on peut entendre, déjà, les cris de rage et d'effroi que, dans quelques jours, feront pousser son nouveau livre où il a regroupé ses plans de Paris (1) et le film qu'un jeune metteur en scène, Pierre Kast, vient de consacrer à son œuvre.

— *Encore des plans ?*

Mais oui, encore, toujours des plans, puisque, dramatiquement Le Corbusier a été condamné, toute sa vie, à les accumuler dans ses dossiers. Après le plan de Saint-Dié, repoussé, après celui de La Rochelle, refusé (on a « oublié » depuis 1947 que Le Corbusier était l'urbaniste en chef de la ville et omis depuis lors de le convoquer), après les plans du Palais des Nations à Genève, dédaignés bien qu'ils aient été les meilleurs « parce qu'ils avaient été tirés à l'encre d'imprimerie », voici donc, regroupés, ces plans de Paris.

Rien de plus actuel. Il suffit de descendre dans la rue pour penser avec Le Corbusier que Paris, avec ses embouteillages, n'est plus à l'échelle de notre civilisation. Il n'a cessé de le dire depuis trente ans.

Avec une fougue juvénile qui fait frémir ses cheveux blancs et son nœud papillon, briller ses yeux clairs, avec un enthousiasme qui le pousse à jouer nerveusement avec ses lunettes d'écaille.

Comme il parle, il écrit. Au préfet de police l'an dernier :

> *Les maux accablent la ville... L'invasion des transports mécaniques, la submersion de la ville : les automobiles sont là, dans les rues, il n'en faut plus douter !... On a fait sous les rois des « plans d'embellissement de Paris ». Puis Haussmann a paré aux révolutions en sabrant la ville de « tirs à canons » : les avenues, les boulevards...*

Le Corbusier demande ce que l'on a fait au XX[e] siècle. Rien.

A ses disciples il disait il y a vingt-cinq ans :

> *L'âge de l'auto est survenu. Inutile d'énoncer ce qui advint : il suffit de mettre le pied dans la rue, pour voir. Une nouvelle vitesse a empoigné la biologie humaine. Remplacement de nos jambes (mouvement alternatif) par la roue (mouvement continu) : nous voici munis de quatre roues sous le derrière : le cheval est devenu un HP. Au lieu d'un cheval, 5, 10, 15, 40 HP, qui ne nous conduisent pas à une vitesse double, mais non ! Ils nous emportent dans des vitesses décuples, vingtuples, quarantuples !*
>
> *Alors ?*
>
> *Les édiles pensent que tout s'arrangera.*
>
> *Non, rien ne s'arrangera. Il faut faire d'autres villes.*
>
> *Les rues ne vont plus. Les rues sont une vieille acception. Les rues ne doivent lus exister : il faut créer quelque chose qui remplace les rues.*

Pour supprimer les rues, Le Corbusier propose de construire au centre de Paris d'immenses gratte-ciel (200 mètres) séparés par des parcs. Sa ville serait trois ou quatre fois plus dense que le Paris d'aujourd'hui et pourtant les édifices convriraient seulement dix pour cent de la surface du sol. Plus de cours sans soleil, plus de vis-à-vis indiscrets, plus d'automoiles sous les fenêtres. L'air, la lumière, la verdure, voilà ce que propose Le Corbusier aux Parisiens.

A ceux qui lui disent que son projet serait trop coûteux, Le Corbusier fait remarquer : *la densité accrue des habitants rend l'opération rentable.*

A ceux qui, amoureux du pittoresque, craignent de voir disparaître les ruelles tortueuses, Le Corbusier réplique : *Pensez à la tuberculose, aux mal logés, aux taudis.*

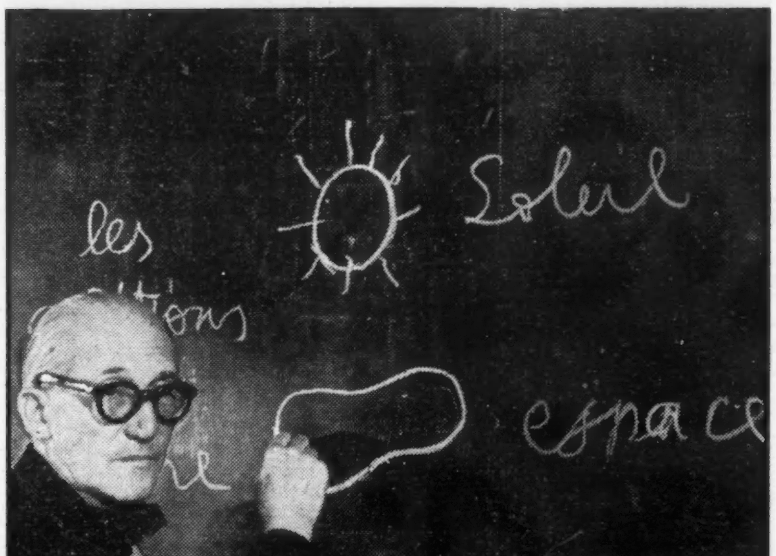
Le bourgeon s'ouvre

Si le plan de Paris que Le Corbusier présenta au Salon des Arts décoratifs fit scandale en 1925, bien des automobilistes, sans doute, préféreraient aujourd'hui qu'il eût été adopté : les Halles étaient rasées ainsi qu'une partie des quartiers nord-ouest et à leur emplacement s'élevait une cité d'affaires pouvant accueillir quatre cent mille personnes. Le Corbusier avait demandé à Voisin, le constructeur d'autos, de financer cette étude en lui faisant remarquer que puisqu'il participait à l'encombrement de la ville il était normal qu'il participât aussi au plan qui rendrait la circulation plus facile.

Les ingénus se demanderont avec Le Corbusier, qui lui-même se veut ingénu, pourquoi toutes les propositions Le Corbusier ont été repoussées, pourquoi elles n'ont jamais été même prises en considération. Des intérêts trop puissants étaient en jeu, des habitudes trop chères risquaient d'être bousculées.

Puis, il faut bien le noter, Le Corbusier était trop *révolutionnaire* : il s'est toujours voulu architecte « de gauche », décidé à construire pour le mieux-être du peuple et non plus pour les princes et les seigneurs, comme sous Louis XIV, ou pour les tenants de l'ordre, comme sous Napoléon III. La violence même de ses propos soulignait l'aspect « révolté » du personnage.

Le Corbusier n'a pas changé mais sa violence, les années passant, épouvante moins. Il a tiré tant de coups de canon contre les murailles qui l'enserraient — il a appelé lui-même « projet-obus » son premier plan d'urbanisation de la ville d'Alger — qu'il peut espérer aujourd'hui voir l'ennemi se rendre bientôt :



LE CORBUSIER
Dans quelques jours des cris de rage

> — *Aujourd'hui le bourgeon s'ouvre*, dit-il, *de l'harmonie possible d'une civilisation machiniste. Promesse substantielle de l'arbre proche qui va fleurir et tout entier fructifiera à la saison.*

Ces fleurs, ces fruits, Le Corbusier pourra-t-il les cueillir ? Peu importe au fond. D'autres déjà les cueillent pour lui. Un jeune architecte s'entend-il dire aujourd'hui, par un maire timoré :

— *Vos projets sont trop audacieux, vos maisons trop hautes.*

Il répond :

— *Vous voulez rire, à côté des grands « machins » de Le Corbusier mes maisons sont ridiculement conventionnelles.*

Le maire, sensible à l'argument, cédera, laissera construire un immeuble de douze étages là où il n'envisageait qu'une bâtisse de quatre.

L'épouvantail

En agitant ainsi l'épouvantail Le Corbusier, des dizaines d'architectes, à travers la France, peuvent construire mieux, à meilleur compte, plus utilement. Ils ne disent pas pourtant : « Nous sommes de l'école du *Corbu* ». Il n'y a pas d'école Le Corbusier. Les plus modernes constructeurs, les plus hardis, ne se réclament pas de lui. Si les arguments de mauvaise foi, sans cesse utilisés pour combattre Le Corbusier et sans cesse réfutés, ne méritent plus d'être analysés (comment tenir compte encore des critiques formulées contre Marseille alors que Nantes est un succès, que Meaux, demain, en sera un autre ?), il est juste, en revanche, de tenir compte des critiques des architectes qui, grâce à Le Corbusier et en dehors de lui, cherchent à définir et à imposer une architecture moderne.

Leur grand reproche : Le Corbusier est un plasticien — chez les architectes, c'est presque une insulte.

Pour montrer que leur critique est fondée, ils citent le maître : « *L'architecture est le jeu savant, correct et magnifique des volumes assemblés sous la lumière... L'architecture a un autre sens et d'autres fins que d'accuser la construction ou de répondre à des besoins, l'architecture est au-delà des choses utilitaires. L'architecture est chose de plastique...* »

Ces quelques phrases rappellent que Le Corbusier est venu à l'architecture par la peinture et l'éloignent des grands bâtisseurs contemporains comme Frank Lloyd Wright, Gropius ou Van der Rohe, pour qui les formes sont le point d'arrivée et non le point de départ de l'architecture de notre époque.

Le Corbusier a supprimé les corniches, les toits, les ornementations, réduit le mur à une surface vitrée et monté la maison sur pilotis. Cela le conduisit à faire des parties essentielles de la construction des éléments décoratifs, aux dépens de la logique. « *Le pavillon suisse de la cité universitaire*, écrivait Pierre Vago, *en donne maints exemples. Ainsi, tandis que trois étages ont leurs parois extérieures entièrement vitrées, le dernier étage est presque entièrement plein. Les pièces donnent sur des courettes minuscules, au lieu d'être ouvertes sur l'extérieur, les chambres se regardent deux à deux, par leurs verrières éloignées de quelques mètres à peine. But : avoir un contraste de plein et de vide en façade.* »

Emprunts

Des erreurs de cet ordre n'auraient pas empêcher la naissance d'une « école Le Corbusier » si l'architecte n'avait emprunté beaucoup aux hommes de sa génération. Gropius, dès 1910, proclamait la nécessité d'industrialiser la construction des immeubles et construisait déjà des maisons cent pour cent à pan de verre. Wright, aux Etats-Unis, dès 1886, luttait pour remplacer le toit par la terrasse. Perret, bien avant lui, imposa le béton...

Ce sont eux les maîtres à penser. Pourtant il n'est pas un architecte qui n'éprouve une grande tendresse pour Le Corbusier. En dépit de ses travers, de ses redites, de son esprit systématique, de son mauvais caractère qui l'isole, sans amis, au milieu de centaines d'admirateurs, il est un poète dont l'œuvre envoûte même ses adversaires. Nul ne veut l'imiter, s'inspirer de ses créations, mais sans l'avouer toujours, chacun tient compte de ses trouvailles.

Son atelier au 35 de la rue de Sèvres, dans une vieille maison, est devenu un lieu de pèlerinage. Du monde entier accourent de futurs bâtisseurs qui viennent demander au maître le privilège de travailler sous ses ordres. Le Corbusier est tyrannique, sans indulgence, féroce, parfois, avec ses « nègres ». Ils n'en ont garde. Ils seraient prêts à payer pour le regarder faire, écouter ses propos. Il sait trouver les mots qu'il faut dire.

Une capitale

Cette qualité particulière, cette flamme jamais vacillante qui l'anime, font que partout, quand on pense à un architecte toujours prêt à combattre pour imposer ses idées, on pense à Le Corbusier. C'est qu'en dehors de la France, où les témoignages de son talent sont rares et ses ennemis nombreux, il a pu construire ou inspirer des chefs-d'œuvre. A Rio où il anime l'équipe chargée d'étudier les plans du ministère de l'Education nationale, ce qu'il fait impressionne tellement ses collaborateurs qu'ils vont multiplier au Brésil les maisons sur pilotis pourvues de brise-soleil.

A New-York, on s'inspire de son plan du siège des Nations Unies. A Mexico, ses théories sont reprises par les constructeurs de la ville moderne. Aux Indes, enfin, où il est aujourd'hui, il réalise le rêve de tout architecte : il construit une ville de trente-cinq mille habitants au pied de l'Himalaya. Ce sera Chandigarh, la capitale du Punjab.

Va-t-il ici multiplier les unités d'ha-

(1) Editions de Minuit.

LA MARCHE DES IDÉES 16 NOV. 56

LETTRE A MES AMIS FRANÇAIS

par Habib BOURGUIBA

Président du Conseil tunisien

LUNDI dernier, a été proclamée solennellement l'admission à l'Organisation des Nations Unies de la Tunisie indépendante. Pour nous autres Tunisiens, cet événement, qui consacre aux yeux du monde notre souveraineté, est considérable. Nous aurions voulu pouvoir nous en réjouir pleinement et associer à notre joie tous ceux qui en France nous ont aidés dans notre longue lutte pour accéder à l'indépendance. Or il semble que cela soit impossible et c'est pourquoi, avant de partir pour les Etats-Unis, je veux m'adresser à vous.

C'est pour une part grâce à la France que nous sommes devenus un peuple majeur. C'est la France qui a appuyé notre demande d'admission dans la grande organisation internationale des nations du monde. Et, cependant, le premier vote de la Tunisie indépendante va être un vote hostile à la France. Il s'agit, vous le savez, de l'inscription, à l'ordre du jour de l'actuelle session de l'O.N.U., de la question algérienne.

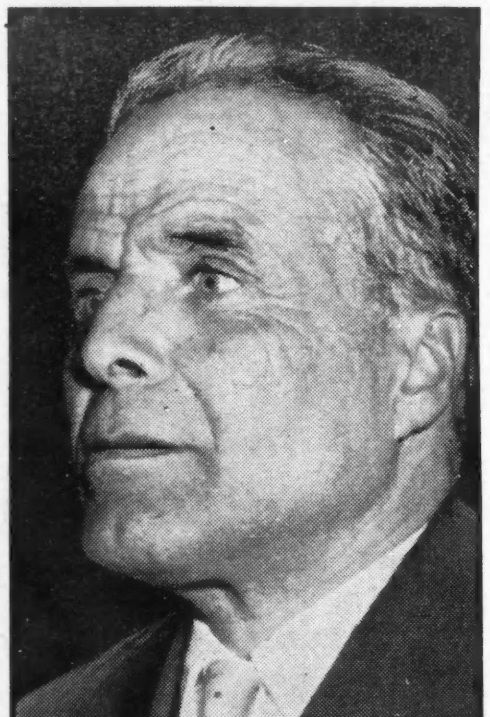
JE ne m'étendrai pas longuement sur des faits désormais connus de tous. A l'époque même où il n'était question que de l'autonomie interne de la Tunisie, c'est-à-dire à une époque où Sa Majesté le Sultan Mohamed V était encore à Madagascar et où l'insurrection algérienne était à peine commencée, j'ai été le premier à prévenir mes interlocuteurs français les plus différents des difficultés que la France allait avoir en Algérie. Je les ai adjurés de trouver rapidement une solution qui permette une évolution confiante vers une indépendance inscrite dans les faits. Certains d'entre vous ont peut-être le souvenir de mes craintes : à ce moment, on les jugeait prématurées. Pour moi, qui avais connu dans la lutte tous les leaders du nationalisme algérien, qui étais persuadé de l'unité nord-africaine et de l'impossibilité de séparer, autrement que par des étapes, les pays d'Afrique du Nord, j'avais la conviction profonde que la révolution tunisienne entraînerait toutes les autres et que la France ne pouvait pas refuser ici ce qu'elle accordait là.

Tout le monde me répondait alors par le fameux slogan : l'Algérie c'est la France et, je peux bien le dire, ce qui me surprenait le plus, c'est que ceux qui me faisaient cette réponse étaient de bonne foi. Aujourd'hui personne ne le dit plus, au moins avec sincérité. Cette évolution, en d'autres temps, aurait pu permettre un certain optimisme. Elle aurait pu inciter les Algériens à la lutte pacifique, légale, et à l'espérance dans la sagesse du peuple français.

Mais aujourd'hui, la juste impatience des Algériens est telle, les erreurs françaises se sont tellement accumulées, qu'il est vain de prétendre régler le conflit algérien par des demi-mesures d'ailleurs pleines d'arrière-pensées et de calculs.

DEPUIS plus de dix-huit mois que je parle de l'Algérie et des problèmes qu'elle pose, non seulement pour nos frères algériens et nos amis français, mais aussi pour la Tunisie et le Maroc, j'ai entendu, de la part des plus hautes personnalités politiques françaises, tous les arguments possibles et imaginables. Tantôt, on me disait que l'opinion française, habituée depuis plus d'un siècle à considérer l'Algérie comme partie intégrante du territoire français, ne pourrait jamais consentir à un tel abandon ; tantôt on me disait que les nationalistes algériens, plus militaires que politiques, n'étaient pas organisés comme le Néo-Destour ou n'avaient pas à leur tête une autorité morale comme S.M. Mohamed V et que, par conséquent, il était difficile sinon impossible d'aligner sur la Tunisie et le Maroc la politique algérienne. Mais ce que je remarquais de plus frappant, dans tous ces arguments, c'est que les Français qui me les servaient prévoyaient, eux, que l'Algérie serait un jour indépendante. Ils se demandaient comment le faire accepter par leur opinion et leur Parlement ; ils se demandaient comment ils pourraient s'entendre avec les chefs algériens ; mais ils savaient qu'il leur faudrait en arriver là. Des hommes d'État français dont le nom surprendrait l'opinion française m'ont tenu ce langage : ils sont loin d'être tous à gauche ; ils n'ont pas la réputation d'être anti-colonialistes. En un sens, c'était assez réconfortant.

En fait, il s'agissait de questions formelles, de détails somme toute secondaires et qui concernaient la manière de ne pas porter atteinte à la conception que se font certains du prestige français.



M. HABIB BOURGUIBA.
Le jour viendra peut-être...

AUSSI, je me suis dit que la façon la plus certaine d'aider alors nos frères algériens c'était de faire de la Tunisie une expérience-test, un pays pilote, un précédent éclatant enfin qui permettrait de laisser la France trouver seule — et à la lumière de l'exemple tunisien — les voies les plus rapides d'une solution algérienne.

J'ai eu raison de le penser puisqu'il est public aujourd'hui que des émissaires de M. Guy Mollet ont rencontré au Caire, à Brioni et à Rome les leaders du Front de Libération Nationale. Mais pendant ce temps-là, la France continuait à faire la guerre en Algérie, une guerre qui raidissait nos frères algériens, réveillait en France des instincts impérialistes et donnait *à certains militaires des rêves de reconquête de la Tunisie et du Maroc.* L'impasse ne devait pas tarder à apparaître. On ne peut pas faire en Afrique du Nord deux politiques contradictoires. Au lieu d'étendre la paix dans tout le Maghreb, la France, peu à peu, a étendu le conflit et a tué la confiance qui pouvait donner un contenu à l'interdépendance franco-tunisienne. Les événements allèrent de mal en pis, mais cependant nous nous raccrochions malgré tout à certaines espérances, justifiées par des confidences de hauts fonctionnaires français, d'un règlement du problème nord-africain.

CES espérances ne se réalisant pas, la France ne trouvant pas d'autre solution que la guerre en Algérie, nous avons alors décidé de profiter de la conférence de Tunis et du voyage du Sultan Mohamed V dans notre pays pour rechercher avec nos camarades algériens les conditions du rétablissement de la paix, et de la refonte de l'ensemble des relations franco-nord-africaines sur de nouvelles bases.

Nous en avions assez que l'on nous réponde chaque fois, que les chefs du F.L.N. étaient divisés, sans maturité politique et sans réalisme. Nous voulions l'éprouver nous-mêmes, et être à même de dire à la France : voici le terrain préparé pour une solution franco-nord-africaine qui garantit les intérêts de la France comme ceux de l'importante minorité européenne d'Algérie. La suite vous la connaissez, c'est le rapt de Ben Bella et de ses compagnons : un petit exploit policier et une grande faute politique. On a assez vanté en France même le bourguibisme pour que je puisse vous dire que la France n'a pas été très bourguibiste dans cette affaire : elle a remplacé l'esprit de compromis par le recours à la force, c'est-à-dire le tout ou rien. Au lieu d'être présente à Tunis, elle a suscité contre elle une unité vindicative.

En tout cas, par cet acte, les Français donnaient la preuve que ce qu'ils désiraient n'était ni convaincre leur propre opinion publique, ni avoir affaire à des partenaires sincères qui leur facilitent une solution, mais bien continuer à faire en sorte que l'Algérie reste la France. Or, d'une part, cela n'est pas possible, d'autre part, nous ne l'accepterons pas. Il n'y aura pas d'interdépendance véritable franco-tunisienne si l'on ressuscite le vieux slogan de l'Algérie française. Les Algériens se battront et les Tunisiens ne pourront pas ne pas les aider de leur mieux.

IL y a une autre question qui empoisonne l'opinion publique française à l'heure actuelle : on agite devant elle, et pour l'exciter, les spectres du panarabisme et du panislamisme. Tout ce que je puis dire sur l'expédition d'Egypte c'est qu'elle n'est pas faite pour diminuer la force de ces courants qui inspirent à l'Europe une peur et une répulsion si grandes. Je n'entends pas discuter des bienfaits du panarabisme et du panislamisme, mais quelque rétrogrades que ces deux mouvements puissent paraître aux ignorants, je leur demande de réfléchir sur les événements de Hongrie et de convenir que remplacer le panarabisme par l'impérialisme soviétique c'est jouer avec un feu qui tôt ou tard les dévorera tous.

Le plus clair résultat de cette campagne d'Egypte — imaginée pour faire s'effondrer l'arabisme — a été de renforcer dans le Proche-Orient l'influence de la Russie communiste dont l'intervention passe, là-bas au moins, pour avoir stoppé la coalition franco-anglaise.

J'ai dit ailleurs ce que je pensais des vrais motifs de l'intervention soviétique. Mais on ne peut pas demander aux Egyptiens de choisir leurs défenseurs.

LE vote de la Tunisie indépendante sera donc hostile à la France, mais on se tromperait lourdement en croyant que cette hostilité sera par nous manifestée avec gaieté de cœur. Pour ma part, j'aurais bien voulu que la vocation tunisienne de trait d'union entre l'Occident et l'Orient soit symbolisée par un premier vote du nouvel Etat tunisien souverain et indépendant en faveur de la France. Puisque cela est impossible, je ne veux pas — ce serait la première fois de ma vie — désespérer de la sagesse du peuple comme du gouvernement français. Le jour viendra peut-être, si le gouvernement de la République française s'y prend à temps, où les défenseurs de la vraie civilisation française dans les instances internationales seront les chefs de la confédération franco-nord-africaine.

Habib BOURGUIBA.

Copyright L'Express.

La semaine prochaine : **LE COURRIER DE JEAN-PAUL SARTRE**

LA FRANCE EN COUR D

MARDI soir, en prenant son avion pour les Etats-Unis, M. Christian Pineau, ministre des Affaires étrangères, était visiblement content de lui. Il partait pour la session de l'Assemblée générale des Nations Unies, mais, auparavant, il avait, devant la Commission des Affaires étrangères du Sénat, et en ménageant ses effets, savouré le choc que provoquait le dernier coup de théâtre du gouvernement Guy Mollet : loin de s'opposer à l'inscription de l'affaire algérienne à l'ordre du jour de l'O.N.U., la France allait voter pour et, au besoin — laissait presque entendre M. Pineau — elle aurait réclamé cette inscription.

En fait, M. Christian Pineau n'est pas content depuis très longtemps. Cette date fatidique du 17 novembre, jour de la discussion de l'ordre du jour de l'O.N.U., a été pendant six mois la gênante préoccupation des ministres français. Pour MM. Pineau et Lacoste, cela tournait à l'obsession. Chaque fois qu'un ministre, parlant de l'Algérie, disait : « *Avant novembre, il faudra que...* », on savait qu'il pensait à la session de l'O.N.U. Et chaque fois, M. Christian Pineau demandait qu'on s'y prépare, qu'on ne lui rende pas la tâche trop difficile et le dossier implaidable.

Le ministre de la Défense nationale, M. Bourgès-Maunoury, déclarait alors : « S'il le faut, nous réitérerons le « coup » de l'an dernier. » En 1955, le 30 septembre, M. Antoine Pinay avait immédiatement quitté la séance et la délégation française s'était retirée de l'O.N.U. après le vote par 28 voix contre 27 et 5 abstentions de l'inscription de la question algérienne à l'ordre du jour.

Le président du Conseil, régulièrement, répondait à M. Bourgès-Maunoury : « *Pas du tout. En aucun cas, nous ne quitterons l'O.N.U.* » M. Guy Mollet se souvenait en effet de la sévérité avec laquelle le secrétaire général de la S.F.I.O. avait condamné l'attitude de M. Antoine Pinay. M. Pineau était à ce moment-là bien d'accord avec M. Guy Mollet, mais il se demandait comment accepter l'inscription sans provoquer l'internationalisation, au moins juridique, du problème algérien.

Les intrigues et les principes

Tout cela se passait bien avant l'expédition d'Egypte. Le président du Conseil avait nourri de nombreuses espérances dont la réalisation lui aurait permis de triompher des manœuvres du groupe arabo-asiatique à l'O.N.U. Il y avait eu d'abord les assurances données par M. Robert Lacoste sur la réussite du « calendrier de la pacification ». Il y eut ensuite les contacts que Pierre Commin, secrétaire général adjoint de la S.F.I.O., avait eus à Rome et à Brioni avec les leaders du F.L.N. Plusieurs fois, M. Guy Mollet avait dit à certains de ses intimes, et pour calmer leur impatience : « *Rassurez-vous, je négocie.* » En un sens, et officieusement, c'était presque vrai. Puis M. Christian Pineau fut envoyé en Amérique latine pour disputer au leader F.L.N. Ferhat Abbas les voix à l'O.N.U. de l'Argentine, du Mexique, de la Bolivie et de l'Uruguay.

Entre temps, la préoccupation de l'O.N.U. avait été pratiquement abandonnée pour la préparation, commencée fin août, d'une réplique à Nasser après la nationalisation du canal de Suez. L'expédition d'Egypte devait provoquer l'effondrement de la solidarité arabe et de la rébellion algérienne. Devant le fait accompli, l'O.N.U., comme d'habitude, s'inclinerait. Il y a donc eu toute une période où le président du Conseil, qui avait choisi l'audace, avait abandonné son souci de rectitude dans l'observance des lois internationales.

Ce faisant, il se sentait d'ailleurs « dans le courant » de l'opinion publique. Après tout, lorsque l'O.N.U. arrive à intéresser le Français moyen, elle l'impatiente. Cette organisation n'est pas prise très au sérieux par l'homme de la rue.

Mais l'échec de la campagne d'Egypte, en faisant s'écrouler un certain nombre de rêves, a ressuscité les anciennes exigences socialistes du président du Conseil. Il a pu mesurer ce que pouvait constituer un vote défavorable de 62 nations à l'O.N.U. Et même si l'opinion publique, par un réflexe compréhensible, n'y est pas sensible, le gouvernement sait la gravité d'une condamnation des Nations-Unies et il voudrait à tout prix, maintenant, l'éviter. Pour cela, il y a, heureusement, la « *procédure* ».

L'O.N.U. est un grand parlement où, sur une foule de questions, un grand nombre de délégués oublient qu'ils sont les représentants de leur pays, pour se souvenir qu'ils sont des fonctionnaires avec des goûts et des besoins. Pas davantage, mais certainement pas moins que dans d'autres parlements, il y est procédé à un certain nombre d'échanges, de compromis, de marchandages et peut-être aussi de corruptions.

Les intrigues de couloirs, les ententes marginales et les coalitions de petits intérêts jouent un rôle au moins aussi important que les principes.

Pour tirer le bon numéro

Cela est sans doute normal, humain, et ne compromet pas plus les fondements mêmes de l'Organisation internationale que certaines manœuvres de couloirs ne compromettent l'Assemblée nationale ou la Chambre des Communes. Mais il y a tout un éventail de possibilités procédurières que connaissent à fond les fonctionnaires des délégations permanentes. Ce n'est pas le cas du représentant de la France, M. Cornut-Gentille, haut fonctionnaire rigoureux, mais mal préparé à ces intrigues, qui a été précipité il y a deux mois dans cette jungle. Actuellement à Paris, il n'est d'ailleurs pas certain qu'il y retourne.

Parmi les marchandages auxquels M. Pineau va participer cette semaine, il y en aura de nobles et d'intéressés : l'Angleterre votera pour la France si la France s'engage à voter pour elle sur la question de Chypre. Mais, de ce fait, c'est-à-dire à cause de Chypre, la Grèce votera contre la France. L'Inde, qui a pris la tête d'une coalition hostile à la France, s'abstiendra sans doute si la France s'engage à s'abstenir lorsque interviendra la question du Cachemire. Tous ces échanges ont lieu pour des votes importants, et à propos de l'inscription d'une question à l'ordre du jour des Nations Unies.

Reste ensuite la très importante question du numéro d'ordre. Elle est discutée par le bureau auquel participent le président de l'Assemblée (actuellement le ministre des Affaires étrangères de la Thaïlande), les sept vice-présidents de l'Assemblée (représentant actuellement l'Amérique, l'U.R.S.S., la Chine nationaliste, le Salvador, l'Angleterre, l'Inde et la France) et sept présidents de commission (actuellement : Pérou, Turquie, Pakistan, Danemark, République dominicaine, Egypte, Tchécoslovaquie)...

Dans un ordre du jour, il y a pour chaque session environ 150 problèmes inscrits. L'Assemblée arrive rarement à épuiser son ordre du jour. Plus fort est le numéro d'ordre, moins le problème a de chances d'être discuté pendant la session en cours. Il s'agit donc, dans un cas comme celui de la France, d'obtenir un fort numéro. Pas trop fort cependant, surtout s'il s'agit d'une question retentissante, pour que les dessous de la procédure ne soient pas agressivement suspects.

Pour obtenir le numéro souhaité, c'est-à-dire un délai long sans être trop long, tout en étant très long, qui aboutisse si possible au report à la session de l'année prochaine, il faut donc s'entendre avec une série de fonctionnaires qui, en général, représentent des petits pays à gros besoins. L'un désire garder la présidence de telle commission, l'autre la gestion de tel organisme annexe, le troisième sa représentation dans telle instance internationale, et ils s'ingénient à mettre en accord leurs principes et leurs désirs. La délégation française est contrainte dans ces conditions de jouer serré dans ces marchés où les Orientaux excellent, pour obtenir ce qu'elle a promis de rapporter au président du Conseil : un délai maximum.

CONVERSATIONS ENTRE DÉLÉGUÉS DANS LES COULOIRS DE L'O.N.U.
On négocie un ajournement ; on marchande une présidence.

En réalité, si assuré qu'ait paru M. Christian Pineau devant la Commission du Sénat, la délégation française n'avait pas encore arrêté mercredi soir définitivement sa tactique. C'est sur place que les délégués français devaient juger s'ils allaient ou non s'abstenir et même voter pour l'inscription de la question algérienne à l'O.N.U.

Sur place, les délégués français avaient déjà vu que le climat était « difficile ».

Le F.L.N. abat ses cartes

Le mémoire adressé par la délégation newyorkaise du Front de Libération nationale algérien aux Nations Unies, très habile, révèle quelles seront les thèses du groupe arabo-asiatique, ainsi que de la Tunisie et du Maroc. Ces thèses se résument toutes en un seul grand argument : l'an dernier, les Etats afro-asiatiques avaient accepté, avec l'Assemblée générale des Nations Unies, d'accorder à la France un délai pour le

ASSISES

règlement pacifique du problème algérien. Ce délai n'a été utilisé que pour entreprendre une guerre.

Par ailleurs, le mémoire fait état d'entretiens du gouvernement français avec un certain nombre de chefs d'Etat étrangers — ce qui justifie, selon le F.L.N., le caractère international du problème algérien. Enfin, les leaders nationalistes annoncent que le conflit algérien, s'étendant à la Tunisie et au Maroc, est à l'origine de l'agression contre l'Egypte et, par conséquent, menace la paix du monde.

Il est clair que tous les Etats demandeurs, et naturellement les pays du bloc soviétique, vont développer la même argumentation.

Les secrets du dossier français

Si la délégation française juge toujours opportun de voter pour l'inscription de la question algérienne à l'ordre du jour, ou même de s'abstenir, elle plaidera néanmoins l'incompétence de l'O.N.U. « quant au fond ». Si l'Assemblée générale décide de passer outre l'opposition française, la délégation s'apprête alors à ouvrir le *dossier*, son arme secrète. Ce dossier comporte les preuves que l'Egypte, l'Irak et la Libye sont intervenus dans des affaires algériennes, c'est-à-dire françaises, de manière à retarder la solution qui s'annonçait proche, du conflit algérien. Sur un point, la preuve est éclatante, il s'agit de l'affaire de *l'Athos*, ce bateau-pirate armé par les Egyptiens et arraisonné dans les eaux algériennes.

Le dossier français contient d'autres preuves qui concernent, celles-là, l'ingérence de l'Espagne, du Soudan, mais aussi du *Maroc* et de la *Tunisie*, dans le conflit algérien. Mais la délégation française hésite à se servir de cette dernière partie du dossier. Avec l'Espagne, un certain nombre de compromis sont négociés et ce serait tout de même assez délicat, pour l'avenir des rapports entre la France et la Tunisie et le Maroc, d'avoir à révéler des oppositions aussi graves.

On doute également qu'elle puisse faire état d'informations que le gouvernement français laisse filtrer, selon lesquelles certaines compagnies pétrolières d'une grande puissance alliée seraient les principaux bailleurs de fonds de la rébellion algérienne.

De toute façon, l'objectif de la délégation française, c'est d'obtenir qu'aucun grand débat sur le fond n'ait lieu avant février.

Le président du Conseil a toujours cru que le temps travaillait pour lui.

La compétence du tribunal

Pourtant, il faut le dire avec force, malgré toutes les erreurs et peut-être tous les crimes, ce dossier algérien était infiniment plaidable. Jamais peut-être un Etat n'a fait pour l'une de ses colonies autant de sacrifices matériels et, parmi tous ceux qui, aujourd'hui, s'arrogent le droit de décider si la France a tort ou raison dans le conflit algérien, aucun ne peut se vanter d'avoir réalisé dans une possession ce que la France a réalisé en Algérie. Mais enfin c'est un droit — celui d'être jugé par des nations moins évoluées — que l'on reconnaît par le seul fait de l'appartenance aux Nations Unies. C'est reconnaître l'interdépendance des problèmes planétaires, l'unité du monde, l'arbitraire des frontières et l'universalité des règles contenues dans la charte des Nations Unies.

Il faut donc dominer l'impatience très humaine devant les verdicts des tribunaux internationaux, surtout lorsqu'on a été les promoteurs de ces tribunaux. Il faut essentiellement ne pas offrir de prétextes à ces tribunaux. Or, il n'est pas douteux que la persistance du conflit algérien souligne une impuissance française à assumer ses devoirs, c'est-à-dire à rompre avec une politique périmée.

Il n'est pas douteux non plus qu'il fallait mettre de la bonne volonté pour n'être même pas en mesure, après avoir octroyé l'indépendance à la Tunisie et au Maroc, de retirer le bénéfice du geste et de faire des anciens protégés de fidèles associés. L'outrance des attaques dont la France est l'objet à l'O.N.U. ne trouve d'échos et d'efficacité que du fait de l'incroyable obstination dans l'erreur du gouvernement français.

Thomas LENOIR.

ENTRE LES 2 GRANDS

par Georges BORIS

LES idées qui ont cours en France sur les Nations Unies, leur rôle possible, leur action réelle sont trop souvent fausses : faites à la fois d'illusions et d'ignorances, elles conduisent à des conclusions dangereuses, en particulier sur l'intérêt que la France pourrait avoir à quitter l'Organisation.

Il ne sera question ici ni de principes ni de sentiments, mais de quelques données de fait dans l'ignorance desquelles aucun jugement valable ne saurait être porté.

La loi des Cinq

1) Les Nations Unies ont peut-être été conçues, elles n'ont pas été armées pour faire régner la justice et l'équité, mais pour maintenir la paix, c'est-à-dire pour prévenir et arrêter les conflits sanglants.

Elles peuvent à cet effet prendre des *mesures* (interventions, sanctions) ou exercer une *pression morale* (recommandations).

Seul le Conseil de Sécurité a le pouvoir de prendre des mesures, autrement dit d'agir. Sur onze sièges les Grands en occupent cinq à titre permanent et chacun d'eux possède un droit de veto, c'est-à-dire que sa seule opposition suffit à faire repousser toute résolution, à interdire l'exécution de toute mesure, même si elle a recueilli l'adhésion de tous les autres membres du Conseil. Par contre si les Cinq Grands sont d'accord sur une mesure à prendre, il est impensable qu'ils n'entraînent pas au moins deux des six membres restants, de manière à atteindre la majorité de 7 voix, qualifiée pour rendre une mesure exécutoire.

Il s'ensuit qu'en *fait la tâche de maintenir la paix du monde a été confiée non à une quelconque majorité de pays membres de l'O.N.U., mais à un directoire de cinq puissances.*

Par conséquent, en théorie et en pratique, l'action n'est possible et la machine ne peut fonctionner que dans le cas de l'accord des Cinq Grands, c'est-à-dire dans le cas de conflits n'opposant entre eux que d'autres pays. L'hypothèse de base est donc que les Cinq Grands seront assez sages pour ne pas vouloir entrer en guerre l'un contre l'autre, et réussiront à dégager, soit entre eux, soit devant témoins à l'O.N.U., des compromis, des *modus vivendi.*

A l'encontre des Grands, s'ils sont en conflit, l'O.N.U. est impuissante à *agir*, chacun d'eux étant protégé par son droit de veto; de même elle est impuissante à agir contre n'importe quel autre pays, si les Cinq Grands ne sont pas d'accord pour le faire. Mais s'ils sont d'accord, ses pouvoirs à l'égard d'une puissance mineure sont considérables.

La possibilité pour l'O.N.U. d'exercer une *pression morale* n'est pas sujette aux mêmes limitations que celle d'*agir*. A l'Assemblée Générale, il n'existe pas de droit de veto, et cet organisme peut, à la majorité des deux tiers, prendre des recommandations, prononcer des condamnations, voire inciter ses membres à agir à titre individuel. Bien entendu, la pression morale est d'autant plus forte que la majorité est plus grande, et plus les Grands sont d'accord, plus ils entraînent leurs clientèles respectives, plus la majorité peut approcher de l'unanimité.

Ce qui précède découle essentiellement de la structure juridique des Nations Unies. Ce qui va suivre résulte des événements postérieurs à sa création.

La Hongrie sacrifiée

2) Des événements (dont les progrès atomiques ne constituent qu'une partie) ont créé et accusé une énorme inégalité de puissance entre les Cinq Grands. Outre que l'assimilation de la Chine nationaliste à un Grand est une pure dérision, l'Angleterre et la France ne viennent plus que loin derrière les Etats-Unis et l'U.R.S.S. : la marge est plus grande pratiquement entre les « Deux Très Grands » et les deux autres Grands qu'entre ces derniers et certains petits. Conséquence : le directoire mondial des Cinq tend dans la pratique à devenir un directoire des Deux, par une évolution dont la crise de ces derniers jours marque une étape spectaculaire.

Entre temps les Deux Très Grands ont reconnu que dans l'âge atomique ce serait folie de se faire la guerre et, tant bien que mal — soit tacitement, soit peut-être plus explicitement, mais dans le secret, sur certains points — ils ont réalisé une sorte de partage des zones d'influence, une sorte d'équilibre. Equilibre forcément précaire, et que peuvent mettre en cause des actes commis par des tiers. L'intervention armée en Egypte des Anglais et des Français, agissant à l'insu des Etats-Unis, était de ceux-là : elle rompait l'équilibre au profit du camp occidental, rouvrait des discussions suspendues, sinon closes, mettait l'U.R.S.S. en position de revendiquer des compensations et des contreparties, bref, concrétisait la possibilité d'un conflit sanglant entre les Deux Très Grands.

Cela explique l'irritation et l'inquiétude des Américains, l'avantage procuré à l'U.R.S.S., la précipitation de gestes destinés à exercer une pression irrésistible et à faire reculer Anglais, Français et Israéliens.

De ces gestes l'O.N.U. a été l'acteur et l'instrument : l'accord de la Russie et des Etats-Unis, joint à un ensemble de sentiments très généralement répandus dans l'univers, a permis de réaliser une quasi-unanimité au sein de l'Assemblée générale sur des propositions conçues en termes très énergiques : à noter que cette prise de position de l'Assemblée ne pouvait que favoriser ultérieurement les manœuvres de l'U.R.S.S. et sa menace d'une action individuelle contre les trois pays qui avaient fait l'objet d'un blâme.

On observera ici que l'Assemblée générale a été singulièrement moins énergique dans le cas de la Hongrie. Comment expliquer cette différence choquante ? Elle tient à ce que, sur le fond de la question, il y a désaccord formel entre U.R.S.S. et Etats-Unis, donc paralysie pour l'action (Conseil de Sécurité). En second lieu il existe un partage d'influence en Europe, lequel implique que les Etats-Unis ne sauraient intervenir de l'autre côté du rideau de fer sans créer un *casus belli*, et c'est là un motif de timidité dans les recommandations de l'Assemblée générale devant un problème de cet ordre.

Si dans l'affaire d'Egypte l'Angleterre et la France se sont par contre attiré de brutales injonctions, c'est *moins pour avoir violé la loi internationale que pour avoir troublé un ordre établi entre les Deux Très Grands*, lesquels ont dû subitement se mettre à la recherche de nouveaux compromis entre eux; et la manière dont ils le font évoque l'image de deux grands fauves se disputant des morceaux sans vouloir toutefois s'entre-déchirer.

Que nous dussions fatalement être victimes de jeux dangereux qui nous dépassent et auxquels nous ne pouvons être admis que si nous comprenons et respectons certaines règles, c'est ce que des apprentis-sorciers pouvaient ignorer. Nous n'en manquons malheureusement pas, à qui il restait à apprendre que nous ne pouvons user de notre liberté d'action sur le plan international qu'à condition de ne pas porter atteinte à l'équilibre péniblement réalisé entre les Deux Très Grands; si cet équilibre est troublé par notre action, nous ne pouvons pas compter que joue inconditionnellement la solidarité atlantique, à moins que les Etats-Unis n'acceptent le risque d'un conflit armé.

Quitter l'O.N.U. ?

3) De l'empyrée revenons à l'O.N.U. Nous l'avons vue, interprète des sentiments passionnés de la masse de ses membres, mais au fond servant les desseins de l'un et de l'autre des Deux Très Grands, nous infliger de sévères désaveux. D'autres blâmes sont à redouter demain.

Certains parlent de riposter en claquant la porte. Ce serait dans l'immédiat une satisfaction pour l'amour-propre blessé. Mais il faut mesurer les conséquences. Et d'abord prévoir qu'en faisant défaut dans le ou les procès qui nous sont intentés, nous rendrions inéluctables et nous précipiterions les condamnations. On dira que, les jugements prononcés par l'Assemblée générale n'ayant pas force exécutoire, peu importe après tout. Ce serait encore à voir, car, pour le moins, ces jugements permettraient à nos ennemis de faire comme s'ils avaient liberté d'action contre nous. Admettons néanmoins.

Mais il y a autre chose que les partisans du départ de l'O.N.U. oublient : c'est le droit de veto que la France possède au Conseil de Sécurité, droit dont l'exercice empêche l'adoption et la mise en œuvre par l'O.N.U. de *mesures* contre nous (ou contre un autre pays que nous aurions intérêt à protéger). Quitter l'O.N.U. ce serait renoncer à ce droit.

Il existe un précédent : sans même se retirer définitivement de l'Organisation, l'U.R.S.S. s'est abstenue d'y participer pendant un temps. Et si l'O.N.U. a pu décider d'intervenir en Corée contre le bloc communiste, et le faire, c'est parce que les Russes avaient commis l'erreur stupide de quitter leur siège du Conseil de Sécurité peu avant que fussent prises les décisions auxquelles ils auraient pu opposer leur veto. Ils s'en mordent encore les doigts.

Quitter l'O.N.U., quand on y a le droit de veto, ce n'est point châtier l'O.N.U., c'est se mutiler soi-même, s'amputer d'un privilège envié : d'autres (l'Inde, dès maintenant, un jour sans doute l'Allemagne) pourront briguer et obtenir notre succession. On songe à l'animal fabuleux, si stupide qu'il se mangeait les pieds. La France n'a tout de même pas le cerveau du catoblépas.

∴

La vérité, c'est que dans l'univers d'aujourd'hui, dans le rapport actuel des forces, la France ne peut pas pratiquer une politique à laquelle s'opposent tout à la fois les Etats-Unis, l'U.R.S.S. et la quasi-unanimité des puissances secondaires ou petites. Mais il n'est au-dessus ni de notre dignité ni de notre intelligence d'imaginer une politique qui, plus conforme aux traditions d'où notre prestige est né, rétablirait notre situation matérielle et morale à l'O.N.U. et dans le monde.

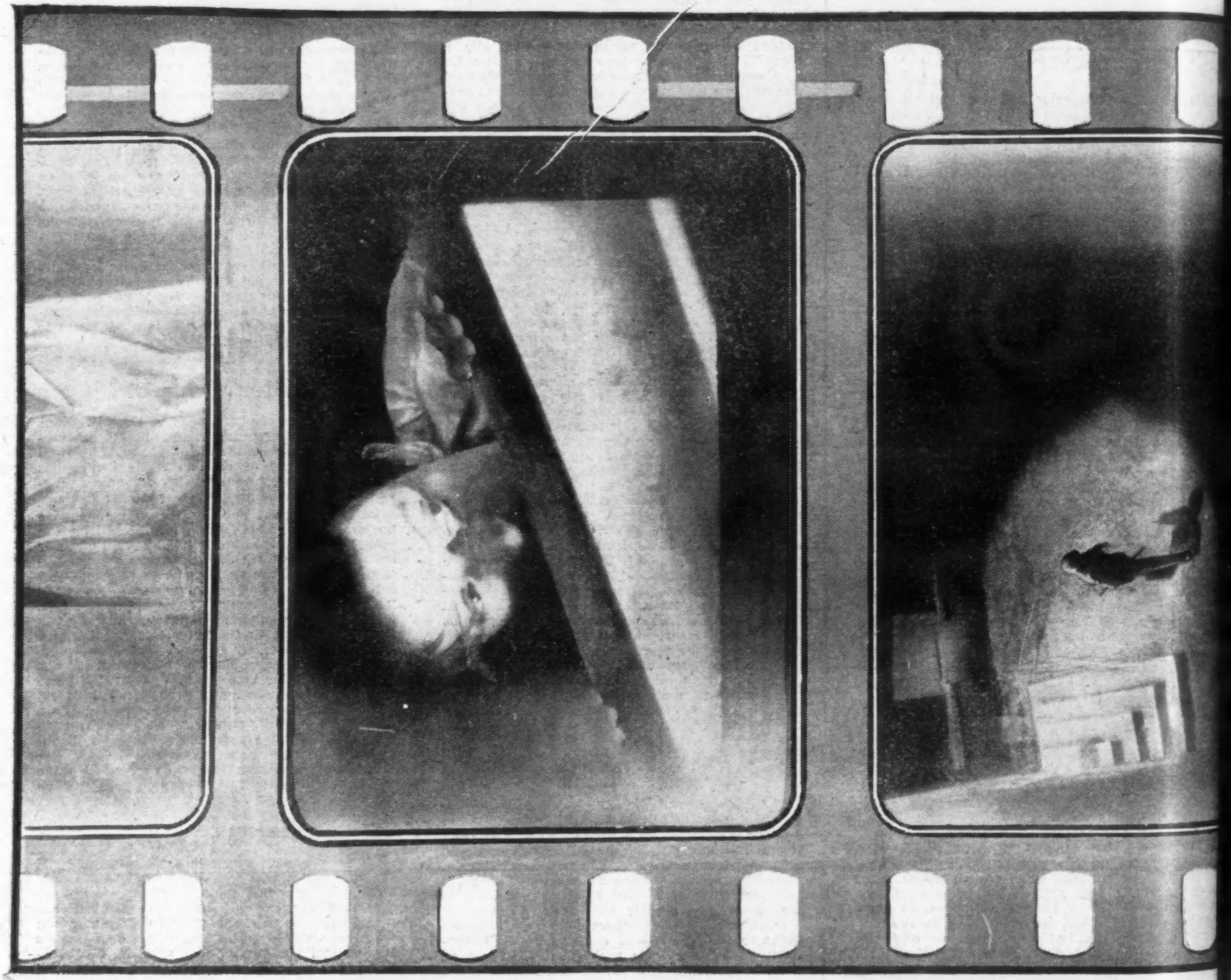
G. B.

(*Copyright « L'Express ».*)

LE SECRET D'UN

ROBERT BRESSON n'est pas un cinéaste comme les autres. Pendant les deux heures que dure la projection de son nouveau film *Un condamné à mort s'est échappé*, il tient éveillée l'attention des spectateurs sans avoir recours à ce qu'on appelle un « suspense ». Il ne cherche jamais à jouer avec les nerfs du public, à lui couper le souffle, à le faire frémir d'horreur. Mieux, chaque fois qu'il a à traiter une scène qui pourrait être dramatique, il l'escamote pour n'en donner qu'une sorte d'épure qui ne doit sa charge affective qu'à l'art du réalisateur, à son habileté à combiner entr des sons et des images. Par sa discrétion, sa pudeu souci de l'ellipse, Bresson est le Racine du ciném

Un des exemples les plus significatifs de sa m est la scène où son héros, ayant réussi à s'échapp sa cellule avec un compagnon, doit tuer une sen allemande pour franchir le dernier mur de la p Clouzot, Hitchcock auraient certainement mis à cet épisode dramatique pour faire passer le spec par des sentiments d'horreur ou d'attente angois



● *Le lieutenant Fontaine et son compagnon, le jeune Jost, ont réussi à s'évader de leur cellule et à atteindre une terrasse intérieure de la prison. On voit ici la tête de Fontaine qui apparaît au-dessus du parapet de la terrasse. Fontaine se penche et regarde dans une petite cour en dessous. On entend le bruit des pas que fait une sentinelle dans la cour.*

● *La caméra montre maintenant ce qu'a vu Fontaine : une sentinelle qui fait les cent pas le long d'un mur. Son ombre tantôt la précède et tantôt la suit. Le narrateur dit : « Il allait et venait le long du mur. Rarement il en atteignait l'angle. En descendant sur l'autre face, je pourrais, sans être vu, me cacher dans l'encoignure et attendre le moment propice. Car cet homme devait disparaître. »*

...TTEUR EN SCENE

...ent montré les deux hommes aux prises dans un ...ge corps-à-corps ; pendant un certain temps, sans ..., l'Allemand aurait eu le dessus, et ce n'est qu'à la ...ière seconde que le Français aurait eu raison de son ...saire.

...ec Bresson, il en va tout autrement. Le meurtre de ...tinelle se passe derrière un mur. Tout ce que nous ...s du drame, c'est seulement le visage du prisonnier ...revant de la présence de la sentinelle, une vue ...ine de l'Allemand faisant les cent pas et de nouveau le visage du Français. Le bruit même de la lutte est couvert par le roulement d'un train proche. Une dernière image, montrant les deux évadés continuant leur fuite, découvre, comme par accident, le cadavre de l'Allemand étendu au sol. Ce sont ces quatre images que nous vous présentons ici en les accompagnant du commentaire que Bresson fait dire à son héros : elles sont révélatrices de l'esthétique, du mécanisme cinématographique de l'auteur des *Dames du Bois de Boulogne* et du *Journal d'un curé de campagne.*

Profitant d'un moment où la sentinelle s'éloigne, Fontaine se laisse glisser jusqu'au sol. Il reste immobile. « Je devais agir, mais ne le pouvais pas. A deux mains je comprimai les battements de mon cœur. Il était là tout proche, à un mètre de moi. » Soudain il bondit en avant et disparaît. Au même moment on entend le fracas d'un train qui passe non loin de là.

Maintenant le train s'est éloigné, et c'est de nouveau le silence. Fontaine, le visage blême, vient de reparaître. Il lève la tête vers la terrasse et fait un signe à Jost pour qu'il descende à son tour. Rapidement les deux hommes traversent la cour. La caméra en pivotant découvre alors au premier plan le cadavre de la sentinelle étendue, face contre terre.

CHOCOLATES FOR BREAKFAST

Pamela MOORE

« Chocolates for Breakfast » vient de sortir aux Etats-Unis, où il fait grand bruit et sera bientôt publié en France sous le même titre. Son auteur, Pamela Moore, a dix-huit ans. La Françoise Sagan américaine, dit-on. Pamela Moore en a la jeunesse, la silhouette sage, le visage aux traits nets et réservé, le talent scandaleux et précoce. Toutefois, à côté de « Chocolates for Breakfast », « Bonjour Tristesse » et « Un Certain Sourire » sont des œuvres délicates : une jeune fille s'y amuse à des jeux pervers mais raffinés et maîtrise toujours son vocabulaire.

Pour « Chocolates for Breakfast », il ne s'agit guère de littérature — du reste Pamela Moore, peu servie par la traduction, écrit frustement — mais d'accusation : adonnée à l'alcool, à la débauche précoce, acculée au désespoir, une certaine jeunesse américaine se retourne contre ses parents, puis s'en détache.

Pour tous ceux qui veulent connaître un certain visage de la jeunesse qui fera le monde de demain, le livre de Pamela Moore a la valeur d'un document brutal,

Les extraits que nous publions ici sont, à dessein, les moins choquants de cette œuvre écrite par une petite fille. Une petite fille « de bonne famille » élevée dans un excellent collège des Etats-Unis, qui a fait des études universitaires poussées et prépare aujourd'hui une thèse sur la Prohibition. Pamela Moore est la représentante d'une jeunesse gâtée, instruite, aimée, mais de telle sorte qu'elle finit par en pourrir. Ce n'est pas la faute de l'Amérique. Il y a des Pamela Moore partout où règne cette forme douce de la liberté : la licence.

« Chocolates for Breakfast » stupéfie par sa crudité, mais aussi par un côté sagace. On demeure saisi devant cette énergie à explorer son mal.

Dans un grand collège pour jeunes filles situé au cœur des Etats-Unis, deux compagnes de chambre, Courtney Farrel, fille d'une vedette de Hollywood, et Janet Parker, dont le père est banquier à New-York, poursuivent ensemble leurs études.

LES fenêtres de la chambre de Courtney Farrel s'ouvraient sur le printemps luxuriant du Connecticut et Janet Parker, sa compagne, s'était allongée, toute nue sur son lit, dans une flaque de soleil. Courtney était une fille de quinze ans, mince et brune, avec le teint clair et comme aquarellé des Irlandaises. Ses yeux, presque verts, s'assombrissaient dans la lumière vive. C'étaient d'immenses yeux pleins de défi où l'on pouvait déceler une certaine froideur qui choquait chez une enfant de quinze ans (...).

Elle se tourna brusquement vers Janet :

« Dis-moi... Pourquoi est-ce qu'il faut toujours faire semblant avec les parents ?

— Est-ce que je sais... Légitime défense, je suppose. Si mon père savait que je sors avec des garçons et que je flirte et que je me saoule à l'occasion, il me tuerait. J'imagine qu'on prend l'habitude de faire semblant, pour ne pas trop les bouleverser (...). »

Courtney pensa au père de Janet, le soir où elles étaient sorties toutes les deux avec deux garçons d'Andover. Janet sortait sans cesse avec l'un d'eux, et l'autre les avait ramenées de Jones Beach avec Courtney sur le siège avant à côté de lui, pour que Janet et son copain puissent « s'expliquer » sur la banquette arrière.

Quand ils étaient arrivés chez Janet à Park Avenue, son père attendait, un verre de whisky à la main, et il avait vu que le rouge à lèvres de Janet était tout barbouillé : il avait été affreusement grossier avec le garçon et avait crié : « *Et j'imagine que vous avez flirté avec ma fille tout le long de la route de Jones Beach !* »

C'était vrai, bien entendu, mais Mr. Parker avait créé une situation tellement gênante pour tout le monde qu'ils étaient allés prendre un verre au Plaza. Janet s'était excusée de la conduite de son père : « *Papa était un peu poivre,* avait-elle expliqué en riant, *et il s'imagine toujours que je me laisse entraîner dans la débauche ou Dieu sait quoi !* » Janet flirtait même avec des garçons qui ne lui plaisaient pas, et son père le savait, entrait dans des rages folles et lui supprimait son argent de poche, même lorsqu'elle n'était qu'un tout petit peu en retard (...).

« Dis-moi, Jan, tu es très au courant des rapports sexuels ?

— Je suis toujours vierge, si c'est ça que tu veux dire, et quoi qu'on raconte.

— N'as-tu donc pas vraiment fait l'amour ?

— Quand tu dis « vraiment », je ne sais jamais ce que tu entends par là. J'ai dormi avec des garçons et nous étions nus.

— Sans blague ? Mais est-ce que ça ne...

— Si ça me gêne ? Mais, Court, tout le monde le fait. Enfin, toutes les filles que je connais. Ça ne signifie pas grand-chose, et c'est agréable. J'aime assez m'endormir dans les bras d'un garçon.

— Mais quand est-ce que tu as l'occasion de le faire ?

— Oh ! quand j'ai passé des week-ends dans des écoles préparatoires ou des collèges mixtes, ou bien à New-York, à des surprise-parties, quand les parents étaient sortis. Tu as manqué beaucoup de choses en étant élevée en pension à Scarsdale. Tu ne bois même pas, et tu as quinze ans. La plupart des filles que je connais ont commencé à treize ans.

— Maman me permet de boire des Daiquiris. Et il m'est arrivé d'en boire quatre, quand elle était un peu partie et qu'elle ne s'en rendait pas compte. Depuis que j'ai quatorze ans, je bois des Daiquiris.

Apprenant que Courtney n'est pas heureuse en pension, l'actrice Sondra Farrell, dont la carrière traverse une passe difficile, fait venir la petite fille auprès d'elle pour lui tenir compagnie. Courtney s'installe dans la somptueuse maison, avec piscine, que sa mère occupe à Beverley Hills.

« BONJOUR, ma chérie. Tu as bien dormi ?

— Très bien, merci, maman (...). »

Elle alla mettre un maillot de bain noir sans bretelles, pendant que sa mère bavardait avec ses amis dans le living-room. Courtney avait un corps ravissant, et le savait. Grâce à son entraînement sportif, ses jambes étaient finement musclées, comme celles d'une danseuse. Elle était mince, athlétique, avec de larges épaules et des muscles longs et souples se dessinant sous la peau ambrée et lisse. Bien qu'elle n'eût que quinze ans, ses seins fermes étaient déjà gonflés. Elle avait un corps de femme, galbé, nerveux et sensuel, et cela ne passait pas inaperçu.

Sa grâce et son assurance, même dans les gestes les plus simples, la pleine conscience qu'elle avait de son corps, la vivacité et la provocation de son regard vert, tout indiquait chez elle un tempérament passionné. Elle n'avait pas seize ans, mais elle était prête pour l'amour. Les hommes le voyaient bien, si sa mère ne pouvait le deviner, et si Courtney elle-même ne le comprenait encore que bien vaguement. Elle n'avait jamais embrassé aucun homme, elle n'avait jamais connu les préliminaires de l'amour, comme Janet, mais il lui semblait percevoir, déjà, les exigences de sa sexualité.

En arrivant à la piscine, elle fut étonnée d'y voir trois jeunes gens de son âge. Les couples qui habitaient au Jardin paraissaient en quelque sorte incapables de concevoir des enfants, et les rires joyeux des garçons qui plongeaient dans la piscine semblaient déconcerter les grandes personnes allongées au soleil, et dissiper l'étrange atmosphère de songe qui planait autour de la piscine en forme de lotus. La présence des jeunes gens déplut à Courtney; ces intrus représentaient la jeunesse éclatante, dure et barbare, envahissant les sables désertiques de la désillusion (...).

« Courtney...

— Oui, maman.

— Courtney, j'aimerais que tu me dises ce qui te tracasse. Je pourrais peut-être t'aider.

— Mais je n'ai rien, maman.

— Je suppose que tu ne me le dirais pas, de toute façon, soupira Sondra avec lassitude.

— Probablement pas.

— Veux-tu que nous invitions quelqu'un à dîner ? Est-ce que ça te ferait plaisir ?

— Mais, maman, je ne suis pas déprimée.

— Mais si. Tu ne t'amuses donc pas ? Ces garçons avec lesquels tu vas te baigner sont charmants.

— Oui, ils sont gentils. Mais si jeunes...

— Tu n'es pas âgée, dit Sondra en souriant.

— Mmmm... », murmura Courtney en continuant à lire (...).

Il n'y avait personne à la maison lorsque Courtney descendit. La villa était dans la pénombre et Courtney détestait cela. Partout où elle demeurait, Sondra vivait dans la pénombre. A Scaisbrooke, et dans les autres pensions, Courtney ne baissait jamais les stores, même en été, quand le soleil la réveillait à l'aube.

Sans savoir pourquoi, elle alla dans la cuisine et prit la bouteille de vodka. Elle but une gorgée au goulot, trouva ce goût abominable et se précipita pour boire de l'eau au robinet. Mais l'idée de boire de l'alcool comme une grande personne lui plaisait, et elle en prit encore un peu. Puis elle reboucha la bouteille. Si elle en prenait encore, sa mère s'en apercevrait, et, d'ailleurs, Courtney n'aimait pas beaucoup la vodka. Elle alla s'asseoir dans le living-room, ravie de son audace. Sans chercher à s'expliquer son geste, elle prit son volume de Baudelaire.

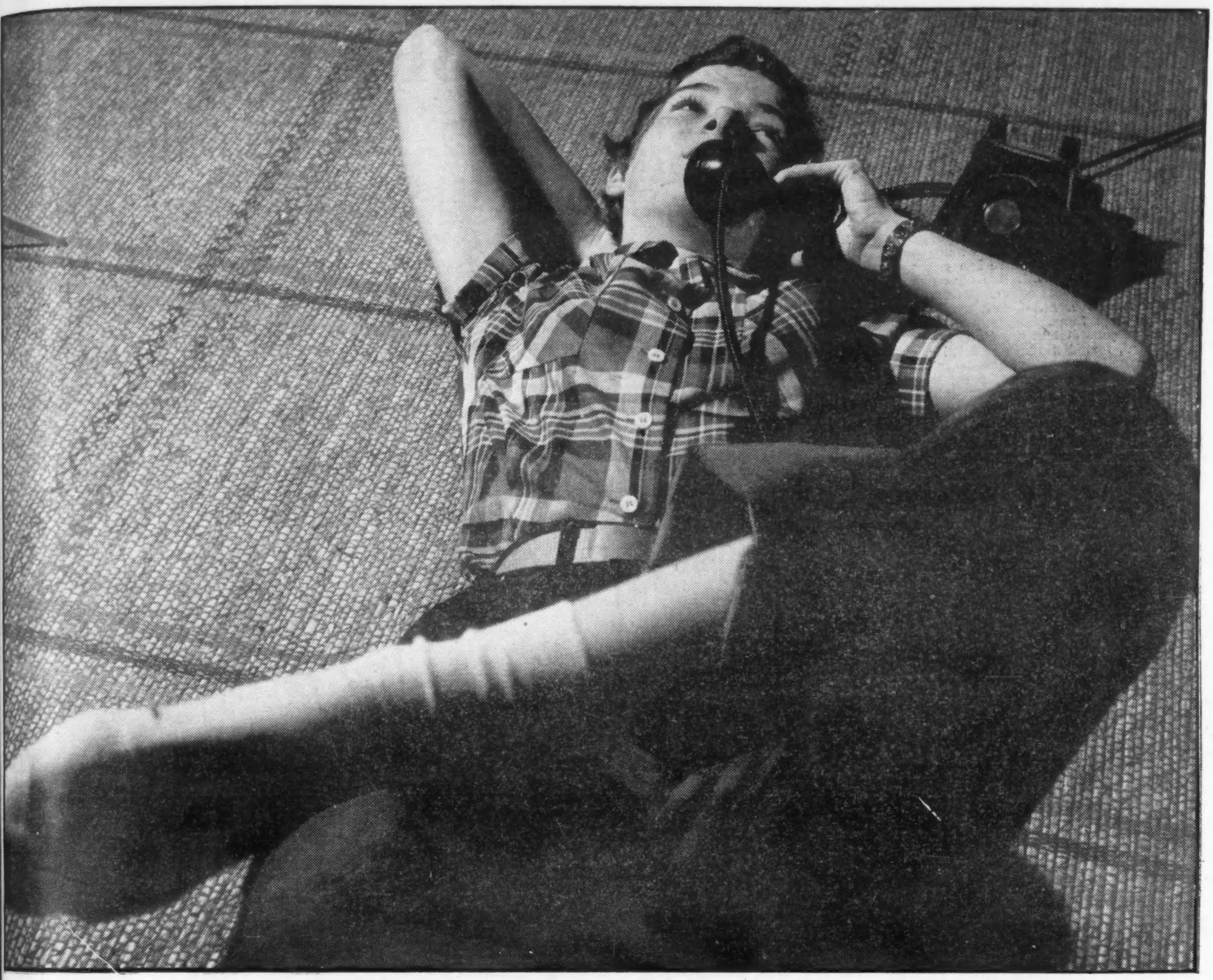
L'adolescence, pensa-t-elle sans raison, est une époque abominable.

Après quelque temps de vie à Hollywood, entre la piscine et les amis de sa mère, Courtney s'ennuie. Malgré les avertissements, elle se met à fréquenter le beau Barry Talbot, un acteur de seconde classe.

— COURTNEY ! Courtney Farrell !

— Barry !

Courtney s'approcha de lui. Elle ne pouvait faire autrement.



L'adolescence, pensa-t-elle sans raison, est une époque abominable.

— Ça fait bien deux mois qu'on ne t'a pas vue. Viens donc prendre un café (...).

Barry tendit un verre à la jeune fille et ils trinquèrent. Courtney sentait le regard du jeune homme qui la détaillait, glissant sur son corps. Elle le regarda dans les yeux.

— La seconde fois que je t'ai vue, dit Barry, le jour où je t'ai payé un coca-cola au Thespis, je t'ai demandé la couleur de tes yeux. Ils m'avaient paru gris. Aujourd'hui, ils ont l'air verts, tout à fait verts.

— Mais ils le sont, répliqua-t-elle.

— Fais voir...

Il lui ôta son verre des mains et le posa avec le sien sur une petite table. Prenant entre deux doigts le menton de la jeune fille, il lui fit tourner la tête.

— Oui, dit-il, ils sont bien verts.

Puis il l'enlaça et l'attira contre lui. Courtney lui mit ses bras autour du cou, comme Janet le lui avait appris. Elle avait eu raison : leurs deux corps s'emboîtaient parfaitement, s'accordaient à merveille. Barry fit glisser une main dans le dos de Courtney et la serra davantage. Elle éprouva une sensation brûlante, presque brutale, comme une flamme éclatante longtemps refoulée.

— Ma chérie, ma chérie, murmurait Barry.

— Oui, mon amour.

Il déboutonna le chemisier rose et le fit glisser sur ses épaules. Il dégrafa le soutien-gorge. Courtney était parfaitement lucide. Elle savait ce qui allait se passer et le désirait. Elle avait attendu longtemps. Elle l'avait projeté, voulu, bien avant que Barry n'y songe, et elle lui avait crié silencieusement son désir, avant lui.

Il la conduisit par la main jusque dans la chambre, et ne baissa pas les stores. Elle se déshabilla seule et l'attendit, allongée sur le lit, son jeune corps merveilleusement offert.

Après une courte liaison avec Barry Talbot, Courtney fait une crise de dépression. Sur les conseils de son psychanalyste, on l'envoie à New-York, où vit son père divorcé.

COURTNEY goûta son cocktail avec un geste de défi.

— Tu es bien la fille de ta mère.

— Oui. Je suis la fille de maman, décadente, alcoolique à seize ans, blasée...

— Tout de même, Courtney...

— Tu as quelque chose à ajouter ?

— Courtney, je n'avais pas l'intention...

Courtney prit une cigarette et son père lui donna du feu.

— Pourquoi cette inquiétude à mon sujet ? reprit-elle. Je me souviens, quand j'étais petite et que tu m'emmenais dîner, j'insistais toujours pour aller au Plaza ou au Vingt-et-Un et tu me répétais que j'étais aussi dépensière que maman. Mais ce n'est pas un péché d'aimer ce qui est bon, d'apprécier les cocktails. Tu sais très bien que tu n'aurais pas aimé avoir une fille aux goûts médiocres pour qui un verre de bière ou une cigarette clandestine est le fin du fin de l'élégance.

— N'insiste pas, Courtney.

— Je ne demande pas mieux. C'est toi qui as commencé.

Ils se turent, et Robbie observa sa fille. Ce conformisme à rebours l'irritait et il était peiné de voir qu'elle n'était plus une enfant. Elle discutait avec lui, tout comme sa mère. Elles se servaient des mêmes phrases, des mêmes images, comme si tous ceux qui ne partageaient pas leur mode de vie étaient d'affreux bourgeois. Sondra opposait toujours à son personnage celui de la mère idéale aux cheveux blancs, un tricot à la main. Robbie était désolé que Courtney ressemblât tant à sa mère, et qu'elle eût changé si rapidement. Il avait l'impression d'avoir été volé et regrettait de n'avoir pas connu ces années pendant lesquelles un père peut danser avec sa fille au cours des petites sauteries familiales, et surveiller ses flirts innocents d'un œil indulgent et un peu jaloux.

Sondra Farrell vient à son tour s'installer à New-York et Courtney va vivre avec elle. La jeune fille a aussi retrouvé son amie Janet Parker. Commence alors, difficilement surveillée par les parents, une vie de flirt et de surprise-parties.

ASSISE devant sa coiffeuse, Janet se démaquillait. Elle contempla Courtney dans la glace et fit une pause avant de déclarer d'un ton théâtral :

— Court, tu vas *bondir !* Peut-être pas, après tout. Mais ça y est enfin !

— *Non,* sans blague !

En retrouvant Janet, Courtney retrouvait aussi le ton saccadé et le langage de la pension, qu'elle avait oublié à Hollywood.

— Oui. Cela s'est passé aux Bermudes. Un soir, j'étais complètement ronde, et ce petit salopard en a profité. Je ne m'en suis même pas rendu compte. Après, j'étais *ivre* de rage, mais ça y était. Ensuite, j'ai fait la connaissance d'un type, un gars de Harvard, alors je me suis dit, flûte, puisque j'y suis déjà passée... Mais ça, c'était pas pareil, j'étais bien dans le coup. Je suis restée deux mois avec lui. Il est *sensationnel* tu sais, un corps... et son cou... un cou qui fait presque partie de ses épaules, si tu vois ce que je veux dire. Vraiment, *le* beau gars.

L'idée ne vint même pas à Courtney de demander à Janet si elle était amoureuse.

— Ça dure toujours, le type de Harvard ?

— Non. Il est rentré à l'Université et je ne l'ai plus revu. Je suis allée à Harvard une fois, et j'ai voulu le joindre, mais il était pris pour le week-end. Et c'est tout juste s'il m'a reconnue ! Quelle brute !

Courtney s'installa confortablement sur le lit. Maintenant, elle pouvait faire ses confidences. Janet la comprendrait.

— Ecoute, tu sais, cet acteur dont je t'ai parlé dans une lettre ? Eh bien ! je — nous — enfin j'ai été sa maîtresse.

Janet quitta la coiffeuse et vint s'asseoir sur le lit.

— Ma chérie ! Mais c'est magnifique ! Tu n'es plus une gosse, alors ! (...).

→

CHOCOLATES FOR BREAKFAST

Pour Courtney, la soirée s'annonçait bien. Ils burent deux verres avant de partir. Courtney aurait désiré du whisky, parce que cela lui faisait moins mal que le gin, mais George s'écria :

— Tout de même, Courtney ! Voyons, du scotch en plein été ? Comme une lavette ?

Courtney frissonna. Ce mot de « lavette », appliqué à tout ce qui ne faisait pas partie de Yale, la toucha au vif. Elle prit un gin tonic, pour faire comme tout le monde, contre son gré.

La surprise-partie avait lieu chez des amis de Janet, dont les parents étaient absents. Quand les jeunes gens arrivèrent, il était quatre heures, et il y avait déjà foule. Courtney était enchantée. Tous les garçons étaient des étudiants de Yale ou de Harvard, fort distingués et à l'aise, en pantalons de flanelle grise et vestes de velours côtelé. Les jeunes filles, elles aussi, paraissaient porter l'uniforme. Non qu'elles fussent habillées de la même manière, mais elles avaient toutes la même expression et elles parlaient sur le même rythme saccadé que Nick Russel avait qualifié un jour de « *bredouillage des collèges chics* ».

Avec ses lunettes noires et son allure hollywoodienne, jolie fille de surcroît, Courtney était une nouveauté et ne tarda pas à être entourée d'admirateurs. Elle but quelques cocktails : d'autres invités arrivèrent, la pièce s'emplit de fumée, la nuit tomba et quand les lampes s'allumèrent, elle se sentit tout à fait à l'aise. Quelqu'un se mit au piano et l'on dansa un peu. D'autres jeunes gens chantèrent en chœur. La réception s'animait de plus en plus. Bientôt, on vit les jeunes filles s'installer sur les genoux de leurs amis ou des amis de leurs amies. En allant au lavabo, Courtney vit deux garçons écroulés sur un lit, parmi les manteaux. A son retour, quelqu'un lui tendit un verre et elle se mit à pérorer, devant un cercle de jeunes gens (...).

La soirée se termina vers quatre heures du matin, et Courtney alla passer la nuit chez Janet. Elles se réveillèrent le lendemain après-midi, à la grande fureur de la bonne qui dut leur préparer le petit déjeuner. Puis elles s'enfermèrent dans la chambre. Etendue sur le lit, Courtney regardait des photos de Janet aux Bermudes, pendant que son amie se faisait les ongles.

— Tu t'es bien amusée, hier soir ?

— Oui, sauf que j'ai dégueulé. J'étais affreusement gênée.

— Personne ne s'en est aperçu.

— J'aime bien George. Il a été épatant.

— Oui, vous aviez l'air de bien vous entendre.

— Oui.

Janet se leva et alla ouvrir son placard, les doigts écartés, soucieuse de ne pas abîmer son vernis. Elle rit.

— Je m'en doutais ! Hier soir, je me rappelle avoir soigneusement mis ma robe sur un cintre. J'étais très fière de ne pas être noire et de ne pas la laisser traîner par terre. Seulement, je l'ai accrochée à l'envers.

Courtney se mit à quatre pattes au pied du lit pour observer ce phénomène, et regarda tout ce qu'il y avait dans le placard.

— Tu en as, des sacs, remarqua-t-elle.

— Oui, je les ai, comment dire, acquis.

— Acquis ?

Janet se rassit devant sa coiffeuse et se dévisagea dans la glace. Elle essuya une petite trace de rimmel avant de répondre.

— Enfin, mettons que je les ai volés. Je dis que je les ai acquis. Ça fait mieux.

— Volés ?

— Oui. Oh ! tu sais, c'est facile. Tiens, la robe que j'avais hier soir, je l'ai essayée et je suis sortie avec, tout simplement.

— Mais tu n'as pas peur d'être arrêtée ?

— Une fois, ça m'est arrivé. Un inspecteur est venu et m'a prise par le bras pour me conduire chez le directeur du magasin. C'était dans un grand magasin. Le directeur a dit que puisque j'étais si jeune, il ne porterait pas plainte. Mais c'était marrant, tu sais, je me sentais tout à fait J3 tragique. Je m'en suis bien tirée quand même. Je lui ai dit que j'étais en traitement et qu'il n'avait qu'à téléphoner à mon psychanalyste. Ils se sont contentés de me faire rendre la robe et ils n'ont même pas prévenu papa.

— Tu as eu du pot, observa Courtney.

Le regard de Janet caressa les flacons d'argent, les parfums et les longs gants blancs sur la coiffeuse.

— Oui, je crois, murmura-t-elle.

— Mais tu as plus de deux cents dollars par mois d'argent de poche. Tu pourrais t'acheter ce que tu veux.

— Les grands magasins sont plus riches que moi.

Courtney rencontre un jeune homme, Anthony Neville, qui la séduit par sa ressemblance avec les héros blasés de Scott Fitzgerald.

ANTHONY NEVILLE, par un heureux hasard, se trouvait chez lui ce soir-là, dans son vaste appartement de l'hôtel Pierre. Quand il ouvrit la porte, Courtney comprit pourquoi Janet avait souri en disant : « *Je ne saurais le décrire.* » C'était un pâle jeune homme d'une vingtaine d'années, aux traits fins, aux épais cheveux noirs, au regard sombre, un peu maussade. Il se tenait immobile sur le seuil, en peignoir de bain blanc, une rose à la main.

— Qu'aimeriez-vous faire après dîner ? Nous ferons ce que vous voulez.

— Oh ! je ne sais pas. Qu'en pensez-vous ?

— Nous pourrions aller boire un verre quelque part. Je connais d'abominables petites caves à Greenwich Village. Ou, si ce genre ne vous agrée point, nous dirigerions nos pas vers un de ces caravansérails où les projecteurs, les miroirs et les boiseries passent pour être élégants. Ou encore, nous pourrions retourner au Pierre et faire monter du vin dans la chambre. Choisissez.

Elle ne réfléchit pas avant de lui répondre. On aurait dit que sa décision était prise depuis des temps immémoriaux, à son insu. Au fond de son cœur, elle se disait qu'il était ridicule d'avoir peur; elle avait déjà repoussé ses avances, et il n'était pas homme à insister lourdement. D'ailleurs, toutes les femmes devaient lui courir après. Courtney pensa qu'elle pourrait aisément le tenir à distance. Elle voulait simplement bavarder avec lui, le connaître mieux. Mais tout en se tenant ces raisonnements, elle savait qu'elle n'y croyait qu'à moitié. Avec Anthony, il n'y avait rien à décider. Les choses qui devaient arriver arrivaient, tout simplement.

Ce fut tout aussi simplement qu'il posa la question, dans le taxi qui les emmenait au Pierre. Ils avaient été silencieux, en suivant Park Avenue. Courtney regardait par la portière en pensant à son premier jour à New-York, à toute cette étrange nouveauté, quand elle s'était demandé ce que cette ville lui gardait en réserve. Elle n'aurait jamais deviné qu'elle y trouverait un être comme Anthony. Il avait posé sa main sur sa cuisse. Le geste ne la choqua pas. C'était une simple manifestation d'amitié.

— Quand est-ce que cela vous est arrivé ? demanda-t-il à voix basse.

— J'avais seize ans, répondit-elle sans hésitation.

— Seize ans... Comme c'est merveilleux.

Pas si merveilleux que ça, pensa-t-elle avec amertume. Pas tellement romanesque, et plutôt désespérant.

— Combien ?

Courtney fut gênée. Elle n'osait lui avouer qu'elle n'avait eu qu'un seul amant, de peur de paraître trop jeune. Elle se tut.

— Tant que ça ? demanda-t-il encore, avec un sourire.

— Oh non ! Non, pas du tout, ce n'est pas ce que je voulais dire.

Voilà. C'était la gaffe, mais elle ne pouvait en dire davantage. Elle se sentait terriblement enfant.

Anthony sourit mais n'insista pas. Il n'y avait rien d'autre à dire.

Peu à peu Courtney se lasse d'Anthony Neville. Elle a rencontré un jeune homme plus âgé, Charles Cunningham; auprès de lui, Courtney apprend à juger ceux qui l'entourent.

— C'EST comme le comte. C'était un type très bien, un chic copain. Il s'est mis à boire à treize ans, tout comme Janet. Il y avait de l'alcool à gogo, chez lui, et il a commencé en jouant, comme les petites filles qui mettent les souliers à hauts talons de leur mère, pour imiter les grandes personnes. Le père du comte était un homme épatant, un excellent avocat. Il est mort quand le comte avait dix ans, et depuis le gamin a été chef de famille et chevalier servant de sa mère. C'est pitoyable.

Il se tourna vers Courtney, lui sourit et passa son bras sous le sien.

— Mais personne ne nous demande de résoudre le problème de la génération perdue. Il y en a tant qui se perdent. Un de plus, un de moins... Allons dans un endroit calme et vieux-jeu, comme le Vingt-et-Un. Un louche speakeasy pour nos parents, c'est devenu pour nous un symbole de la correction et des convenances.

Mais Janet Parker ne trouve pas d'amis et tourne mal.

— JANET est une fille épatante. Je vous ai dit qu'elle était ma meilleure amie.

— Ah ! je vous en prie, ne la défendez pas. Moi aussi je la trouve épatante, mais vous savez parfaitement ce que je veux dire.

— Ma foi, oui. Mais c'est dommage qu'elle se laisse aller comme ça.

— Une jeune fille peut très bien mener la vie que mène Janet, et en faire dix fois plus, car il faut tenir compte des calomnies et des ragots, sans que ça se sache. On dirait vraiment qu'elle met son point d'honneur à se tenir mal.

— C'est la première chose intelligente que j'entends dire de Janet. Elle tient justement à ce que ça se sache. Et surtout à ce que ses parents le sachent, pour qu'ils aient mal.

Janet contempla son père en silence, pensive soudain. Courtney se demanda ce qu'elle allait dire.

— Non, non, je ne vais pas m'en aller. Je suis ta fille et nous n'en avons pas fini l'un avec l'autre. Tu ne m'as rien donné, qu'une famille dont je rougis et une maison que je hais. Mais je vais te faire payer. Je ne m'en irai pas. Ce serait trop commode. Je vais rester, et tu vas m'entretenir jusqu'à ce que j'aie fini mes études. Je n'ai pas l'intention de te faciliter les choses.

M. Parker se leva et renversa sa chaise. Il saisit son verre de whisky et le jeta à la tête de sa fille. Dans sa rage, il manqua son coup et le verre alla s'écraser contre le mur, répandant l'alcool sur l'épais tapis. Il sentait qu'il avait perdu la partie, que son affection maladroite pour cette enfant qui lui ressemblait tellement par son ardeur combative ne lui permettrait pas de la chasser, et qu'il était condamné à la solitude. Il quitta la pièce, tête basse, et elle le regarda partir, l'air triomphant. Prenant la bouteille de whisky et un autre verre, il disparut dans le living-room.

Sa femme était dans sa chambre, en proie à une crise de nerfs, affolée par l'écroulement de sa famille, la fureur de son mari, la rage de sa fille. Cette rage et cette folie de destruction terrifiaient la pauvre femme, qui n'y comprenait rien. Elle s'était enfermée à clef, seule, comme elle l'avait fait toute sa vie.

Un grand silence tomba sur la maison. Dans la cuisine, la bonne comprit qu'une fois de plus l'ouragan s'était apaisé et elle se mit à faire la vaisselle, en fredonnant à mi-voix, comme un enfant qui siffle pour se rassurer.

Courtney se détachera bientôt tout à fait de son ancienne bande. Elle a passé victorieusement la crise de croissance. Janet, abandonnée de tous, rentre au foyer de ses parents qu'elle avait fui.

— OUI, disait Janet, je suis revenue. Mais ce n'est pas à cause de toi. Je ne tenais pas plus à rentrer que tu n'avais envie de me revoir. Mais tu pourrais au moins faire semblant d'être satisfait.

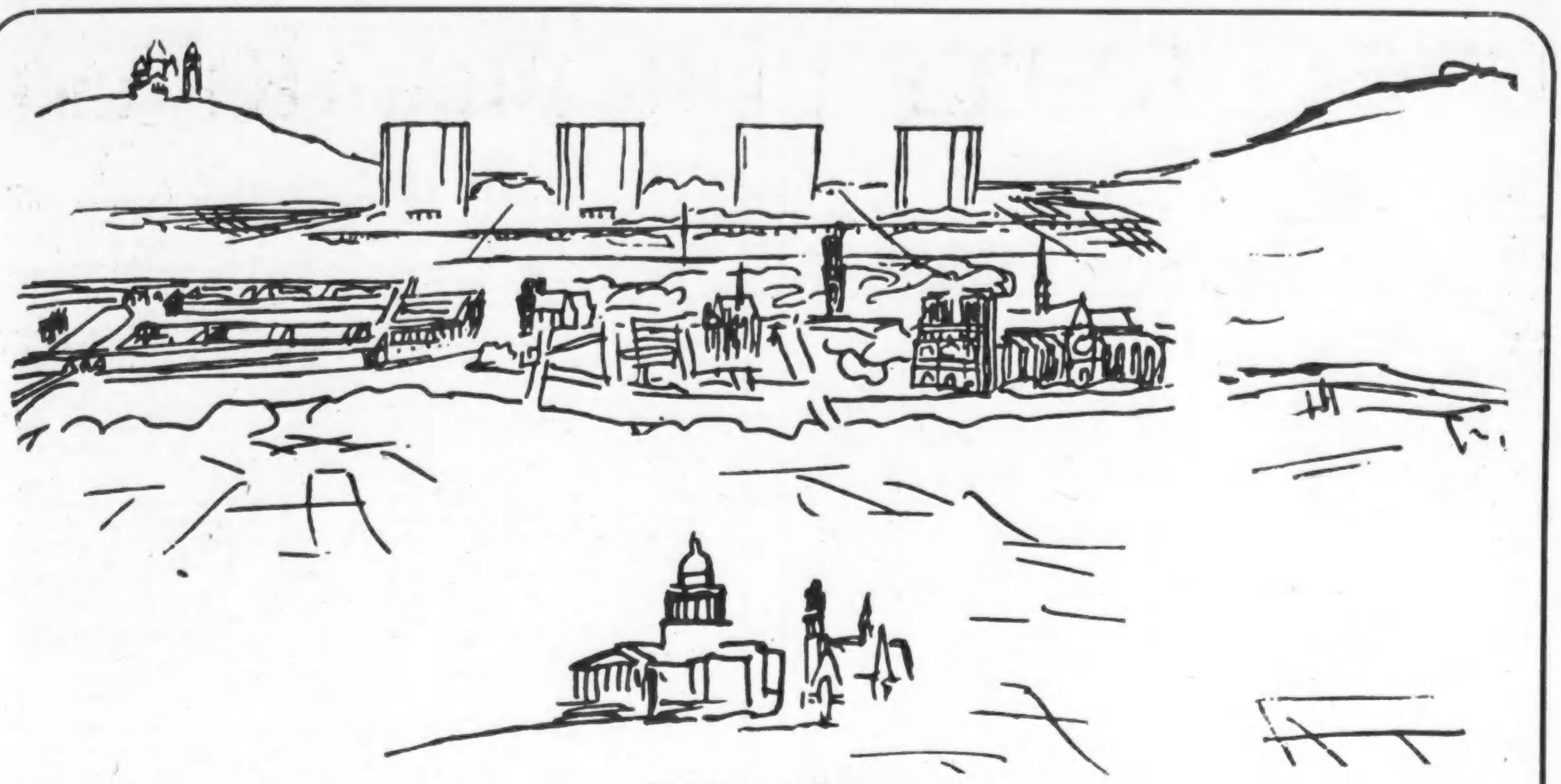
Mr. Parker ne dit rien et contempla son verre de whisky.

— Ta mère est partie, dit-il. Quand tu es allée vivre chez cette fille, elle a eu une crise. J'ai fait venir son psychanalyste, et il a dit qu'il valait mieux la renvoyer à la maison de santé.

Il regarda sa fille, raide et droite dans sa robe noire collante, la bouche mauvaise, l'expression haineuse. « Comment pourrais-je être satisfait, alors que tu as brisé la vie de ta mère, et la mienne ? »

Il posa son verre et s'avança vers elle. Pour la première fois de sa vie, Janet eut peur de son père, de son regard dur, sans expression. Elle lui tint tête et ne recula pas. Froidement, de toute sa force, le père gifla sa fille. Elle fit un pas en arrière et soudain, sans savoir comment, par un instinct primitif et incontrôlable, une rage folle s'empara d'elle et elle mit ses mains autour du cou de l'homme qu'elle aimait et haïssait tant. Il tomba sur elle et la fit choir sur le divan, l'écrasant de tout son poids, comme l'aurait fait un amant. Elle était terrifiée. Tout cela devenait trop horrible, trop étrange. Epuisée, elle détourna la tête et pleura. Il sentit le corps de la jeune fille se détendre et il s'écarta, puis se leva et s'approcha de la fenêtre. « Dieu merci, songea-t-elle, Dieu merci, il est parti. » Elle le voyait près de la fenêtre, la tête dans ses mains, honteux et désespéré. Le silence fut rompu par un coup de klaxon. Un train passa au loin. La tête en feu, Janet se redressa et courut s'enfermer dans sa chambre. Pour meubler l'horrible silence de l'appartement, elle mit son pick-up, augmenta la puissance du son au maximum. Le disque de Stan Kenton, *Capitol Punishment*, emplit la pièce de ses accords discordants, dans une cacophonie de cauchemar, et la jeune fille se jeta sur son lit, au-delà des larmes, au-delà de toute émotion, atterrée par la scène qui venait de se passer.

Le disque recommença, la machine ne s'arrêtait plus. Enfin, Janet se leva et s'approcha de la fenêtre. Elle regarda Park Avenue dans le crépuscule. Les taxis passaient sur la chaussée, onze étages plus bas, longeaient le Park, ces mêmes taxis qui l'avaient conduite si souvent vers des bars, des surprise-parties, des boîtes de nuit, dans un monde où elle avait trouvé, l'espace d'une soirée, l'illusion de la joie ou de l'amitié. C'était l'heure où la ville se redresse dans l'attente de la nuit plus calme. L'heure la plus solitaire de la journée. Elle s'agenouilla sur le rebord de la fenêtre, toute crainte envolée. Elle hésita un court instant. Et puis, d'un seul coup, brusquement, elle se jeta dans le vide.



UN PROJET POUR PARIS.
Dans l'esprit de Louis XIV.

bitation sur pilotis, aligner côte à côte ses gratte-ciel, comme il le proposait pour Paris ? Il n'y songe pas une seconde. Il tient compte des impératifs du projet : habitations peu coûteuses, 110 m2 par famille, chaleur éprouvante. Et il fait surgir de terre une ville dont les maisons ne dépassent pas un étage. En revanche, il va pouvoir appliquer pour la première fois la règle des 7 V : tout un système de voies de communication ayant chacune leur fonction, assurant l'indépendance du piéton et de l'automobile et prévoyant des trajets spéciaux pour les transports publics, les autos particulières, le cheminement des écoliers, etc.

Les grands voyages

« *Je suis un grand voyageur* », dit-il, en faisant allusion à ses travaux qui l'ont conduit sous tous les cieux, à ses cités qu'on le charge de construire partout, sauf en France.

Cela aura été son destin d'aller ains' d'une ville à l'autre, d'un pays à l'autre, à la fois pour diffuser ses idées et en trouver de nouvelles qui viennent alimenter son inspiration.

— *A treize ans,* explique-t-il, *j'ai quitté l'école sans diplôme, sans brevet. Mon père était émailleur de montres à La Chaux-de-Fonds... On voulait faire de moi un graveur de boîtiers de montres, je suis parti à pied, sac au dos : j'ai traversé l'Italie, l'Europe, je suis allé jusqu'en Asie mineure. J'ai observé tout : comment les maisons, les temples, les routes et les églises sont faits. Gagnant ma vie en chemin, travaillant sept heures par jour, j'ai découvert l'architecture par moi-même.*

Ses périgrinations le conduisent aussi à Paris. Chez Perret, il s'initie à la technique balbutiante du béton armé (qui pour la première fois est utilisé par un architecte, à Paris, en 1896).

Bientôt, il présente son premier projet : l'école de La Chaux-de-Fonds. La municipalité ne retient pas ses plans. Ce n'est pas une raison suffisante pour expliquer son départ, mais dès ce moment, sans doute, il envisage de quitter la Suisse. Et en 1917, alors qu'il partait pour Francfort où il devait surveiller des travaux de lotissement, il change soudain d'avis. A l'employé qui lui remet son passeport, il déclare : « *Je vais à Paris. Durée du séjour : illimitée.* » Il deviendra Français en 1930.

Il lui faudra peu de temps pour s'imposer. Il n'a guère de référence (une villa construite en 1916 en béton et briques fortement influencée par Perret avec lourdes corniches, œil de bœuf, etc.), mais il va créer avec le peintre Amédée Ozenfant une revue : *L'Esprit nouveau*, dont les premiers numéros, en octobre 1920, font sensation. Grâce à elle, il va pouvoir diffuser ses idées. Elles paraissent alors si neuves que de tous les pays pleuvent des lettres d'admiration. Il commence à écrire aussi. Ses œuvres complètes comptent près de cinquante volumes. Les congrès internationaux d'architecture moderne fondés à La Sarraz en 1928 et qui groupent les architectes de vingt et un pays en une confrérie ardente de travail, lui permettent encore de s'exprimer.

Déjà, il atteint le grand public et il provoque ses premiers scandales aux Arts décoratifs de 1925 et à l'Exposition des Arts et Techniques en 1937.

Quand, en 1933, les architectes de vingt et un pays ont signé la charte d'Athènes, la déclaration des droits et des devoirs de l'urbanisme, Le Corbusier a gagné sa partie. Il est considéré comme un maître par ses pairs. Quand il explique aux Américains que leurs gratte-ciel sont trop petits et mal plantés, nul maintenant ne se permet de sourire. Oui, la victoire est bien là, toute proche, à portée de la main.

Pourtant, quand, bien des années plus tard, l'Académie royale d'architecture de Londres lui remettra sa médaille d'or, Le Corbusier commencera son discours de remerciement par cette phrase amère :

— *Je suis un raté. J'ai tout raté dans ma vie.*

Ce jugement sur lui-même aurait été vrai s'il s'était retiré au sommet de ses œuvres complètes, loin de la mêlée, mais il n'abandonne pas la lutte, il ne cesse de semer un peu partout. Il sait que chacun de ses immeubles en suscite d'autres.

— *New-York porte ma greffe de ville radieuse,* dit-il par exemple. *Un arbre greffé, un jour portera de nouveaux fruits. A chaque jour sa peine, à chaque an sa récolte.*

INFORMATION

Flagrant délit

LA déclaration de Jean-Paul Sartre publiée dans notre précédent numéro a eu un tel retentissement qu'en dépit d'une augmentation sensible des numéros de « L'Express » mis à la disposition des acheteurs, bien des kiosques se sont trouvés démunis.

Nous avions cependant fait les plus larges prévisions.

L'ensemble de la presse française et de la presse étrangère a donné à cette déclaration le plus large écho. Quelques journaux de droite, dont les sentiments l'emportent sur le sens de l'information, ne se sont résignés à en reproduire des bribes qu'en s'abstenant d'en donner la source.

Peu importe.

Mais il est intéressant de noter que, samedi matin, au cours de sa revue de la presse hebdomadaire, la radiodiffusion française a purement et simplement ignoré l'existence d'une déclaration de J.-P. Sartre.

Le rédacteur chargé de cette revue de presse a remarqué, à cette occasion, que pour la troisième fois consécutive, «L'Express» avait été éliminé du paquet de journaux qui lui sont remis pour qu'il puisse effectuer son travail. Et il a adressé une protestation à sa direction.

Le « journal parlé », bien entendu, n'a même pas fait allusion au texte de Sartre.

La plupart des hommes de radio font leur travail d'information dans des conditions de plus en plus difficiles, et si nous nous abstenons volontairement de citer ici des noms, c'est parce que nous risquerions d'être injustes en incriminant des fonctionnaires, fussent-ils haut placés, qui ont été dépouillés de leurs moyens d'action.

Les événements se prêtent rarement à un flagrant délit « d'information dirigée ». Cette fois, le constat est dressé.

CISOWSKI.
Une étoile.

LA DUCHESSE DE WINDSOR
Une vedette

JE, TU, IL...

● **AUGUSTE LEBRETON**, 42 ans, écrivain officiel du milieu (« La Loi des rues », « Les Hauts Murs », vient de publier un roman à la gloire de la police parisienne « Rafles sur la ville ». Avant de l'écrire, il a passé deux mois avec la quatrième brigade territoriale du commissaire Levitre, de jour et de nuit, ce qui lui a permis d'assister à l'arrestation de « truands » qui étaient ses amis.

∴

● **THADÉE CISOWSKI**, 29 ans, footballeur, a réussi l'exploit de marquer cinq des six buts qui ont permis à l'équipe de France de battre (6 à 3) la Belgique à Colombes. C'est une prouesse unique dans les annales du football. Au cours des rencontres internationales, aucun joueur n'avait, jusqu'à présent, marqué plus de quatre buts (Kocsis, en 1954, pendant le match Hongrie-Allemagne). Toutefois, Lc[illegible]ouse, en 1952, et Bambrick, en 1930, marquèrent chacun six buts à l'occasion des rencontres de Ligues Angleterre-Irlande et Irlande-Galles. Cisowski, pour sa part, a même réussi à marquer vingt et un buts au cours d'un match de juniors avec Piennes.

∴

● **JUAN NEGRIN**, 64 ans, ancien président du gouvernement espagnol, est mort à Paris des suites d'une crise cardiaque. Pour les Espagnols il symbolisait l'esprit de la résistance à Franco. Ce professeur de physiologie de la Faculté de médecine de Madrid était venu à la politique au moment de la guerre civile : il entrait en 1936 dans le gouvernement de Largo Caballero, auquel il devait succéder quelques mois plus tard. Jusqu'aux derniers combats, il se multiplia sur le front et s'efforça d'obtenir des nations amies le matériel indispensable. Le 7 mars 1939, il prenait avec son gouvernement le chemin de l'exil.

∴

● **LA DUCHESSE DE WINDSOR**, la cinquantaine, écrivain, fourreau velours cardinal, et chou de velours bleu sur la tête, a organisé une réception au Cercle Interallié pour donner toute la publicité nécessaire à la sortie en librairie de ses « Mémoires ». On l'a beaucoup photographiée. Autant que Minou Drouet.

TEST

Avez-vous un bon système de défense ?

NOUS vous proposons ci-dessous dix situations concrètes : vous allez indiquer par une ou deux phrases comment vous réagiriez devant chacune d'elles. Dans chaque cas donnez votre première réponse, la plus spontanée.

1. Si vous attendez un ami qui arrive avec une demi-heure de retard au rendez-vous, que lui dites-vous en l'accueillant ?

2. Si quelqu'un est chargé d'un travail que vous auriez aimé faire ou prend une situation que vous auriez aimé avoir, quelle réflexion vous faites-vous ?

3. Quelqu'un essaye de prendre votre tour dans une queue, que faites-vous ?

4. S'il arrive que quelqu'un vous injurie, que faites-vous ?

5. Un ami vous a emprunté un vêtement, il vous le rend taché, que faites-vous ?

6. Votre tailleur ou votre couturière vous fait venir une troisième fois chercher un vêtement qui n'est pas prêt, et s'en excuse, que lui dites-vous ?

7. Votre marchand vous vend des fruits dont quelques-uns sont gâtés : vous vous en apercevez après avoir payé, que faites-vous ?

8. Si on vous bouscule dans la rue, quelle est votre première réaction ?

9. Si vous surprenez une manifestation de tendresse chez une personne dont vous êtes amoureux vis-à-vis de quelqu'un d'autre, quelle est votre première réaction ?

10. Si, dans un travail collectif, vous avez l'impression que vous travaillez plus que les autres, quelle est votre première réaction ?

RÉSULTATS

VOICI la liste des réponses possibles à chaque situation.

Soulignez, dans cette liste, les réponses que vous avez données ou les réponses analogues à celles que vous avez données.

Chaque type de réponse a été affecté d'un signe : +, ⊙, △, ■ et ⊕.

Comptez le nombre de vos réponses à ranger dans chaque catégorie.

Par exemple, vous pourrez trouver 5 +, 2 ⊕, 2 △ et 1 ■.

En principe vous devez totaliser 10 signes, cependant il se peut que des réponses puissent être classées dans deux catégories, par exemple △+ ou △⊙.

1°) + Reproches. Il ne faut pas te presser. Tu me fais perdre mon temps. Je regarde ma montre ostensiblement, etc., etc.

\+ Je suis déjà parti, quand il arrive. Un autre que moi serait déjà parti...

⊙ Je l'accueille en manifestant ma satisfaction...

⊙ Ne te tracasse pas. Tout le monde peut avoir des contretemps.

■ Je ne dis rien.

2°) + Il n'y arrivera pas. Il aurait pu m'en parler.

⊕ Tant pis pour moi. J'ai attendu que ça m'arrive tout cuit.

■ Ça ne me regarde pas. Pas de veine.

3°) + Je manifeste violemment mon mécontentement.

⊙ Je me dis : il est sans doute plus pressé que moi.

△ Je réagis poliment. Je crois que j'étais avant vous. J'essaye de reprendre mon tour.

4°) + J'ironise. J'en ris. Je dis des injures plus grosses. Je me dis : quel imbécile !

△ Je m'adresse calmement à lui. Je lui demande : qu'est-ce que vous voulez ?

■ Je ne réponds pas.

5°) + Je peste quand il est parti.

\+ Je lui fais discrètement un reproche.

\+ Je le lui rends pour qu'il le fasse nettoyer.

\+ Je me promets de ne plus prêter de vêtements.

■ Je le détache.

6°) + Je suis désagréable. Je lui dis qu'il aurait pu me prévenir. Je me dis en moi-même que je ne lui donnerai plus de travail.

⊙ On ne fait pas toujours ce que l'on veut.

△ J'essaye de m'assurer que ce sera prêt pour la prochaine fois.

7°) + Je lui rends ses fruits, en le lui faisant remarquer.

\+ Je lui dis de me les changer, sinon j'appelle un agent.

\+ Je me promets de ne pas y retourner.

⊕ Je me dis : c'est ma faute, j'aurais dû faire attention.

⊙ Je me dis : ça peut arriver. Ces fruits n'étaient pas chers.

△ Je lui demande de les changer.

△ La fois suivante, je le lui dis et lui demande de faire attention.

■ Je ne dis rien.

8°) + L'animal. Le maladroit. Je lui lance un regard furibond.

⊕ Je demande pardon (en pensant que j'ai été maladroit).

△ Je pense qu'il aurait pu s'excuser et je demande pardon.

■ Je ne dis rien.

9°) + Je me dis : attention, tu vas voir. Je lui demande des explications (à la personne aimée).

\+ J'ai envie de gifler l'autre.

△ Je me demande si je ne me suis pas trompé sur la signification de cette manifestation.

■ Je m'en vais. Je ne dis rien.

10°) + Je m'en prends aux autres.

⊕ Je me laisse faire, en me disant que je suis trop brave.

△ Je leur demande de m'aider un peu. Je revendique le même travail que les autres.

△ De temps en temps je fais un tour ou je prends un congé pour compenser.

■ Cela m'est égal. Je ne dis rien.

INTERPRETATION

Cette épreuve vous donne une idée de vos méthodes de défense dans les relations sociales. Devant une privation ou une attaque, vous avez en gros cinq réactions possibles :

- Attaquer autrui à son tour. Comportement agressif.
- S'en prendre à soi-même. Auto-accusation.
- Essayer de minimiser l'agression. Bienveillance.
- Essayer de modifier la situation. Comportement actif.
- Se replier sur soi. Comportement passif.

SI VOUS COMPTEZ :

- 6 ou plus de réponses de la catégorie +, vous êtes plutôt facile à blesser, irritable, agressif, combatif.
- 2 ou plus de réponses ⊕, vous avez tendance à vous croire toujours en faute. Vous êtes agressif vis-à-vis de vous-même.
- 2 ou plus de réponses ⊙, vous vous mettez aisément à la place des autres. Vous essayez de minimiser et d'arranger les choses sur le plan affectif.
- 4 ou plus de réponses △, vous raisonnez la situation. Vous essayez de la prendre en main, de la transformer, de trouver une solution satisfaisante.
- 3 ou plus de réponses ■, vous préférez ne pas donner prise à l'agression. Vous vous rétractez.

VARIÉTÉS

FLEURS FANÉES DE MES AMOURS

une chanson inédite de MOULOUDJI

Fleurs fanées de mes amours
Dans les rues de Paris
Fleurs fanées de mes amours
Où vous êtes-vous enfuies ?

●

Parmi les ombres violettes
Gitans du quartier de la Villette
Fillettes des rues de Crimée
Dans ce quartier où fument les cheminées
De Ménilmuche à Rochechouart
A la Chapelle qui sent le fauve
Parmi les gars et filles qui rôdent
J'ai cherché... cherché sans espoir.

●

Fleurs fanées de mes amours
Dans les rues de Paris
Fleurs fanées de mes amours
Où vous êtes-vous enfuies ?

●

Palais-Royal de mes amours
Pont-Neuf où est resté mon cœur
Le soleil montre ses griffes d'or
Fripouille éblouie que je t'adore
Partout partout je suis allé
Dans l'ombre des amours passées
A l'île Saint-Louis j'ai retrouvé

●

Le goût de ton premier baiser
Fleurs fanées de mes amours
Dans les rues de Paris
Fleurs fanées des mes amours
Où vous êtes-vous enfuies ?
J'ai cherché... cherché vainement
Dans les rues de Paris
J'ai cherché... cherché vainement
Le cerf-volant de mes vingt ans.

DISQUES

Un message

DEBUSSY

Etudes pour piano par Walter Gieseking. (1 d. 30 cm. 33 t. FCX 483, Columbia.)

Comme les Etudes de Chopin, celles de Debussy se situent sur un plan où les problèmes techniques deviennent des sources de pure invention musicale. Paru au moment de la mort de Gieseking, ce disque est un message sur lequel les pianistes devraient se pencher longuement car il est plein de surprises et d'enseignements.

Une pièce que l'on entend rarement, intitulée *D'un cahier d'esquisses*, complète l'enregistrement que l'on peut avoir en présentation de luxe ou en présentation « standard ».

→

Incertain Mouloudji

MOULOUDJI chante à Bobino quatorze chansons. C'est un événement, car depuis deux ans, il n'avait pas trouvé une minute pour préparer un tour de chant. Il chante d'ailleurs comme s'il était chez lui, fredonnant pour son seul plaisir. Il oublie le public ou tout à coup le sollicite trop.

S'il était encore à l'âge du livret scolaire, le professeur écrirait: « Trop de facilité. Pas assez d'application. » Seulement Mouloudji a 34 ans et il n'est plus l'enfant prodige que Marcel Duhamel et Jacques Prévert ont recueilli dans les ruelles des Buttes-Chaumont. Il n'est plus le gamin inquiétant de *La Guerre des gosses* ou des *Disparus de Saint-Agil*.

Il n'est plus l'adolescent qui écrivait des poèmes au premier étage du Café de Flore, en faisant corriger ses fautes d'orthographe par Simone de Beauvoir.

Il est devenu, « poussé par le hasard », un chanteur à succès.

Il aurait peut-être mieux aimé jouer la comédie, écrire ou peindre, et comme il ne sait pas choisir, qu'il est doué pour tout, il est tantôt auteur dramatique (*Les Sargasses* a été joué à l'Œuvre et Vitaly a retenu *Les Baladins*), écrivain (*Enrico* a eu le prix de la Pléiade, et son prochain livre, *Les larmes*, histoire d'un enfant prodige, paraîtra bientôt chez Gallimard) ou peintre (il en est à sa troisième exposition).

Mi-Algérien, mi-Breton, mi-paresseux, mi-débordé. Mouloudji, incertain, flotte au gré des arts. Cette disponibilité fait son charme, peut-être pas sa force. Mais les baladins séduisent encore les cœurs en douceur.

BONAPARTE
PLACE SAINT-SULPICE
unanimité
de la Critique
au Festival de Cannes 1956
unanimité
de la Critique à Paris pour
carrousel de fête
LES FILMS MARCEAU

TNP

Dimanche 18 novembre à 21 h. et dimanche 25 novembre à 14 h.	MOLIERE **L'ETOURDI**
Dimanche 18 novembre à 14 h. et dimanche 25 novembre à 21 h.	MARIVAUX **LE TRIOMPHE DE L'AMOUR**
Samedi 24 novembre à 20 h.	SHAKESPEARE **MACBETH**

100 à 500 francs

LOCATION : Chaillot, 11 à 18 heures ; et par téléphone : PAS. 56-31, 15 à 20 heures, au moins trois jours à l'avance

LOUEZ VOS PLACES
AGENCE LA MADELEINE
Tous les jours et Dimanches de 9 à 21 h.
OPE 97-93 LIVRAISON DOMICILE
14 BOULEVARD DE LA MADELEINE

Assurez-vous une réception toujours parfaite...

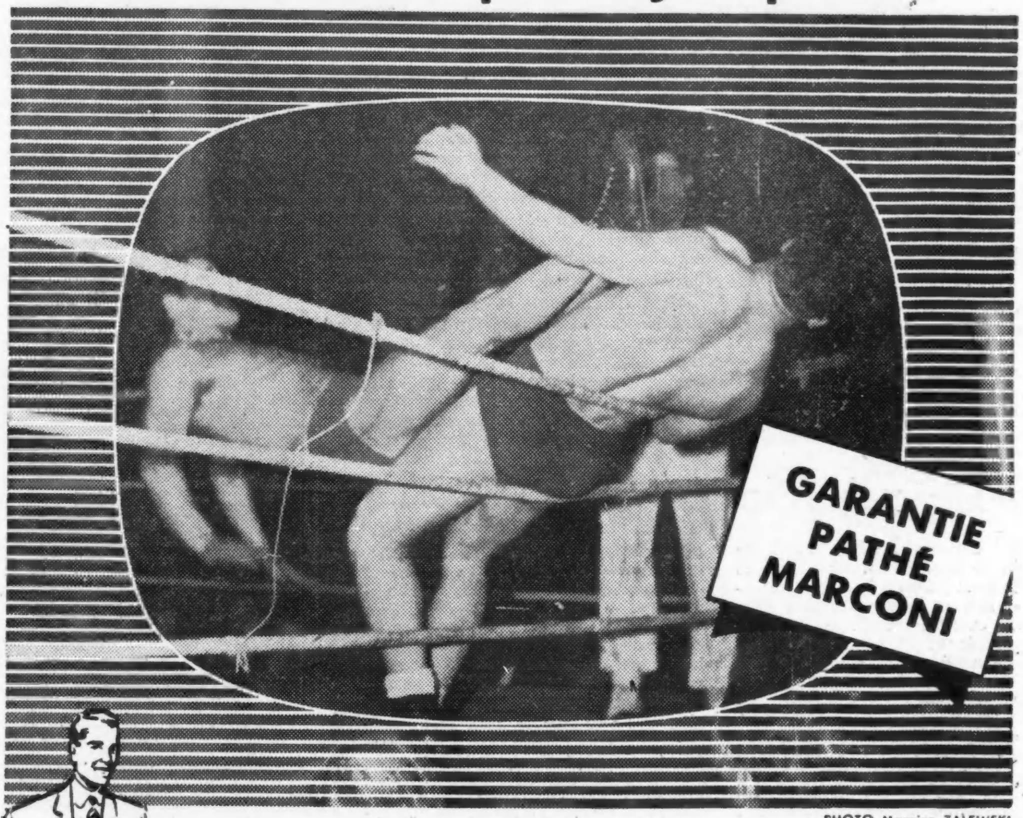


PHOTO Maurice ZALEWSKI

4 questions à vous poser avant d'acheter un poste de Télévision

- Êtes-vous près ou loin de l'émetteur ?
- Voulez-vous un grand écran ou un écran géant ?
- Désirez-vous un coffret ou un meuble ?
- De quels émetteurs dépendez-vous ?

Il y a chaque fois un téléviseur multicanaux LA VOIX DE SON MAITRE qui correspond exactement à vos besoins.

Ces appareils se font en coffret et console type grand écran 43 cm. et écran géant 54 cm.

Les appareils La Voix de son Maître ont 10 ans d'avance

NOTE IMPORTANTE : Il existe un modèle TRI-STANDARD qui permet de recevoir, dans certaines régions, les stations 819 lignes : France, Belgique, Luxembourg et 625 lignes : Allemagne, Suisse, Italie.

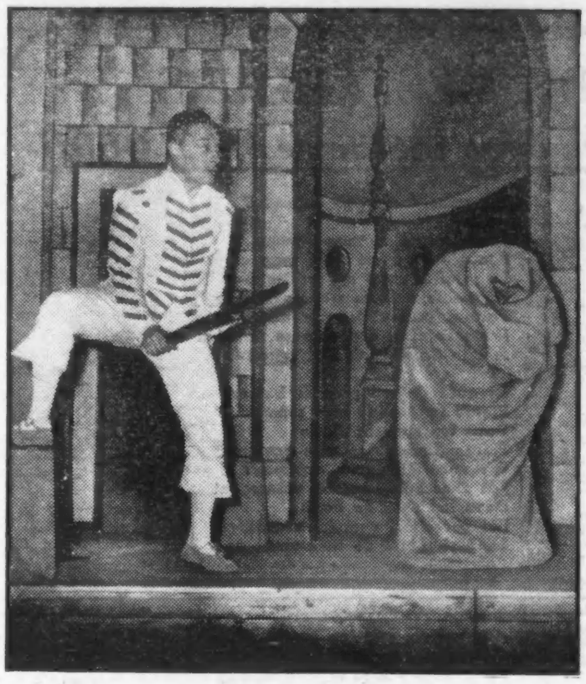
- Triple contrôle automatique de
  - stabilité horizontale (A.F.C.)
  - volume sonore (A.V.C.)
  - contraste de l'image (A.G.C.)
- Prise pick-up Haute-fidélité

La Voix de son Maître

PRODUCTION PATHÉ MARCONI

Demandez au spécialiste LA VOIX DE SON MAITRE le plus proche de votre domicile, le catalogue illustré qui vous renseignera sur la gamme complète des téléviseurs modèles 1957.

LA VOIX DE SON MAITRE



« Scapin » a l'Atelier.
Janséniste.

« Scapin » au Français.
Ensoleillé.

CINÉMA

Rien que des images

TILL L'ESPIÈGLE
film français de Gérard Philipe avec Gérard Philipe.
(Berlitz, Paris, Wepler).

DECEPTION. Gérard Philipe sera peut-être un jour un grand metteur en scène. Il ne l'est pas encore. *Till l'Espiège* est un joli album d'images ; mais des images, même inspirées par Brueghel, ne suffisent pas à faire un film. Il faut encore autre chose, une histoire, des personnages, du rythme, de la vie.

Un commentaire qu'on dirait arraché à un pesant manuel d'histoire rejette déjà les héroïques facéties de Till dans un univers plus pédagogique que récréatif. Ses exploits contre les troupes espagnoles qui opprimaient le peuple flamand au XVI[e] siècle s'ajoutent laborieusement les uns aux autres sans jamais faire progresser l'action.

Till lui-même n'est qu'une silhouette. Qu'il se balance dans les airs au bout d'une corde ou qu'il fasse le bouffon à la cour du duc d'Albe, il ne devient jamais un de ces héros de films avec qui le spectateur frémit et s'enthousiasme. Et puis, ce feu-follet révolté, Gérard Philipe l'aurait peut-être admirablement interprété il y a dix ans ; aujourd'hui, ses éclats de rire et ses galipettes sont de grimaçantes caricatures des débordements de la jeunesse.

Mais Gérard Philipe est trop malin et trop doué pour ne pas prendre sa revanche.

★

On ne perd rien pour attendre

L'HOMME AUX CLEFS D'OR
film français de Léo Joannon avec Pierre Fresnay et Annie Girardot (Marignan-Français).

LE mérite de Léo Joannon dans cette affaire de vilains J3 persécutant leur professeur d'anglais est de n'avoir pas fait un film à thèse héroïque sur la justice, la morale, l'enfance délinquante. Bien sûr, les beaux sentiments résonnent dans *L'Homme aux clefs d'or*, mais assez discrètement pour laisser la place à un film presque policier, où la vengeance est un plat qui se mange glacé.

Effets attendus, conclusion attendue, que l'on attend pourtant. Le film est construit comme un tank. On en apprécie la solidité, plus que la ligne.

Grand patron ou bon apôtre, Pierre Fresnay, qu'il soit petit professeur de province ou, attaqué dans sa réputation, qu'il devienne portier d'hôtel, utilise toujours le même jeu à toute épreuve. Infaillible mais lassant.

Parmi les personnages veules et arrogants, froids et sans scrupule, il y aura désormais de la place pour les yeux cernés et le sourire vainqueur d'une débutante, Annie Girardot.

A voir :

En exclusivité :

● **Un condamné à mort s'est échappé** (pudique Bresson) ● **Queen Kelly** (un Stroheim inédit) ● **Grand-Rue** (une chronique espagnole) ● **La Traversée de Paris** (à cause de Bourvil) ● **Gervaise** (Clément traduit Zola) ● **L'Homme qui en savait trop** (un Hitchcock) ● **Tu enfanteras sans douleurs** (trois courts métrages de qualité).

Nous vous rappelons :

● **Eléna et les hommes** (Gaumont-Théâtre, George-V, Aubert) ● **Attaque** (Ciné-Etoile) ● **La Ruée vers l'or** (Reflets) ● **Un petit carrousel de fête** (Bonaparte) ● **L'Equipée sauvage** (Studio Bertrand) ● **L'Insoumise** (Studio Parnasse).

Le miracle de Bresson

DOUZE ans après « Les Dames du Bois de Boulogne », six ans après « Le Journal d'un Curé de campagne », Robert Bresson jalonne d'un nouveau chef-d'œuvre une carrière, faite de patience et d'inflexibilité, qui exprime sans doute la plus singulière et la plus audacieuse des expériences cinématographiques. Avec « Le Journal d'un Curé de campagne », Bresson semblait avoir atteint les limites du dépouillement ; « Un condamné à mort s'est échappé » (1) recule encore ces limites et, paradoxalement, fait jaillir au plein cœur de l'abstraction une nouvelle source d'eaux vives cinématographiques.

Rien de plus concret pourtant que le point de départ du film. Il s'agit d'un authentique épisode de la résistance : l'évasion du lieutenant Devigny, condamné à mort par les Allemands et enfermé en 1943 au fort de Montluc d'où il était inimaginable que l'on pût s'échapper. Comme il l'avait fait avec le texte de Bernanos pour « Le Journal d'un Curé de campagne », Bresson se montre ici, avec la réalité, d'une fidélité scrupuleuse. Il a reconstitué un par un chacun des gestes du lieutenant Devigny à l'intérieur de sa cellule et qui a vu son film n'ignore plus rien des préparatifs d'une évasion. Il sait comment transformer une cuiller en ciseau à froid pour découper les panneaux d'une porte de chêne et tresser des lambeaux de chemises ou de couvertures pour en faire des cordes.

Des objets privilégiés

Mais — et c'est là où commence l'originalité de Bresson — autour des objets privilégiés que sont cette cuiller, cette corde ou le visage passionnément attentif du prisonnier (à qui un acteur non professionnel, François Leterrier, prête un regard admirable), Bresson littéralement fait le vide. Si bien que ce souci de réalisme, apporté à certains détails seulement, au lieu de nous introduire dans un univers quotidien, nous égare et nous entraîne peu à peu vers un autre univers, insolite, où Bresson situe la véritable action de son film.

De la même façon, Bresson utilise l'aventure du lieutenant Devigny à des effets très différents de ce qu'on pourrait attendre. On a dit que « Un condamné à mort s'est échappé » n'était d'un bout à l'autre qu'un long « suspense ». Cela n'est vrai qu'on apparence ou à condition de dépouiller ce mot de « suspense » de ce qu'on y introduit d'habitude, d'appel au frémissement ou à l'angoisse. Rien n'est plus frappant que le soin qu'apporte Bresson à perpétuellement « dédramatiser » son récit. Il n'y a jamais chez lui de corde qui menace de casser, de pierre qui, s'éboulant, va attirer l'attention d'une sentinelle. Et quand il en arrive à une scène dramatique, comme le mourtre d'une sentinelle allemande, eh bien ! elle se déroule derrière un mur, de manière qu'on n'en voie rien (voir pages 16 et 17).

Le refus de désespérer

C'est que Bresson, à l'inverse d'un Clouzot ou d'un Hitchcock, ne cherche jamais à jouer avec les nerfs du spectateur ; il fait seulement appel à son intelligence, à une sensibilité tout intérieure. Mais il le fait avec un art si élaboré et tant de conviction que loin de décevoir le spectateur, ce film grave et pudique finit par l'accrocher au même titre que n'importe quel film d'aventure. On oublie le sujet apparent du film : est-ce que le lieutenant réussira ou non son évasion ? pour se passionner pour son véritable sujet : combien de temps continuera-t-il à préparer cette évasion, alors qu'il sait qu'il n'a aucune chance de réussir ?

Car de même que « Le Journal d'un Curé de campagne » était avant tout un film sur la grâce, « Un condamné à mort s'est échappé » est avant tout un film sur le refus de désespérer. Et c'est le miracle de Bresson de parvenir à bouleverser un public habitué aux mélodrames les plus faciles par une histoire comme on n'en montre jamais à l'écran : l'histoire d'un homme qui sauve son corps parce qu'il n'a pas voulu perdre son âme.

Jean-Pierre VIVET.

(1) Gaumont-Palace, Biarritz, Madeleine.

THÉATRE

Scapin, Scapin et Scarpetta

LES FOURBERIES DE SCAPIN
LES 37 SOUS DE M. MONTAUDOIN
de Labiche à l'Atelier.
LES FOURBERIES DE SCAPIN
LES FACHEUX
à la Comédie-Française
MISÈRE ET NOBLESSE
de Scarpetta, adaptation de Braga et Fabbri au Théâtre d'Aujourd'hui (101, boulevard Raspail).

C'EST de Naples cette semaine que nous vient la bonne humeur, avec ces trois spectacles vivants et gais, qui ne sont pas chargés de messages ni d'intentions mais qui expriment un amour-passion du théâtre, turbulent et immodéré.

Les *Fourberies* de M. André Barsacq (en matinée à l'Atelier) sont dans la tradition du Vieux-Colombier. Dans un décor d'un goût napolitain un peu janséniste, M. Palau est un excellent Argante et M. Œttly tire toutes les ficelles du rôle de Géronte avec une malice qui fait plaisir à voir. Le Scapin de M. Georges Rollin est à la fois

Robert Bresson.
Inflexible.

Cabarets Dancings
AMIRAL BALZAC 56-66 J. RICHARD
BOULE BLANCHE 33, RUE VAVIN MONTPARNASSE DAN 78-98
Sensualités 57 !......
THE DANSANT tous les jours à 17 h. CLARIDGE
frede présente au CARROLL'S
3 spectacles de 23 h. à l'aube
TOT OU TARD VOUS ARRIVEREZ JUSTE !!!
36, rue de Ponthieu ELY. : 46-60
CLUB des CHAMPS-ELYSÉES THE tous les jours
Soirées : mercr., jeudi, vendr., samedi, dim.
PIERRE DUDAN Jean-Marie PROSLIER
Collège INN - 28, rue Vavin
F. RAYNAUD SULLY d'AUTEUIL 71-18
Puerta del Sol MUSIC-HALL ESPAGNOL 52, RUE PIERRE-CHARRON
Le SEXY 68, rue Pierre-Charron BAL : 25-18 SEXY RAMA avec Pierre DUDAN
LA VILLA Strip tease parade Revue nue
Restaurants
LIDO ELY. 11-61 LIDO ELY. 11-62 LIDO
UN SPECTACLE UNIQUE AU MONDE
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE "VOULEZ-VOUS?"
Revue de Guérin & Fraday
LA MAISONNETTE RUSSE DE PARIS
6, RUE D'ARMAILLE (ETOILE) - ETO. 52-49
PARKING FACILE - VODKA A VOLONTE
Les plus célèbres et succulentes spécialités russes :
ZAKOUSKIS, BORCHTCH, CHACHLIK, BŒUF STROGANOFF, etc.
font partie des déjeuners et dîners à 1.500 francs avec VODKA A VOLONTE
avec BLINIS, SAUMON et CAVIAR - 2.000 francs

exubérant et un peu mécanique. Il se dépense beaucoup, s'accroupit, saute, cabriole, mais on a un peu l'impression qu'il s'essouffle à courir après lui-même.

Au Français, dans un joli décor ensoleillé de M. Robert Hirsch, M. Jacques Charon fait aller bon train les jeunes comédiens de la maison : Mme Micheline Boudet, Zerbinette dont le rire cascade avec une science consommée ; M. Galabru, matamore de farce ; M. Jacques Toja, élégant et touchant Léandre. M. Michel Aumont fait un tour de force pour composer à son âge un Géronte qui tient à la fois du spectre dépenaillé et de la vieille dame. Et M. Robert Hirsch est un merveilleux Scapin. Il est capable de tout, il le sait, il le prouve : le voici en Charlot, en Guignol, en mauvais garçon gouape et nonchalant. Tout cela n'est peut-être pas d'une seule coulée, mais tout fait rire : c'est un spectacle qui rend heureux.

On joue avec *Scapin*, à l'Atelier, un excellent petit Labiche, bête, bourgeois et drôle comme du Labiche. M. Barsacq mène lui-même la danse, avec un sens de l'*hénaurme* peut-être trop prudent. Et au Français, *Les Fâcheux*, la pièce à sketches de Molière où M. Jacques Sereys fait un excellent numéro de pédant hurluberlu et agressif. Et M. Jacques Chazot a agrémenté de divins petits ballets d'opéra-comique cette farce des cassepieds et des Marie-Chantal du grand siècle.

Vaudeville napolitain

De *Scapin* à *Misère et Noblesse*, le vieux vaudeville napolitain (1886) présenté par la compagnie Fabbri, il n'y a qu'un pas. Le premier acte est plein de couleur et de couleur locale, la faim, la misère, mais aussi la paresse, les criailleries, l'emphase pittoresque. Puis c'est un vaudeville à quiproquos et reconnaissances à la manière de Labiche et de Feydeau (que l'auteur Eduardo Scarpetta traduisit d'ailleurs en italien), moins serré et plus décent. Mais si les effets comiques du texte sont un peu lents et trop prévus, la compagnie Fabbri y remédie par le mouvement, l'humour, le jaillissement des « gags ». Costumes, attitudes, gestes, accents, tout est mis en œuvre avec une suprême drôlerie par Mme Rosy Varte, MM. Jacques Fabbri, André Gille, Gabriel Jabbour, Claude Piéplu et dix autres. Heureux baptême pour la salle de l'Alliance Française où les compagnies qui portent nos espoirs et nos amitiés vont défiler mois après mois. Et heureuse semaine où trois bons spectacles, à la manière napolitaine, nous proposent de rire à travers nos misères.

★

Œdipe en sabots

L'OFFENSE

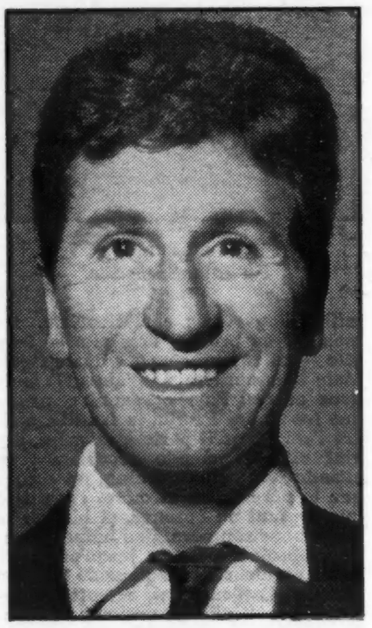
pièce en 4 actes de Georges Belmont au Studio des Champs-Elysées.

M. GEORGES BELMONT a sans doute eu vingt ans à l'époque où, avec un certain Jean Giono, on croyait rajeunir Homère ou Sophocle en les faisant retourner à la terre. Imaginez donc Jocaste et Œdipe en nobles paysans qui s'expriment avec une délicate simplicité (le biberon de l'esprit, le mauvais chaud de l'après-midi) sous l'œil de deux pauvres diables de dieux qui eux parlent en vers, mais interviennent sous la forme prosaïque du curé et du maire. Il y a quelques scènes assez fortes, des formules et des mouvements qui montrent une grande intelligence de la tragédie. Mme Yvette Etiévant est belle de passion contenue, de sincérité profonde ; M. Denis Manuel, juste et sympathique en Œdipe juvénile. Ils croient à ce qu'ils font et nous y font presque croire.

A voir

● **Requiem pour une nonne** (Faulkner et Camus) ● **Don Carlos** (un grand drame romantique) ● **Le mal court** (savoureux Audiberti) ● **Les oiseaux de lune** (Marcel Aymé poète) ● **Spectacle Marcel Marceau** (le monde du silence) ● **L'homme, la bête et la vertu** (Pirandello chez Létraz) ● **L'amour des quatre colonels** (les gaîtés de l'occupation) ● **Histoire de rire** (on ne rit pas seulement) ● **Cyrano de Bergerac** (pour les adultes aussi) ● **Adorable Julia** (Adorable Madeleine Robinson).

ANNIE GIRARDOT
Ingénue



MOULOUDJI
Incertain

MUSIQUE

Webern salle Gaveau

UNE salle aussi pleine que s'il s'était agi d'un concert consacré aux *Concertos Brandebourgeois* de Bach a acclamé, au premier concert du « Domaine Musical », des œuvres de Stravinsky et de Webern.

Le Cantique en l'honneur de Saint Marc, de Stravinsky, dont c'était la deuxième audition, après sa création à Venise, cet été (voir *L'Express* du 21 septembre 1956) montre les préoccupations du compositeur mis en contact, sur le tard, avec la musique dodécaphonique.

Les *Trois poésies de la lyrique japonaise*, que Stravinsky composa en 1913, sous l'influence directe de *Pierrot Lunaire* de Schoenberg, constituent, malgré leur brièveté, l'un des chefs-d'œuvre du compositeur et font terriblement regretter qu'il se soit ensuite éloigné pendant près de quarante ans de la véritable musique vivante de notre temps.

Mais le triomphe de la soirée fut pour deux œuvres de Webern : le *Concerto pour neuf instruments*, de 1934, et la *Deuxième Cantate*, sur un texte de Hildegard Jone, pour soprano, basse, chœurs et orchestre, composée en 1943. Ici, l'authenticité du style et du langage s'unit à une grande profondeur poétique d'inspiration.

Pour chanter les mélodies de Stravinsky et la cantate de Webern, le « Domaine Musical » avait fait appel à l'une des plus grandes interprètes internationales de la musique contemporaine : la Viennoise Ilona Steingruber qui, depuis bon nombre d'années, préfère mettre ses immenses ressources vocales et sa haute musicalité au service des œuvres les plus caractéristiques de notre temps, au lieu de faire, comme tant d'autres, la carrière commode et bien plus lucrative de « spécialiste » de Mozart, de Schubert ou de Brahms.

OPÉRA

Reprises

ON vient de reprendre *Kerkeb*, de Samuel-Rousseau, et *Jeanne au bûcher*, de Honegger, à l'Opéra.

Kerkeb, d'une parfaite vulgarité, n'a pas sa place au palais Garnier. Une consolation : cette reprise a fait valoir la renaissance de la troupe de chant de la maison. Sarocca, Bianco, Bouvier et tous les rôles secondaires ont splendidement chanté.

Jeanne au bûcher est toujours la belle représentation que l'on sait, parée des mêmes qualités et des mêmes insuffisances. Le défaut principal: les chœurs, qui chantent mollement, sans ferveur et sans foi. Peut-être un chef plus énergique en tirerait davantage. Mais bravo pour Claude Nollier, Doublier et Romagnoni, qui a trouvé là le meilleur rôle de sa carrière.

JAZZ

Art Tatum

ART TATUM vient de mourir. Il était considéré comme l'un des pianistes de jazz les plus éblouissants. Parce qu'il mettait parfois son talent au service d'un exhibitionnisme agaçant, qu'il abusait des ornements, des effets et des citations, et qu'il faisait trop souvent étalage de virtuosité pure, on a pu se demander si son « génie » n'était pas qu'une façade. Il rachetait pourtant ses excès par un *beat* solide, directement issu de Fats Waller, dont il se réclamait, et un sens très moderne de l'harmonie.

Parmi les disques actuellement en vente, l'amateur pourra choisir quelques faces de la série « The Genius of Art Tatum » (1), encore que certaines interprétations y donnent parfois lieu à des démonstrations d'un goût douteux. Tatum est bien meilleur, lorsqu'il est, pour ainsi dire, retenu par une bonne section rythmique, celle du fameux trio de 1943-44, par exemple, avec Tiny Grimes à la guitare et Slam Stewart à la contrebasse (2). Il brille autant comme accompagnateur que comme soliste dans deux disques récents, l'un en quartette avec le trompettiste Roy Eldridge (3), l'autre en trio avec le saxophoniste Benny Carter et le batteur Louis Bellson (4). On trouvera dans deux autres disques quelques-uns de ses meilleurs soli, dont un stupéfiant *Tiger Rag* (5).

(1) Barclay, 10 disques de 30 cm.
(2) Coral. CVM 40007.
(3) Barclay 3562.
(4) Barclay 3538.
(5) C.I.D. EUS 100538 et 100541.

EXPOSITIONS

Deux « négritudes »

LA peinture est une maladie comme une autre. Elle s'attrape à tout âge. Atlan, jeune et brillant professeur de philosophie, a été contaminé au cours d'un séjour à Sainte-Anne où il était parvenu à se faire interner pour échapper à la déportation, pendant la dernière guerre.

C'est là qu'il a commencé à peindre. Il continue. Après tout, n'est-ce pas à une aventure semblable que nous devons l'œuvre de Matisse qui se mit à dessiner, pour se distraire, pendant un séjour à l'hôpital ?

Les dernières toiles d'Atlan (1) témoignent d'un souci plus poussé de la composition. Tout en demeurant dans les limites non frontières de l'abstraction, on le sent préoccupé par le problème de la « lisibilité » de son œuvre. Cette préoccupation pourrait laisser présager une certaine mutation de l'œuvre du peintre si toutefois sa cote (en très forte hausse depuis quelques mois) lui permet de changer de manière sans perdre pied.

On a reproché à Atlan, lors de ses débuts, de s'inspirer de Hartung. Rien ne paraît plus arbitraire. Il suffit, pour s'en convaincre, de visiter, à l'autre bout du faubourg Saint-Honoré (2), l'exposition de ce « classique de l'abstraction ».

Il y a, dans les couleurs d'Atlan, une sorte de « négritude » très spéciale. On songe à la gamme sourde mais franche des peintures rupestres africaines.

Quant à Hartung, sorte de mandarin romantique allemand, il s'exprime au moyen de sigles élégants et brutaux. Il y a aussi chez lui, bien sûr, une certaine négritude (comme en tout artiste soucieux de retrouver les sources de l'expression). Mais alors qu'Atlan est un nègre d'Afrique, Hartung serait plutôt un nègre japonais.

(1) Galerie Bing (2) Galerie de France, toutes deux Faubourg-Saint-Honoré, jusqu'au 15 décembre. Dessins de Hartung, Galerie Craven, rue des Beaux-Arts.

EXPOSITIONS
Galerie Gérard MOURGUE
7, avenue de l'Opéra
Roland VOGEL
Du 15 au 30 novembre

Galerie R. G.
7, rue Bonaparte
SERPANTIE
16 au 30 novembre

Galerie GALANIS, 12, rue La Boétie
CHASTEL
PAYSAGES DE MER
Jusqu'au 15 décembre 1956

Galerie MAEGHT
CHILLIDA
Sculptures

GALERIE ROQUE, 92, boulevard Raspail
BERTHOLLE GOUACHES
Jusqu'au 1er décembre

Galerie J. BUCHER - 9 ter, boulevard Montparnasse
BERTHOLLE
Peintures

Galerie de France
3, Faubourg-Saint-Honoré - ANJ. 69-37
HARTUNG
Œuvres récentes

237 RUE S'-HONORÉ - PARIS
Boler
TOUS LES MAITRES DE LA PEINTURE
REPRODUCTIONS SUR TOILE
BREVET TRÉMOIS-DE MUNTER
TOILES DE 4.000 à 24.000 F
POTERIES DE PICASSO
TAPISSERIES MODERNES D'AUBUSSON
OBJETS DÉCORÉS
ET D'IMPORTATION ITALIENNE SUISSE, ANGLAISE ET SUÉDOISE
LUMINAIRES

L'ÉCLUSE
15, quai des Gds-Augustins (pl. St-Michel)
CLAIRE LECLER - ANDRE GARCIN
PIA COLOMBO - HAROLD
Le jeune premier de l'écran
GIANI ESPOSITO
MARC et ANDRE
Grand Prix du Disque 1956
Tous les soirs à 22 h. 30 sauf lundi

Le Ranelagh
5, rue des Vignes - AUT. 44-44
MOIS DU RIRE AMERICAIN
THE FOUR POSTER

LA PAGODE
57 bis, RUE DE BABYLONE
PREMIERE MONDIALE de
QUEEN KELLY
avec GLORIA SWANSON
Scénario et mise en scène de
ERIC VON STROHEIM

UNE REVUE DES FOLIES-BERGERE C'EST UN BEAU REVE LES YEUX OUVERTS

On vous en parlera :

Une génération de léopards

UN ANGE AMÉRICAIN

par Yves Salgues. Ed. Pierre Horay
248 pages, 640 francs.

YVES SALGUES.

LE genre du roman, depuis une dizaine d'années, est dans le marasme. On attend en vain de la nouveauté. Probablement, Un Ange Américain reflète-t-il un des plus habiles efforts de renouvellement de ce genre que l'on ait vu depuis longtemps.

L'auteur, Yves Salgues, est journaliste. Les grands journalistes-écrivains du siècle ont toujours su trouver des « sujets » nouveaux, soit grâce à leur goût de l'exotisme et à leur faconde (Cendrars), soit grâce à une sensibilité habile (Hemingway, Nathanaël West, Chandler Brossard), mais dernièrement les journalistes français contemporains se sont curieusement laissés aller à ne donner, en dehors des reportages, que des œuvres désuètes ou autobiographiques.

Il semble qu'Yves Salgues ait pris le pas des premiers et qu'il soit le premier des seconds à écrire une histoire romanesque absolument fictive, tout en y mélangeant ce qu'il doit à sa formation — exactitude des détails, goût du fait divers, potins — et en recherchant de toutes ses forces à écrire un roman neuf et remédier à la carence du roman contemporain.

Une Amérique gratuite

Yves Salgues n'a jamais mis les pieds aux Etats-Unis et c'est tant mieux. Ainsi peut-il librement disposer de cette merveilleuse matière à romans : l'Amérique. Ainsi Un Ange Américain n'est ni une satire ni un document, mais un roman dans un lieu romanesque. Cette Amérique est pourtant vraie puisque Salgues a lu les grands romanciers américains (il retrouve, sans les pasticher, O'Hara et Scott Fitzgerald) et tous les numéros de Life et de Colliers. Toutefois elle est merveilleuse parce qu'elle est un cadre gratuit. Cette gratuité-même voile tous les poncifs et le livre éblouit.

Grâce à elle, les amours de l'extravagante jeune milliardaire Linda Patmore et du beau Glenway Crane, « une bête à complexes », un obsédé du souvenir, un fascinant courant d'air, prennent une portée universelle. L'histoire crispante de ce Glenway devient celle de tout homme qui connaît des chutes et des cassures. Et curieusement, le choc qu'il ressent en sortant de la clinique où il vient de faire une cure de sommeil ressemble à celui de tout homme qui vient de rompre avec sa maîtresse.

Agrégés de solitude

Grâce à elle, cet étonnant appartement, cet arc-en-ciel électrique avec lequel Linda Patmore saute à la corde, ces robots et ces sièges éjectables, ces Rolls que l'on offre en guise de bonbons prennent une réalité étonnante. Et il fallait tout cela pour expliquer qu'une milliardaire peut être malheureuse et qu'elle l'est précisément au moment où elle oublie sa richesse. De même, il le fallait pour comprendre pourquoi le beau Glenway, dont toutes les femmes, y compris les chanteuses de boîtes de nuit, tombent amoureuses — et qui le leur rend, physiquement du moins — tombe amoureux d'un garçon.

Il le fallait aussi pour faire ressortir quelques belles phrases-clefs : « Pourquoi des professeurs agrégés de solitude ne sortaient-ils pas de Yale ou de Princeton ? », « L'oubli est le plus grand des hasards » et « J'ai dormi dans la mer. Ce berceau est incommensurablement vaste. Le géant Guilliver y eût perdu la trace de ses rêves. Une génération de léopards pourrait y prendre ses quartiers nocturnes avec moi. »

POUR LES PRIX

Bernanos bis

LE SCANDALE

par Roger Bésus, Ed. de la Table Ronde, 270 pages, 690 fr.

HERVE MAUNY, cinquante-cinq ans, écrivain célèbre, fascine les femmes. Autour de lui se noue le cercle pitoyable ou illuminé de Jenny, sa belle compagne, qui va mourir, de Mlle Juste, vieille fille qui est sa secrétaire-gouvernante et qui attend l'amour du maître depuis des années, de Fannie, grande amie fidèle, de Louise, jeune femme de chambre, de Lydia, jeune artiste, et de Thérèse, engagée pour aider Mlle Juste. Or Thérèse n'est parvenue à entrer dans le bureau de Mauny que poussée par Mlle Juste alors que l'abbé Haugard tente de la retenir.

Le prêtre veut sauver cette âme. La secrétaire, en dépit de sa jalousie, cède une fois de plus à une diabolique admiration et semble jeter la jeune fille dans les bras du maître comme on jette du charbon dans une chaudière : pour activer le feu.

Mauny parcourt la constellation de ces femmes fascinées afin de faire rejaillir sur son œuvre la lumière qu'elle projette et qu'il ne dégage plus lui-même. La nuit, il frappe aux portes des chambres. Mais le petit prêtre, tragique et décharné, veille et tremble. Or, cependant qu'il s'épuise à prier et à se battre pour sauver l'âme du maître et de ses maîtresses (passées, présentes, à venir ou candidates), toutes ces femmes s'aperçoivent qu'elles se sont, consciemment ou non, imprégnées du meilleur de l'œuvre de Mauny. En croyant se perdre, elles se sauvaient.

On verra Mlle Juste, Thérèse et Louise tomber à genoux et prier pour l'écrivain comme pour Jenny. Et le prêtre dira à celui-ci de continuer à écrire puisque à une vie de scandale peut correspondre une œuvre qui répand le nom de Dieu et mène à la foi.

A la lecture des premiers livres de Roger Bésus, *Cet homme qui vous aimait* et *Le Refus*, on avait cité Bernanos. C'était pour l'en glorifier. Aujourd'hui, sans doute faut-il que ce soit pour le mettre en garde. On ne recommence pas impunément une œuvre telle que celle de Bernanos. On ne lui prend pas sans inconvénient des personnages tout crus comme le jeune abbé pitoyable et saint se sacrifiant dans la tentation. On ne bâtit pas un mécanisme romanesque tout entier fondé sur l'équivalence entre l'omniscience de Dieu et la lucidité accordée à certains personnages privilégiés sans que cela se voie.

Un être qui comprend tout d'un autre, à qui tout est révélé au bon moment, ce peut être d'un excellent rendement dramatique. Mais, le ressort finit par encombrer le devant de la scène. Et tout est trop vite dit. *Le Scandale*, en outre, est d'un pathétique si constant, si homogène, d'une tension si égale qu'on le voit à base de complaisance davantage que de sens dramatique. Bernanos a eu tort d'écrire avant Bésus : on supporte mal qu'une secrétaire et une femme de chambre parlent comme Bernanos écrivait.

Le Scandale peut passer pour le roman de la grâce ; il se pourrait que ce fût seulement un mélodrame spirituel.

★

Cet ennemi

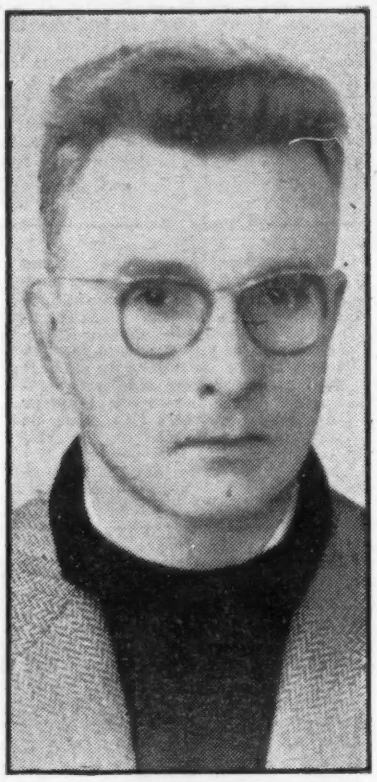
LE PÈRE

par André Perrin, éd. Julliard
220 pages, 500 fr.

UN homme se penche sur son passé. Ce n'est pas neuf. Le livre d'André Perrin l'est cependant. *Le Père* nous tient aussi éloignés du lyrisme à la Rousseau que cette « tauromachie » à la Michel Leiris — mise à nu, mise à mort — où l'auteur, toute pudeur assassinée, finit transpercé, pareil à l'insecte épinglé sur un bouchon. Récit pudique : non qu'André Perrin nous cache quelque chose, mais sa constante retenue, la sourdine dont il ouate chacun de ses accents nous laissent en deçà de son histoire. Comme elle a Belleville pour décor, la paradoxale discrétion de ce murmure nous évite les banales facilités du populisme, ses complaisances pour le sordide. Rien de plus digne, au contraire, que l'existence de ces petites gens ; rien de plus attachant non plus, si grande est l'affection d'André Perrin pour ses personnages, si forte la chaleur humaine dont ce livre rayonne.

Belleville, donc, avant 1914. Une famille d'ouvriers ; elle, fleuriste, lui monteur en bronze. Très vite — trop vite — un enfant, conçu « d'une façon toute buissonnière » (l'auteur) puis deux autres. Pour ce gamin sensible que fut André Perrin, la famille, malgré l'amour qu'il porte à sa mère, devint vite un monde accablant : sa chambre où l'on vit à cinq, les scènes que le père fait à la mère, l'angoisse que l'enfant en éprouve, et bientôt la haine pour son père. Une haine enfantine, absolue, poussée jusqu'au désir avoué du meurtre et autour de laquelle l'adulte d'aujourd'hui, attentif, scrupuleux, multiplie les patientes approches, comme autour d'un mystère : car cette haine pour un homme sans doute atrabilaire, malade mais nullement haïssable, reste un mystère. Mais quoi, c'était le Père. A noter également à l'actif d'André Perrin qu'il nous épargne la confiture freudienne.

Au long de la démarche d'André Perrin, patiente et comme assourdie, surgit — non pas ressuscité (l'art de Perrin est trop discret pour cela) mais évoqué comme au travers des brumes du passé, l'univers au cœur duquel cette haine a vécu : voisins, camarades, amours, lectures et les rues de Paris.



ANDRÉ PERRIN.
Un enfant sensible.

ROGER BESUS.
Des femmes fascinées.

On pense au beau livre de Raymond Guérin, *Quand vient la fin*, où un homme cherche à comprendre cet inconnu — sinon cet ennemi — qu'est son père. *Le Père* est moins âpre, moins indiscret, moins implacable. Il émeut autant. Ce n'est pas un mince compliment.

ETRANGER

Un grand d'Espagne

PENDANT la guerre civile espagnole, les étudiants de la cité universitaire de Paris comptaient parmi eux un singulier compagnon de 66 ans : Pio Baroja, membre de l'Académie d'Espagne depuis deux ans et réfugié apolitique. Avec sa barbiche blond roux parsemée de poils blancs, son béret basque couvrant sa calvitie, son air bourru et sa courtoisie surannée, Baroja ressemblait à quelque bureaucrate retraité.

Lorsque, quelques années plus tôt, un journal madrilène avait ouvert un jeu-référendum sur le thème : quel est le plus grand romancier espagnol vivant ? la majorité des lecteurs avait répondu : Pio Baroja. Si la même question était posée, aujourd'hui, à l'occasion de la mort du romancier, la majorité en sa faveur serait sans doute plus large encore.

La génération de 1898

Baroja appartenait à la génération de 1898, au groupe des intellectuels qui avait pris conscience du déclin espagnol à la lumière de la défaite de Cuba. Lorsque Baroja publia, en 1900, son premier roman, *La Maison d'Aizgorri*, Unamuno et Antonio Machado étaient déjà connus dans les cercles littéraires. Et deux ans plus tard, la revue madrilène *Vida Nueva* allait publier la première glose d'un étudiant de philosophie qui s'appelait José Ortega y Gasset. Les membres du groupe n'avaient d'ailleurs en commum que leur individualisme, leur anarchisme aristocratique, l'inaltérable constance de la mauvaise humeur

ECOUTEZ-MOI ÇA

Pour la première fois le JAZZ raconté par ceux qui l'ont fait : ARMSTRONG, ELLINGTON, BENNY GOODMANN, FATS WALLER, PARKER, GILLESPIE, MEZZROW, etc. *« Un des plus intéressants volumes sur le Jazz, écrit BORIS VIAN dans* JAZZ-HOT, *...c'est d'une richesse étonnante et d'une lecture passionnante. » « Le ton de l'authenticité » déclare* L'EXPRESS.

BUCHET-CHASTEL
CORRÊA

SIR CHARLES MARSTON
la bible a dit vrai
nouveauté
PLON
D'UN MONDE A L'AUTRE

qu'ils opposaient aux idées de l'Espagne traditionnelle.

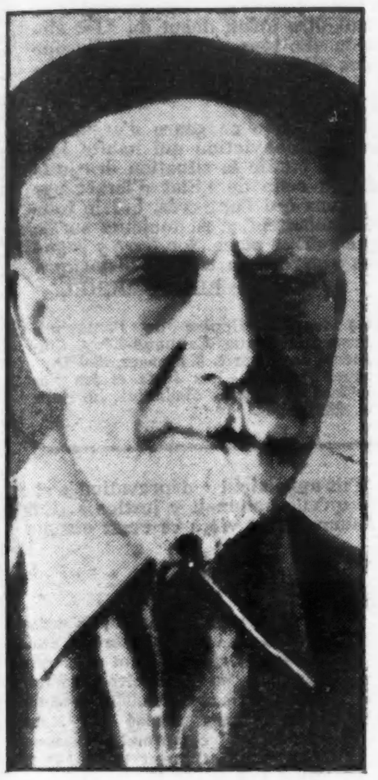
Pour sa part, Baroja, ce timide, avait entrepris de tordre le cou à l'éloquence. « *Je crois* — disait-il — *que le style doit être comme l'élégance dans la définition de Brummel : celui ci affirmait que lorsqu'un homme élégant sort d'un salon, nul ne doit se souvenir du costume qu'il portait.* »

Ecrivant vite, sans souci de la composition, malmenant parfois la syntaxe, Baroja introduisit en Espagne un genre nouveau qui annonçait le roman américain contemporain par les constants retours en arrière.

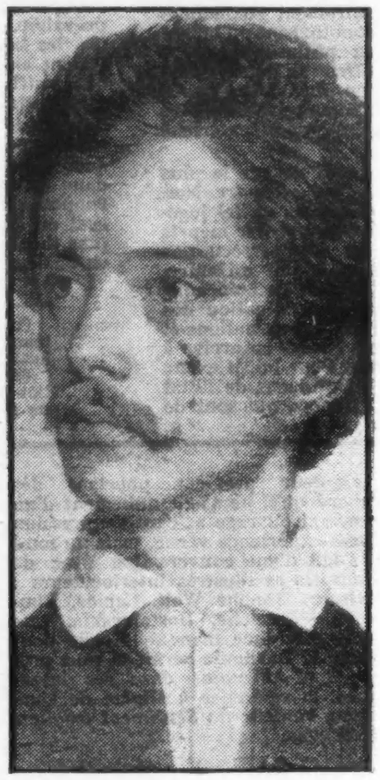
Pourfendeur de mythes, Baroja croyait au mythe de « *l'action pour l'action* », cet « *idéal de l'homme fort et sain* ». Profession de foi à laquelle Ortega y Gasset répliquait : « *L'action est plutôt l'idéal de Baroja, qui n'est ni fort ni sain, mais sans doute, rhumatisant et dyspeptique* ». Mais le mythe d'Aviraneta, héros de son livre le plus célèbre, *Mémoires d'un homme d'action*, naissait précisément des nostalgies de Baroja, bourgeois sédentaire, médecin de plage à Cestona puis petit industriel à Madrid.

Scènes de la vie provinciale basque, intrigues, passions dissimulées dans l'ombre des vieilles demeures familiales, allées et venues des contrebandiers à l'horizon pluvieux des Pyrénées, propos tenus à la table d'hôte de la pension des officiers, rivalité entre la coterie libérale réunie dans l'arrière-boutique de l'apothicaire et le salon bien-pensant de l'*hidalgo*, scènes de la lutte pour la vie dans les bas-fonds de Madrid, ouvriers anarchisants, journalistes besogneux, bohèmes littéraires, scandales financiers, discussions de café, constituent les thèmes majeurs de son œuvre. Toute l'Espagne des cent dernières années, avec son individualisme forcené, ses types picaresques, et ses conflits sociaux, revit en cette Comédie Humaine en 80 tomes, si attachante, et si peu connue.

Comme Stendhal, Baroja écrivait d'ailleurs pour l'avenir, pour le « *jeune Espagnol* » inconnu qui le lirait « *dans cinquante ans* ». Et ses vœux ont été comblés avant l'heure, puisqu'il est aujourd'hui l'oracle de la jeune génération universitaire espagnole. Mais à l'étranger, il reste plus que jamais un illustre inconnu, digne de la curieuse affiche publicitaire de son éditeur new-yorkais : « *Baroja, l'homme le moins lu du monde* ».



PIO BAROJA
Le moins lu



ALEXANDRE PETÖFI
Le plus fidèle

UN POÈME DE PETÖFI

Le cercle Petöfi, cette réunion d'intellectuels de gauche hongrois qui fut à l'origine de la révolution hongroise, se réclame du patronage d'Alexandre Petöfi, le plus grand poète de son pays. En 1848, il fut un des promoteurs de la révolution contre les Habsbourg, révolution écrasée par les armées de Metternich et du tsar. Petöfi est tombé, en 1849, à l'âge de 27 ans, dans l'ultime bataille de cette révolution, livrée contre les troupes russes à Segesvar. Mais dès avant sa mort, il avait compris que la révolution avait été battue, que la Hongrie était trop petite pour faire triompher seule la liberté.

L'EUROPE est calme, elle est à nouveau calme,
Ses révolutions sont éteintes ;
Honte sur elle, car son silence
N'est pas le triomphe de la liberté.

Ils ont abandonné le Hongrois
Ces peuples lâches ;
Les chaînes tintent sur toutes les mains,
Seule celle du Hongrois tient le sabre.

Faut-il désespérer ?
S'attrister ?
Au contraire, ma patrie,
Aie courage.

Que nos âmes soient fières
De représenter la lumière
Quand tous dorment
Dans la nuit sombre.

Si notre lumière ne brillait pas
Dans la nuit infinie,
Ils pourraient croire en haut dans les cieux
Que le monde pourrit.

Regarde-nous, regarde-nous, ô liberté !
Reconnais ton peuple !
Alors que les autres ne donnent même pas leurs larmes
Nous sacrifions notre sang.

Faut-il encore plus
Pour récolter ta bénédiction ?
Dans cette époque infidèle,
Nous sommes les derniers fidèles.

Alexandre PETOFI.

ANTHOLOGIE

Eluard ou Samain ?

IMAGES PREMIÈRES

Anthologie présentée par Marguerite Laurent-Filliâtre, illustrée par Michel Debièvre. 96 pages. Editions Bourrelier. 340 francs.

NOUS le savons bien car nous avons bonne mémoire : est poésie ce qui peut se réciter. La poésie, c'est la rime. Et rien d'autre. Au nom de quoi les enfants de France connaissent par cœur Sully Prudhomme, Albert Samain, La Fontaine et quelques autres. Il n'est donc pas étonnant que connaître « par cœur » veuille dire exactement le contraire de *connaître par le cœur*. Mme Laurent-Filliâtre pense que la poésie commence à l'image — idée élémentaire — et propose aux instituteurs une anthologie où l'on trouve Baudelaire, Claudel, Eluard, Rimbaud, Supervielle, Apollinaire, Valéry entre Virgile et Théocrite ou bien Malherbe et Homère. A signaler encore l'entrée de Mallarmé, Henri Michaux, Garcia Lorca et Claude Roy dans le domaine scolaire. Certains vont croire que l'entreprise est paradoxale. Scolairement peut-être. Pédagogiquement non. Car, depuis longtemps, des éducateurs intelligents et des professeurs qui ont le goût de l'expérience ont proposé à leurs classes des poèmes modernes et se sont aperçus que la poésie comme image est beaucoup plus proche de l'enfant que la poésie comme exercice de mémoire, que le gosse perçoit plus facilement un vers d'Eluard qu'un vers d'Albert Samain et que le concret se trouve du côté du langage rendu à sa liberté, non du côté de la tradition. Mme Laurent-Filliâtre place son anthologie sous le signe des quatre éléments, par un réflexe bachelardien qui, loin de faire barrage, concrétisera encore l'idée de poésie.

Naturellement on pourrait contester le choix ici fait. Toute anthologie est arbitraire. Mais c'est un beau geste — et qu'il faut encourager — que cette mise au service de l'enfance d'une poésie n'attendant que cela pour être universelle.

C. N. E.

La vente décommandée

LE Comité Directeur du C.N.E. a finalement renoncé à sa vente habituelle. Le Comité a craint des contre-manifestations malgré la rédaction imposée par Jean-Paul Sartre d'un appel publié dans l'avant-dernier numéro des « Lettres Françaises ». Cet appel faisait état des divisions qui séparaient les signataires sur le problème hongrois ; il demandait au gouvernement hongrois de protéger la vie et les biens de tous les intellectuels hongrois « qu'elle qu'ait pu être leur conception du devoir patriotique » pendant les sanglantes journées de la →

La vérité communiste sur le stalinisme, vous la trouverez dans les œuvres de TROTSKY, plus actuelles que jamais :
LA REVOLUTION TRAHIE
Grasset, éditeur .... 600 fr.
STALINE
Grasset, éditeur .... 750 fr.
ECRITS (1928-1940)
Tome I (Editions Rivière)..... 1.000 fr.
et dans
« Le rapport Khrouchtchev commenté par la IVe Internationale » 150 fr.
Commandes à « Quatrième Internationale », 64, rue Richelieu
C.C.P. Pierre FRANK, 12.648-46 Paris

nouveauté
FRÉDÉRIQUE HÉBRARD
LE MOIS DE SEPTEMBRE
une histoire d'amour
roman
un vol. 450 Frs
LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD

NOUVEAU TIRAGE !
BOULEVARD
ROMAN PAR
Robert Sabatier
Dans la lignée de MAC ORLAN, de CARCO... Robert SABATIER a écrit un livre vivant, minutieux, vrai, charnu. ALAIN BOSQUET
A présent nous savons qu'il est cet oiseau rare : un authentique romancier. ROBERT POULET
Robert SABATIER a son ton propre, et ce ton est bien celui d'un écrivain. STEPHEN HECQUET
ÉDITIONS ALBIN MICHEL

NANTET ET ISAAC

QU'IL y ait un « problème juif », sur le plan historique, cela ne paraît pas niable.

Bien que leurs propos aient été fort différents, deux auteurs viennent de donner à ces problèmes deux réponses opposées. L'un d'eux, Jules Isaac, est un juif français, dont toute la vie avait été consacrée à l'étude de l'histoire de son pays, la France, et que tous les lycéens connaissent, pour avoir, à leur tour, appris l'histoire de France dans ses manuels : les Mallet et Isaac. L'autre est un catholique, Jacques Nantet, plus préoccupé de problèmes actuels, pressé par les exigences du temps. L'une et l'autre ont voulu, à leur tour, parler d'Israël. Si M. Jules Isaac s'est attaché à rechercher seulement les origines de l'antisémitisme et a publié — après son livre « Jésus et Israël » — un ouvrage sur la genèse de l'antisémitisme (1), Jacques Nantet a recherché quelle place tient Israël dans le monde, en face des nations, aussi bien par les juifs dispersés de la diaspora que depuis la naissance du jeune Etat d'Israël (2).

Israël et Hellas

Ces deux auteurs sont représentatifs des attitudes que l'on peut prendre à l'égard du problème juif. Jules Isaac cherche dans les textes et les documents l'origine de l'antisémitisme. Il conclut que, contrairement à l'opinion répandue dans les milieux chrétiens, l'antisémitisme n'est pas né en même temps qu'Israël lui-même, mais qu'il est apparu dans le siècle précédant le début de l'ère chrétienne. A ce moment, deux civilisations inconciliables se sont trouvées affrontées : Israël et la Grèce.

Se refusant l'une l'autre, elles devaient se combattre, ou plutôt celle qui régnait alors, la civilisation grecque, devait essayer de réduire celle qui lui résistait. Toutes les fables qui furent utilisées d'ailleurs contre les chrétiens dans les premiers temps (adoration du Dieu à tête d'âne, meurtre rituel) prennent naissance à cette époque. Et ces fables, une fois acquise la victoire du christianisme, devaient être retournées par lui contre le judaïsme.

Race et religion

C'est-à-dire qu'il n'y a pas d'antisémitisme populaire, qu'il n'y a pas de tradition éternelle de l'antisémitisme, mais d'abord un heurt entre la Grèce et Israël, ensuite un enseignement des Pères de l'Eglise contre le « peuple déicide » et pour des raisons analogues. En effet, comme Israël a résisté aux dieux de l'Hellade, il résiste au Dieu des Chrétiens. Et il y résiste d'autant plus fermement que, contrairement aux autres « infidèles », il oppose le monothéisme au monothéisme, et que, sur le plan philosophique, la chrétienté n'a rien à lui offrir qu'il n'ait déjà découvert. Il s'agit donc d'un phénomène explicable selon les données de l'histoire. C'est-à-dire que le « problème juif » a été créé à l'extérieur d'Israël.

Jacques Nantet part du point de vue le plus opposé qui soit. Pour lui, le juif est *autre*. Non pas certes par la race et rien dans un tel jugement ne justifie pour celui qui le porte le mépris historique contre Israël ou les persécutions qu'il a subies. Au contraire : le juif est autre, parce que Dieu l'a voulu, et qu'il l'a créé pour être ainsi. Si bien qu'étudiant la situation des juifs dans les nations, par rapport aux nations et par rapport à Israël, Jacques Nantet en arrive à des conclusions surprenantes. Pour lui, il existe trois catégories de juifs : les citoyens de l'Etat d'Israël et les juifs de la diaspora qui sont de deux sortes : les juifs pieux et les juifs agnostiques.

Pour le citoyen d'Israël, le problème est réglé: il a réuni la patrie biblique et la patrie humaine. Pour le juif pieux, où qu'il se trouve, il appartient à la patrie biblique et, si attaché qu'il soit au pays dont il est l'hôte, il vit en Israël, comme le chrétien est lié à Rome. Quant au juif agnostique, il descend, qu'il le veuille ou non, des juifs martyrisés depuis des siècles dans la diaspora et, encore une fois, qu'il le veuille ou non, il est un citoyen en puissance de l'Etat d'Israël, puisque selon les lois de cet Etat, à sa seule demande, il doit y être accueilli.

Ce dernier argument paraît assez spécieux. Car si le juif agnostique a en effet le droit d'émigrer en Israël, c'est un droit qui n'a pour lui aucune valeur tant qu'il n'envisage pas de s'en prévaloir. Autant dire qu'au début du XIXe siècle, les habitants de tous les pays d'Europe étaient aussi des citoyens des Etats-Unis, puisqu'il suffisait, à cette époque, de vouloir y aller pour y être reçu.

Mais on voit bien que ce genre d'argument n'enlèvera rien à la conviction qui habite Jacques Nantet : qu'il étudie la situation des juifs dans le monde ou celle de l'Etat d'Israël par rapport aux nations qui l'ont créé, qui le tolèrent ou qui le combattent, c'est toujours sur le plan théologique qu'il se place. Son livre y gagne en chaleur sans y perdre en rigueur historique.

Jean BLOCH-MICHEL.

(1) Jules Isaac. « Genèse de l'antisémitisme ». Essai historique. Calmann-Lévy. Collection Liberté de l'Esprit. 352 pages, 800 fr.

(2) Jacques Nantet. « Les Juifs et les Nations » (préface de Jacques Madaule). Editions de Minuit. 231 pages.

⟶

semaine dernière. Le produit de la vente des livres des écrivains du C.N.E. devait profiter « à toutes les victimes des événements de Hongrie ». Cette immense concession est la première qu'Aragon ait consentie depuis dix ans.

En dépit de cette concession, hors d'une cinquantaine d'écrivains communistes décidés à participer en tout cas à cette manifestation, il restait une trentaine de compagnons de route. En majorité ils s'étaient décommandés : Hervé Bazin, Marc Beigbeder, Janine Bouissounouse, G.-E. Clancier, Gustave Cohen, Claude Couffon, Yves Gibeau, Georges Govy, Fernand Gregh, Roger Ikor, Armand Lanoux, Herbert Le Porrier, Jacques Madaule, Robert Mallet, Loys Masson, Ferdinand Oyono, Marcel Pagnol, Jean-Charles Pichon, Robert Sabatier, Pierre Seghers, Louis de Villefosse.

De Vercors nous avons reçu une lettre rappelant qu'il a signé le manifeste condamnant catégoriquement l'intervention soviétique en Hongrie et réclamant une réunion urgente du Comité du C.N.E. M. Vercors fait état dans cette même lettre de certaines querelles avec M. Beigbeder, dont il précise qu'il s'agit de « petites mesquineries sans plus d'importance que la personne de M. Beigbeder ou que la mienne, si les écrivains de gauche n'étaient plus que jamais responsables de leurs actes, comme de leurs écrits, à la mesure de leur audience ».

EN BREF

Confidence antipathique

par Léon Weinigel.
Ed. Denoël, 120 pages, 500 fr.

UN jeune homme se confesse. Il n'est pas le premier : depuis le temps qu'il est des cœurs pour s'ouvrir et des oreilles pour les entendre, on connaît cette voix de la conscience qui, alternativement, paraît s'accuser et se plaindre, mais en fait ne se condamne que pour mieux s'excuser.

Pourtant la *« confidence »* de Léon Weinigel surprend : elle rapporte des faits sauvages, d'un ton plus curieux que complaisant. Il y est question d'une belle jeune femme droguée, d'accident de voiture, d'infirmité, de suicide ; mais l'œil qui caresse cet affreux panorama est un œil érotique. Il ne voit dans les événements, les gestes, les images, que le défendu — c'est-à-dire l'excitant. Et les scènes sont détaillées de ce ton glacé que prennent les auteurs érotiques comme s'ils craignaient qu'un éclat de voix ou de cœur ne fît s'envoler la proie.

Court roman dont l'accent sec tranche sur une production littéraire trop vouée — versant noir comme versant rose — aux bons sentiments.

★

Recherche d'une éternité

par Maria Le Hardouin. Ed. Corrêa, 230 pages, 570 francs.

«J*E suis, donc je me veux immortelle* ». Tel est le « cogito » de Maria Le Hardouin serait la plus pro-

L'auteur prévient pourtant dès l'abord qu'il ne s'agit nullement d'un « savant ouvrage », c'est l'expression d'une expérience vécue, mais au fond il s'agit d'une conversation avec de multiples et illustres interlocuteurs : Malraux, Simone Weil, Camus, Rimbaud, Nietzsche, Dostoïevski... Une seule référence manque : celle dont Maria le Hardouin serait la plus proche, tout au moins dans ses intentions, la référence à Miguel de Unamuno, l'auteur du *Sentiment tragique de la vie...*

★

Pauline Roland

par Edith Thomas.
Ed. Marcel Rivière, 225 pages, 700 francs.

PAULINE ROLAND, héroïne du féminisme du XIXe siècle, résume ce qu'il y a de plus follement poétique et de plus généreux dans ce mouvement. Cette jolie fille, amie du Père Enfantin et disciple de Saint-Simon, se souciait assez peu de doctrines et de théories ; elle ne connaissait que le sentiment.

Trouvant le mariage un acte étroit et égoïste, elle considérait que le couple devait se dissoudre aussitôt l'amour enfui, les enfants demeurant à la charge de la femme.

Bientôt, mère de trois enfants naturels, n'ayant pour toute ressource que des travaux de journaliste dans des revues libérales qui ne survécurent pas au 2 décembre, Pauline Roland connut la misère ; accusée de conspirer, elle ne se défendit pas, fut déportée en Algérie ; mais elle mourut victorieuse : ses ennemis ne réussirent jamais à lui donner honte de ce qu'ils appelaient « dépravation » et de ce qu'elle nommait « justice ». Edith Thomas rend vie à ce cœur absolu.

★

● **Le premier prix de la saison, Prix de la critique littéraire, exclusivement réservé à un ouvrage de critique ou d'histoire littéraire, sera attribué le lundi 19 novembre par un jury présidé par Robert Kemp qui comprend notamment MM. Emile Henriot, Gérard Bauer, René Lalou, etc.**

Les favoris sont Jean Delay (La jeunesse d'André Gide), Lucien Goldmann (Le Dieu caché), Raymond Picard (La carrière de Jean Racine), Monique Nathan : Virginia Woolf par elle-même, Samuel S. de Sacy : Descartes par lui-même.

Bernard COUTAZ
LA PEUR DU GENDARME
roman
« Les libérés de prison sont-ils des condamnés à vie ? »
Un volume .... 480 fr.
Jacques MIPE
DES TERRE-NEUVE POUR LA JUSTICE
« Drames de conscience d'un juge au Tribunal pour enfants »
Un volume .... 345 fr.
LES EDITIONS OUVRIERES
12, avenue Sœur-Rosalie - PARIS (13e)

MICHEL BREITHMAN
L'HOMME AUX MOUETTES
roman
Un livre de mer et de violence !
denoël

Collection "LETTRES NOUVELLES"
LAURENT LA PRAYE
LA TROMPETTE DES ANGES
roman
"Voilà longtemps que je n'ai lu un roman qui me paraisse plus digne de prendre place entre "LA CONDITION HUMAINE" et "VOYAGE AU BOUT DE LA NUIT". Le livre de Laurent La Praye vient bien entendu après ces deux-là, mais le choc qu'on éprouve à le lire est de même nature et presque de même force."
MAURICE NADEAU
JULLIARD

GILLES QUÉANT
FERLINE
ou l'étoile filante
suivie de vingt bulles
OLIVIER PERRIN

BEAUTÉ

Petites têtes de couleur

SOIXANTE-QUINZE à quatre-vingts pour cent des Françaises modifient la teinte de leurs cheveux. Ce chiffre a doublé depuis 1939. De l'avis des cinquante mille coiffeurs installés, cet engouement serait dû d'une part aux progrès techniques réalisés dans la teinture et les produits décolorants, d'autre part à la mode des cheveux courts.

Les progrès techniques ont permis de supprimer les risques qui existaient auparavant, sauf dans certains cas, très rares, d'allergie. Une loi de 1951 a même garanti la clientèle contre les accidents en rendant la touche d'essai obligatoire, et en obligeant les coiffeurs à inscrire sur un registre les travaux effectués ainsi que les produits employés.

Les cheveux courts sont plus faciles à teindre et supportent mieux les traitements chimiques nécessaires à la coloration ou à la décoloration.

Malgré tout, il y a beaucoup de « ratages » et il s'agit toujours d'une opération délicate.

VISONS A FOISON !
JULES SACK
FOURREUR
22, RUE ROYALE
OPE. 29-77

Colinette
LAYETTE
VETEMENTS ET SOUS-VETEMENTS POUR ENFANTS
RAVISSANTS PILOTES
A PARTIR DE 3.900 FRANCS
63, r. Lauriston (16e) - KLEber 59-12

Astrakans
Modèles couture
Prix étudiés
ROSAL
71, avenue Franklin-Roosevelt
(Place Saint-Philippe-du-Roule)

Habiller un sol, un escalier ?
Du classique, du moderne ?
Du linoléum, du bulgomme, du caoutchouc en tapis et dallages, des plastiques divers ?
Consultez :
PARIS-RUBBER
111, rue Lemercier (17e) - MAR. 32-79
Conseils et devis gratuits
PRIX SPECIAUX AUX LECTEURS DE « L'EXPRESS »

GLACIER - CONFISEUR
SALON DE THE
Vivier
2, avenue de Châtillon, 2
91, rue d'Alésia, 91
PARIS - 14e
Tél. : VAU. 16-05
SPECIALITES POUR LUNCHS ET COCKTAILS
Personnel et matériel complet pour réceptions
LIVRAISON PARIS-BANLIEUE

Les trois solutions

On distingue trois sortes de travaux : la décoloration, la teinture, le rinçage.

● *LA DECOLORATION :* elle est à base d'eau oxygénée, mais chez les coiffeurs elle s'accompagne d'autres mordants, en particulier l'Oréal blanc. Indispensable quand on veut une teinte plus claire que la teinte naturelle, donne rarement de bons résultats employée seule. Dans la gamme des blonds elle doit être suivie d'un rinçage cendreur; dans la gamme des roux, elle nécessite une teinture postérieure.

Si l'on veut se décolorer soi-même, ce qui n'est pas recommandé (sauf par les coiffeurs, qui voient en ces bricoleuses de futures clientes), il faut rincer ou laver immédiatement après application de l'eau oxygénée. Il existe deux types de cheveux : les ferrugineux qui jaunissent en tirant vers le roux, les sulfureux qui éclaircissent et blondissent normalement.

La mode du blond nacré (genre Kim Novak) est déconseillée, même par les coiffeurs. Les teintes extrêmement claires exigent l'emploi de produits très forts qui attaquent les cheveux et les rendent trop fragiles pour supporter ensuite des permanentes. Elles demandent des soins constants : c'est un « loyer » de 5.000 francs par mois.

Une décoloration et un rinçage coûtent environ 750 francs chez un coiffeur moyen, mais peuvent atteindre jusqu'à 3.500 francs chez les « grands ». Ils doivent être faits au moins tous les mois, si ce n'est toutes les trois semaines.

● *LA TEINTURE :* les laboratoires présentent quarante-cinq coloris différents en teinture.

Surtout utilisée actuellement pour les tons roux. La mode : « acajou clair » et « vison ».

La teinture, très délicate à employer, ne devrait jamais être utilisée sans l'aide d'un coiffeur. Eviter : la teinture noire, toujours charbonneuse, dure au visage. Seules les femmes dont les cheveux sont, à l'origine, naturellement noirs et qui blanchissent peuvent, avec succès, user de teinture noire.

Les acides contenus dans les teintures peuvent ternir le cheveu; il est souvent nécessaire de faire un rinçage pour le rendre plus brillant.

Une teinture doit être faite tous les mois ou cinq semaines. L'application dure plus longtemps qu'une décoloration : une heure ou une heure et demie en moyenne. Il vous en coûtera 1.000 francs environ chez un coiffeur de quartier, de 3.000 à 5.000 francs chez les « grands ».

● *LE RINÇAGE :* Il y a deux sortes de rinçage : le rinçage ordinaire et le « Régé color ».

Le rinçage ordinaire offre l'avantage de ne pas modifier la nature du cheveu. En revanche, il ne tient que quelques jours et décharge sur les oreillers. Le « Régé color » est un rinçage qui teint très légèrement le cheveu et peut tenir pendant un ou deux mois. Il faut l'utiliser avec précaution pour bien répartir la teinte sur les cheveux et ne pas former de plaques colorées. Il doit être mis au pinceau, comme une teinture, raie par raie et non versé sur la tête.

Les rinçages coûtent entre 400 et 1.000 francs suivant le coiffeur auquel on s'adresse.

Il faut savoir que

● Tous les traitements colorants ou décolorants dessèchent le cheveu. Pour les cheveux gras c'est un avantage; les cheveux secs risquent de devenir cassants.

● Les produits chimiques employés pour une permanente et ceux employés pour une coloration ou une décoloration, s'ils sont utilisés à intervalles trop rapprochés, peuvent complètement brûler le cheveu (surtout si l'on a utilisé de l'Oréal blanc). Il faut donc toujours observer un délai d'un mois entre ces deux opérations.

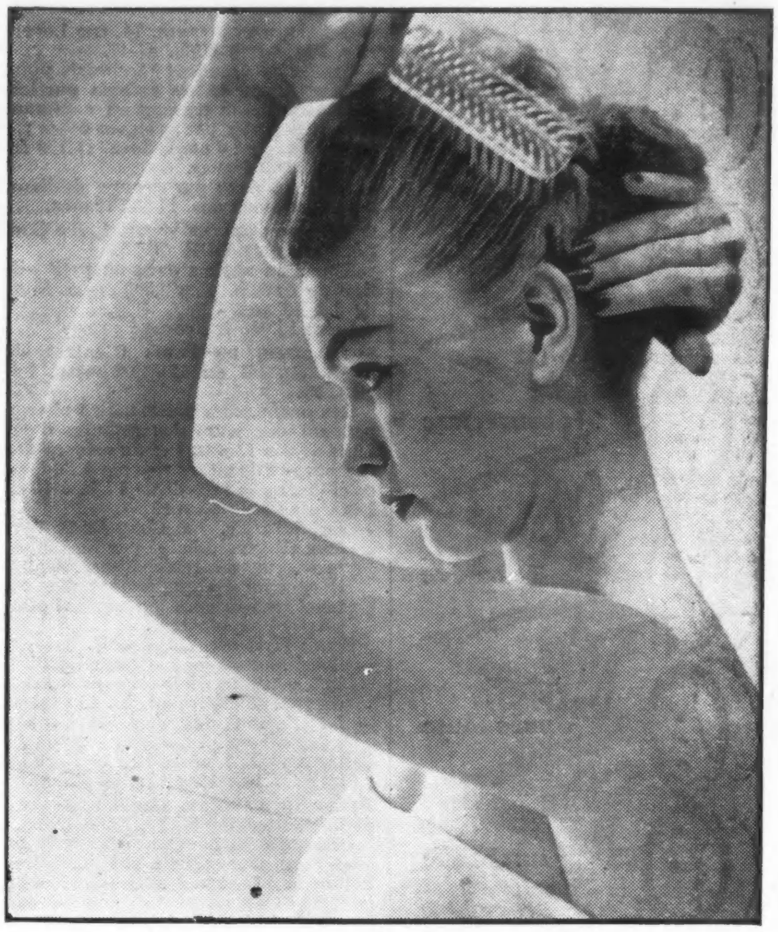
● Les brunes ne devraient jamais toucher à la couleur de leurs cheveux surtout lorsqu'elles ont les yeux très noirs.

● Les cheveux blancs peuvent être habilement dissimulés par des mèches « coup de soleil ». Pour être réussies, celles-ci doivent être extrêmement fines. Il faut prendre les cheveux dix par dix autour de chaque cheveu blanc. C'est un travail de patience que beaucoup de coiffeurs renoncent à faire.

● Les cheveux poivre et sel peuvent être teints en blanc, mais nécessitent alors un entretien hebdomadaire.

● L'entretien des cheveux longs, teints ou décolorés, coûte beaucoup plus cher que celui des cheveux courts. Si l'on veut obtenir une couleur réussie il faut éviter les raccords et retravailler le cheveu sur toute sa longueur, ce qui augmente considérablement la quantité de produit nécessaire.

● Avant de décider sa couleur de cheveu, il faut bien savoir le prix et aussi le temps — puisqu'une séance teinture ou décoloration plus mise en plis dure au moins trois heures — que cela exigera chaque mois. Une teinte naturelle peut ne pas être la plus seyante. Une teinte artificielle, si elle n'est pas impeccable, est monstrueuse, au point de défigurer.



Un loyer de 5.000 francs par mois ?

ESSAIS

MADAME EXPRESS a essayé pour vous cette semaine, un nouveau polish pour bois :

La Sympacire Phodorsilée

● PRESENTATION : Classique, en boîte de métal, comme toutes les encaustiques. A noter que le mode d'emploi est très clairement imprimé sur la boîte.

● EMPLOI : Facile, en plusieurs applications légères au chiffon, entre lesquelles on laisse sécher, et l'on fait briller à la cireuse, ou au chiffon bien sec.

Cette cire, garantie lavable, s'applique sur toutes les surfaces polies en bois et donne un éclat durable et brillant. Nous avons fait, sur un parquet et une table ainsi traités, des taches d'eau, de boue, de vin, de café, de lait. Elles n'ont laissé aucune trace après lavage à l'eau.

Le dépoussiérage du parquet à la serpillière humide est facile.

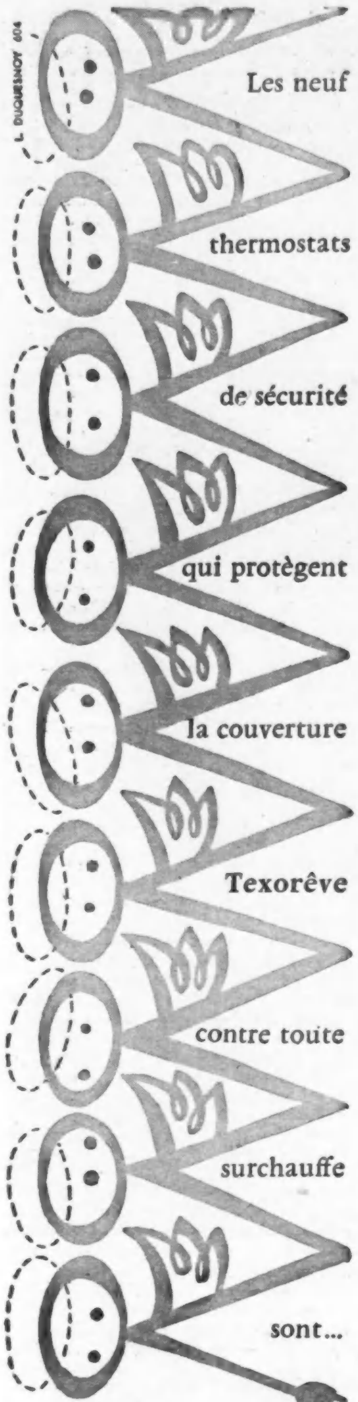
● REMARQUES : Ce produit répond parfaitement à ce que l'on attend de lui, mais à condition de l'utiliser assez largement. Il faut en tenir compte dans le prix de revient.

La boîte : 740 francs. Nous le notons 18/20.

gaines et soutiens-gorge
ROSY
a le secret des formes !

Beauté et Santé des Mains
Citroneige
CRÈME AU JUS DE CITRON NATUREL
PARFUMERIE NEIGE DES CÉVENNES - PARIS

DERNIER CONSEIL: L'élégance de la chaussure n'est obtenue qu'avec le
MOJAU
SURNOMMÉ : Le miracle en tube
Avec ses 40 teintes, la mode est satisfaite
Création des Laboratoires MAXI



Les **9** anges gardiens de votre sommeil

L'étonnante couverture thermostatique de CALOR vous donnera une qualité de sommeil comme vous n'en connaissiez plus depuis votre enfance.

texorêve de CALOR

ENFANTS

Pour ceux qui n'auront pas gagné

LES vacances de Noël commencent cette année le 22 décembre au soir. Ce soir-là, les dix heureux gagnants du « Petit Concours » (1) prendront le train pour passer dix jours à la montagne. Bien sûr, ils ne sont pas les seuls écoliers à avoir envie ou besoin de partir. Voici la liste des associations qui organisent les séjours pour enfants, les moins onéreux :

● JEUNESSE ET AVENIR, 14, rue Leverrier, Paris (6e). DAN. 47-47.

Camps de vacances en chalets pour filles et garçons. Les enfants participent à de petits travaux en commun, et sont répartis par groupes d'âge :
— 9 à 10 ans : dans le Jura. 11.500 fr. et 13.000 francs.
— 10 à 16 ans : par groupe de deux ans en deux ans. 14.500 francs.

● CLUB DES QUATRE VENTS, 1, rue Gozlin, Paris (6e). ODE. 70-25.

Séjour en chalets dans un petit village de Savoie, pour garçons et filles de 8 à 14 ans.

Prix : 13.000 fr., voyage en sus.

● ACADÉMIE DE PARIS (Centres de Noël), 80, bd du Montparnasse, Paris (14e).

Des professeurs prennent en charge pendant dix jours des groupes d'enfants de 9 à 13 ans. Les directeurs des Centres reçoivent les parents à l'adresse ci-dessus le samedi de 17 h. à 19 h. Les trois Centres sont :
— *La Bergerie*, La Chapelle-en-Vercors (Drôme), dirigé par M. Pinon, proviseur du lycée Charlemagne. Il accepte éventuellement des enfants non skieurs qui veulent simplement se reposer.
Prix : 19.500 fr. (30 places).
— *Saint-Jean-de-Sixt* (Haute-Savoie). 19.500 francs. Mais tous les enfants doivent se mettre au ski. 45 places.
— *La Maison des Jeunes*, Annecy (Haute-Savoie). Centre de repos où les enfants font surtout des excursions. Prix : 21.000 fr. 20 places.

● COMITÉ D'ACCUEIL PARISIEN, 16, rue de la Banque, Paris (2e). GUT. 29-80.

Logement en pensions-hôtels; trois, quatre ou six enfants par chambre. Méthodes éducatives Montessori pour les heures où on ne fait pas de ski. Pour les enfants de 6 à 12 ans.

Prix : de 16.000 à 24.500 francs selon la station choisie.

● TOURING CLUB DE FRANCE, 65, avenue de la Grande-Armée, Paris (16e).

Séjour de Noël aux Houches (Haute-Savoie), ouvert :
a) Aux filles de 8 à 14 ans;
b) Aux garçons de 14 à 17 ans;
Prix : 23.000 francs.

● LES MAISONS FAMILIALES DE VACANCES : elles acceptent les familles à des conditions exceptionnellement avantageuses; elles peuvent aussi, hors saison, recevoir des groupes d'enfants sous la direction d'un éducateur ou d'une mère de famille. Elles sont les seules équipées pour les très jeunes enfants car elles comportent des lingeries et biberonneries et même parfois des aides familiales. Sont ouvertes cette année :
— *Chalet Renaitre*, Les Contamines-Montjoie (Haute-Savoie).
Prix : au maximum 900 fr. par jour pour les adultes; au maximum 800 francs par jour pour les enfants.
— *Clairval*, à Samoens (Haute-Savoie). Ouverte aux adhérents de l'Association des Maisons Familiales de Vacances B.R.C.A. à Samoens. Il suffit de se faire inscrire. Conditions similaires à celles du chalet Renaitre.
— *Foyer Familial de Vacances*, Saint-Gervais-les-Bains (Haute-Savoie). Prix : de 600 fr. à 900 fr. selon les revenus, pour les parents, et de 200 à 600 fr. pour les moins de 12 ans.
— *Renouveau*, à Courchevel (Savoie). Prix : 510 fr. à 1.090 fr. selon le revenu, pour les adultes, et de 180 à 1.090 fr. pour les moins de 11 ans.

● LOISIRS DE FRANCE, enfin, 34, rue Godot-de-Mauroy, Paris (9e). Téléph. : OPE. 03-61, association qui organise des séjours pour les familles en dortoirs ou hôtels-pensions en France, Autriche et Suisse.

Prix : de 16.500 à 27.000 francs pour 15 jours.

(1) *Le règlement et le bon-réponse du « Petit Concours » ouvert à tous les enfants de six à quinze ans, ont été publiés dans notre précédent numéro. Il n'est pas trop tard pour vous le procurer. Clôture du concours : lundi 19 novembre au soir.*

INCIDENT DE FRONTIERE

Au moment de passer la frontière en voiture, la célèbre modéliste, Mme Lucile Houette, s'aperçut que ses papiers avaient disparu. Alors qu'elle s'apprêtait à rebrousser chemin, un obligeant douanier les retrouva en passant l'inspection des coussins à la lumière de son boîtier Wonder. La pile Wonder ne s'use que si l'on s'en sert.

C comme castor, chéchia et cher (Révillon).

MODE

Chers chapeaux

SEYANTS, parisiens, somptueux ou... simplement ridicules, les chapeaux de fourrure ont surgi sur la tête de toutes les femmes qui aiment en porter.

Porté avec plus ou moins de chic et de discernement, du vison au lapin, en passant par l'astrakan et le castor, sans oublier les peluches synthétiques, le chapeau cette année est « poilu ».

Pour séduisante que soit cette mode, avant de se lancer dans l'acquisition d'un chapeau de fourrure, il faut savoir que :

● Le chapeau de fourrure revient cher. Contrairement à ce que l'on peut croire, il exige pas mal de marchandise, et ne se fabrique pas, cet hiver, avec quelques chutes provenant de vestes ou de manteaux.

● Son prix peut facilement varier du simple au double pour un modèle offrant peu de différence, suivant que sa taille nécessite une ou deux peaux (s'il s'agit d'astrakan, ou de castor); six ou huit lorsque l'on parle d'hermine.

● D'une façon générale, les fourreurs n'aiment pas se charger de ce travail (à moins qu'ils n'aient des « boutiques fourrure » spécialisées dans l'accessoire) considérant que le prix de la main-d'œuvre des ouvriers de fin n'est pas en rapport avec ce qu'ils considèrent comme une petite fantaisie. Ils le font néanmoins pour faire plaisir à leurs clientes.

● Une étroite collaboration entre fourreur et modiste est indispensable. La modiste établit un patron sur lequel travaille le fourreur. Puis elle coiffe, drape, adapte en un mot son chef-d'œuvre sur la tête de la cliente.

● Les peaux doivent être travaillées en large, le poil couché dans le sens horizontal.

● Les chapeaux de fourrure décoiffent toujours, ils ont tendance à aplatir la mise en plis, et à glisser. Les grandes modistes pallient ces inconvénients en les doublant d'organza.

● Il n'y a pas d'âge pour porter un chapeau de fourrure, mais il y a, paraît-il, des têtes. Celles-ci doivent être rondes de préférence, et d'un tour ne dépassant pas 55 à 56 centimètres. Sinon, la silhouette paraît disproportionnée.

Ce qu'il faut éviter

● Les fourrures à poils longs qui donnent l'air d'un Esquimau.

● Les cheveux abondants et flous, qui dépassent et augmentent encore le volume de la tête.

● Le chapeau de fourrure porté avec un manteau également en fourrure. Aussi « riche » qu'inélégant.

● Les garnitures excessives. Un biais de velours ou de satin, à la rigueur un rien de ruban ou de passementerie, c'est suffisant.

Ce qui est « parisien »

● Le chapeau de fourrure assorti à une cravate ou à un col, et porté avec un tailleur, un manteau de lainage, ou une pelisse.

● Les chapeaux souples, bérets, chéchias, etc., qui peuvent se mettre dans la poche.

● Le mélange astrakan-antilope. Ou vison-satin, ou castor décoloré.

Quelques prix

Ces prix, choisis parmi les plus bas pour l'objet proposé, donnent une indication. On verra que le chapeau de fourrure reste une fantaisie coûteuse.

● Un « canotier » en ocelot : 20.000 francs, et un canotier en astrakan : 12.000 francs (Courcelles Fourrures).

● Une toque habillée, en castor, ou

P comme peluche, portable et pas cher (Franck).

PAS CHER

Le petit chapeau que Madame Express vous signale cette semaine est un bonnet de... ne dites surtout pas « de fourrure », vous consterneriez les fourreurs. C'est donc un petit bonnet de peluche imitant l'hermine mouchetée. Il est seyant et facile à porter. Entièrement souple, il peut se mettre dans un sac et tient chaud aux oreilles tout en cachant les cheveux en désordre. A 3.200 francs il n'est pas cher. (Franck et Fils, rue de Passy.) L'écharpe de même matière est en vente à 1.800 francs.

en astrakan gris : 13.000 francs (Courcelles Fourrures).

● Un bonnet russe, en mongolie blanc ou gris : 6.500 francs (Franck et Fils).

● Une petite cloche très souple en queue de vison : 14.000 francs, ou en ventre de petit-gris : 6.500 fr. (Franck et Fils).

● Un béret en lapin loutre noir : 7.000 francs (Franck et Fils).

● Un très beau béret boule en astrakan breitschwanz : 28.000 fr. (Roger-Gallet).

MAISON

Un peu de mémoire

FAIRE appel au civisme pour endiguer l'instinct qui pousse les femmes à stocker le sucre, ou les conserves, les hommes à stocker l'essence, c'est une vue de l'esprit.

Faire appel à la raison, dire à ces fourmis candidement rassurées parce que leur placard est plein qu'elles vont elles-mêmes provoquer la pénurie redoutée, accélérer la hausse des prix, c'est du temps perdu.

Faire appel au cœur, rappeler aux stockeurs qui ont les moyens d'immobiliser de l'argent qu'ils privent ainsi ceux qui ne peuvent pas acheter par dizaines de litres ou de kilos, c'est une illusion.

Reste la mémoire. Qu'on se rappelle — ce n'est pas si loin — qu'on se rappelle l'occupation. Sans doute beaucoup de jeunes femmes d'aujourd'hui étaient encore des enfants. Alors, qu'on leur rappelle.

Combien de stockeurs ont laissé chez eux des tonnes de sucre et de confiture pour s'enfuir sur la route ?

Combien de kilos de pâtes et de riz n'ont servi qu'aux charençons ?

Combien de provisions aurait-il fallu accumuler — et où ? — pour être à l'abri du désastre ?

Un cynique disait, ces derniers jours :

— Si vous avez peur, faites donc des provisions d'argent...

Pour une fois, les cyniques ont raison...

RECETTE

Œufs Nono

— 1 œuf et demi, ou deux par personne.

— Beurre, farine, lait pour une béchamel.

— 100 gr. de fromage râpé.

— 1 tranche fine de gruyère par œuf.

— 3 à 4 cuillères de crème fraîche (facultatif).

— Sel, poivre, muscade.

● Beurrer un plat allant au four (un plat assez plat), y ranger les tranches de gruyère ● Sur chaque tranche poser très soigneusement un œuf préalablement cassé dans une tasse ● Saler (modérément à cause du gruyère), poivrer, surtout le jaune ● Préparer la béchamel ● Y mélanger le fromage râpé et, à la fin de la cuisson, la crème fraîche ● La verser tout autour des œufs soigneusement, en évitant d'en mettre sur le jaune ● Râper un peu de muscade sur le tout ● Mettre quelques petits morceaux de beurre sur chaque jaune ● Faire cuire quelques minutes sur la sole du four ● Le blanc doit être pris et le jaune rester liquide à l'intérieur.

Peut être préparé très longtemps à l'avance et mis au four au dernier moment. Devient plat familial nourrissant et simple, en supprimant les tranches de gruyère et la crème.

Service Express

Nous vous rappelons que l'équipe de Madame Express agrandie peut :

● Vous faire gagner du temps.

● Faciliter vos achats.

● Vous renseigner et vous aider dans tous les domaines pratiques.

Nous pouvons mettre à votre disposition :

● Deux décoratrices professionnelles de « L'Express » qui se rendront chez vous et vous donneront tous conseils utiles dans l'aménagement d'un appartement. (5.000 fr. la consultation. 3.000 fr. pour nos lecteurs abonnés.)

● Une étalagiste professionnelle qui peut venir sur place vous aider à résoudre vos problèmes (mêmes conditions).

● Une équipe qui procédera pour vous à toutes recherches, réassortiments, documentation sur tel ou tel appareil ménager, etc. (conditions selon l'importance des recherches).

Tous les lecteurs de « L'Express » peuvent donc considérer qu'ils ont, à Paris, une secrétaire personnelle.

Etant donné l'extension que prend ce service, nous serions reconnaissants à nos lecteurs de bien vouloir, sauf dans les cas urgents, nous adresser leurs demandes par lettre plutôt que par téléphone. Merci.

Les renseignements contenus dans cette page sont libres de toute publicité.

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

DES amis qui l'ont vu lundi soir à la Télévision m'assurent que M. le président du Conseil a la meilleure mine du monde. Me voilà tranquillisé. Je m'étais fait des idées. On s'attache aux gens malgré tout, fussent-ils des fléaux. Il aurait même prononcé un mot, le plus inattendu dans sa bouche : il aurait parlé de « succès ». Mais cela est un peu fort et je me refuse à le croire.

C'est pourtant vrai qu'il a battu un record. Nous pouvions nous demander naguère quelle est, parmi les politiciens de la IVe République, l'espèce la plus nuisible : celle qui ne fait rien ou celle qui fait quelque chose. J'inclinais à redouter surtout la première. M. Guy Mollet m'a fait changer d'avis. Non M. Guy Mollet tout seul. Il ne faut pas enlever à M. Christian Pineau ce qui lui revient de droit. Nous n'en ferons pas l'inventaire, et d'ailleurs il est trop tôt : des murs ont l'air de tenir encore qui peut-être vont s'effondrer.

CE qui naguère apparaissait comme l'un de nos pires malheurs, ne figure plus maintenant que dans un coin du tableau. Si par exemple nous parlons du Maroc, les gens haussent les épaules : il s'agit bien de cela ! J'en veux dire un mot pourtant. A la veille de l'arrestation des chefs rebelles, le Maroc venait d'entrer en convalescence : tout allait mieux, la paix régnait de nouveau entre les deux races, au point, me dit-on, que la chasse venait d'être autorisée. Un seul jour aura tout perdu !

Ben Bella et ses acolytes sont aujourd'hui sous les verrous ; mais les Français ignoblement massacrés à Meknès, on a eu beau les ensevelir, leurs cadavres empoisonnent, au point que même ceux des nôtres qui y étaient nés fuient le Maroc sans tourner la tête. Qu'on ne leur en parle plus ! C'est fini de cette confiance qui renaissait, c'est fini de cette présence — fini pour toujours peut-être. Oui, mais il fallait voir la figure des chefs rebelles après que l'hôtesse de l'air leur eut dit : « Voilà Tunis ! ». Avouez que ça valait le coup et on aura tout de même bien ri.

MAIS de quoi vais-je parler ! Qu'est-ce que cette petite histoire marocaine auprès de l'expédition d'Egypte? Je ne m'y attarderai pas, en ayant presque tout dit d'avance, dès l'avant-dernier « Bloc-Notes », alors que toute la presse délirait et que le joyeux « Journal du Parlement », qui n'a pas le don de seconde vue, en avertissait les Arabes : le président du Conseil français avait la « baraka ». Des lecteurs m'écrivent quelquefois qu'en politique je suis un innocent. Je le veux bien : c'est donc qu'il n'est pas mauvais d'être innocent pour y voir clair. Dès le 30 octobre, je laissais entendre qu'il était fou de se rassurer sur les démêlés de la Russie soviétique avec ses satellites : « Ourse blessée... », disais-je. Le 31 octobre, je notais : « Rien ne peut faire que l'enjeu de cette partie ne soit la paix du monde ». J'accusais les socialistes français de « bafouer les instances internationales dont ils sont les gardiens naturels ». Et mon dernier mot était pour annoncer les décombres qui maintenant sont sur nous.

JE renonce au déblaiement : il y en a trop. Quelqu'un, ce matin, m'énumérait les conséquences d'ordre économique : la pénurie de pétrole retentirait déjà sur l'industrie automobile et sur toutes les industries annexes. Ceci est sûr, en tout cas : les virtuoses du marché noir ont commencé à dévaliser les boutiques, car l'instinct de la fourmi ne joue pas seul. Toute cette lie remonte, que nous n'avons pas eu le temps d'oublier. La guerre tue et enrichit. Désastreuse et courte, mais suivie d'une longue occupation ennemie, elle enrichit plus qu'elle ne tue.

VOICI une des suites de l'aventure égyptienne qui échappe encore à beaucoup : Washington consentirait à nous pardonner, mais du bout des dents. La nation prodigue n'a pas à compter sur le veau gras. Nous ne referons pas une seconde fois aux Américains le coup de Suez, cela va de soi mais ne serait rien : toutes nos affaires les concerneront désormais, dans la mesure où elles affectent la paix internationale, et d'abord la guerre d'Algérie. Je crains fort qu'à ce propos on ne nous mette le marché en main. Le coup de Suez ne nous laisserait alors d'autre choix qu'entre une dépendance humiliante et un refus désespéré. Que ferons-nous ? La solitude, pour une nation comme la nôtre, n'est plus imaginable dans l'univers de l'atome.

EN d'autres temps, les auteurs de ce beau coup eussent été balayés. Quelle excuse invoquent-ils ? L'Amérique impitoyable nie que l'expédition d'Egypte lui ait rien appris sur les intentions soviétiques et sur des dépôts d'armes qu'elle connaissait déjà et dont l'importance a été, selon elle, fort exagérée. Ce fut même ce double jeu de Nasser qui l'aurait détournée de financer le barrage d'Assouan.

Tout cela, que j'emprunte à une émission de radio, si c'était vérifié, devrait accabler MM. Guy Mollet et Christian Pineau. Pourtant, ils ne vacillent pas. La complicité de tous les maintiendra en place. C'est qu'il n'y a pas un seul innocent dans cette histoire. La politique algérienne et égyptienne du gouvernement était celle de la droite. Les socialistes l'ont accomplie. Quant au parti communiste, le sang des Hongrois l'étouffe. Qui donc jetterait la première pierre à M. Guy Mollet ? D'ailleurs, il nous importe peu qu'il s'en aille ou qu'il demeure, s'il ne devait plus rester au président du Conseil français qu'à regarder du côté de Washington et à attendre un mot d'ordre.

C'EST être trop noir ? Il se peut. Mais nous crevons de mensonges. Chaque matin, à la radio, j'écoute la revue de la presse, les dents serrées. Il faut être un peu trop noir pour faire contrepoids, pour que notre peuple prenne conscience de ce destin qui lui a été imposé et pour qu'il le surmonte. Rien ne fut si délibéré, rien n'était moins fatal que ce qui s'est accompli à Port-Saïd. Regardez les illustrés si vous en avez le courage. Ce tas de débris, c'est ce qui reste de la médina. Je sais bien que M. le président du Conseil, au cours de son interview télévisée, disait lundi soir que, pour juger une opération comme celle-là, il fallait du recul. Nous concevons que ce socialiste aime mieux regarder d'un peu loin.

F. M.

(Copyright « L'Express ».)

L'EXPRESS
DIRECTION, REDACTION :
91, Champs-Elysées, Paris-8e
Tél. ELY. 88-61

Abonnements (1 an)
France, Union française : 3.000 francs
Etranger : 3.500 francs

PAR AVION
3.800 fr. - Algérie, Tunisie, Maroc.
4.400 fr. - Allemagne, Autriche, Belgique, Danemark, Espagne, Finlande, Grande-Bretagne, Grèce, Irlande, Italie, Norvège, Pays-Bas, Pologne, Portugal, Suède, Suisse, Turquie, U. R. S. S., Yougoslavie.
5.100 fr. - A.-E. F., A.-O. F.
5.800 fr. - Egypte, Iran, Irak, Israël, Liban, Syrie, Libye.
6.400 fr. - Congo Belge, Ethiopie.
7.200 fr. - Guyane française, Guadeloupe, Indochine, Madagascar, Martinique, Océanie, Afrique du Sud.
8.500 fr. - Canada, Etats-Unis.
9.500 fr. - Bolivie, Brésil, Chili, Chine, Colombie, Cuba, Guatemala, Inde, Indonésie, Japon, Pérou, Porto-Rico, Venezuela.
12.700 fr. - Australie, Nouvelle-Zélande.
Etudiants, Rappelés, Maintenus : 3 mois, 750 francs
Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 73 78-19 Paris.

Administration, publicité, vente :
37, Champs-Elysées, Paris-8e
Tél. BAL. 19-68

Administrateur J.-F. Coblence

FOURRURES
GALUZ
71, av. Victor-Hugo, Paris

HERVÉ RICHARD
27, CHAMPS-ELYSÉES ★ OUVERT LE LUNDI
LA PLUS IMPORTANTE COLLECTION
INÉGALABLE
PAR SA QUALITÉ ET SES PRIX.
PARDESSUS
DEPUIS... 13.500 Fr
LODENS
DEPUIS... 16.500 Fr

Ecrivez plus Souple avec le nouveau BIC
"monté sur amortisseur"
Vous aussi, essayez-le : vous serez surpris d'obtenir : une écriture aussi *souple*, aussi *personnelle*,
"avec pleins et déliés"
Le nouveau BIC rétractable M. 10 vous fournit un long usage ; vous n'avez pas à le recharger : à quoi bon ? Il ne coûte pas plus cher qu'une cartouche-recharge : seulement 75 fr.
ATTENTION ! Tout ce qui roule sur bille n'est pas BIC. Seule la vraie pointe BIC vous assure une fabrication et un contrôle irréprochables. Regardez bien, si vous voyez la marque de garantie BIC.